LA
DERNIÈRE ALDINI.

ALLA Sᴬ CARLOTTA MARLIANI,
CONSULESSA DI SPAGNA.

Les mariniers de l'Adriatique ne mettent point en mer une barque neuve sans la décorer de l'image de la madone. Que votre nom écrit sur cette page soit, ô ma belle et bonne amie, comme l'effigie de la céleste patronne qui protège un frêle esquif livré aux flots capricieux.

A cette époque-là, le signor Lélio n'était plus dans tout l'éclat de sa jeunesse; soit qu'à force de remplir leur office généreux, ses poumons eussent pris un développement auquel avaient obéi les muscles de la poitrine, soit le grand soin que les chanteurs apportent à l'hygiène conservatrice de l'harmonieux instrument, son corps, qu'il appelait joyeusement l'*étui* de sa voix, avait acquis un assez raisonnable degré d'embonpoint. Cependant sa jambe avait conservé toute son élégance, et l'habitude gracieuse de tous ses gestes en faisait encore ce que sous l'empire les femmes appelaient un beau cavalier.

Mais si Lélio pouvait encore remplir, sur les planches de la Fenice et de la Scala, l'emploi de *primo uomo* sans choquer ni le goût, ni la vraisemblance; si sa voix toujours admirable et son grand talent le maintenaient au premier rang des artistes italiens; si ses abondans cheveux d'un beau gris de perle, et son grand œil noir plein de feu, attiraient encore le regard des femmes aussi bien dans les salons que sur la scène, Lélio n'en était pas moins un homme sage, plein de

réserve et de gravité dans l'occasion. Ce qui nous semblait étrange, c'est qu'avec les agrémens que le ciel lui avait départis, avec les succès brillans de son honorable carrière, il n'était point et n'avait jamais été un homme à bonnes fortunes. Il avait, disait-on, inspiré de grandes passions; mais soit qu'il ne les eût point partagées, soit qu'il en eût enseveli le roman dans l'oubli d'une conscience généreuse, personne ne pouvait raconter l'issue délicate de ces épisodes mystérieux. De fait, il n'avait compromis aucune femme. Les plus opulentes et les plus illustres maisons de l'Italie et de l'Allemagne l'accueillaient avec empressement; nulle part il n'avait porté le trouble et le scandale. Partout il jouissait d'une réputation de bonté, de loyauté, de sagesse irréprochable.

Pour nous artistes, ses amis et ses compagnons, il était bien aussi le meilleur et le plus estimable des hommes. Mais cette gaieté sereine, cette grace bienveillante qu'il portait dans le commerce du monde, ne nous cachaient pas absolument un fonds de mélancolie et l'habitude d'un chagrin secret. Un soir, après souper, comme nous fumions le *serraglio* sous nos treilles embaumées de Sainte-Marguerite, l'abbé Panorio nous parlait de lui-même, et nous disait les poétiques élans et les combats héroïques de son propre cœur avec une candeur respectable et touchante. Lélio, gagné par cet exemple, et partageant notre effusion, pressé aussi un peu par les questions de l'abbé et les regards de Beppa, nous confessa enfin que l'art n'était pas la seule noble passion qu'il eût connue.

— *Ed io anchè!* s'écria-t-il avec un soupir; et moi aussi j'ai aimé, j'ai combattu, j'ai triomphé!

— Avais-tu donc fait vœu de chasteté comme lui? dit Beppa en souriant et en touchant le bras de l'abbé du bout de son éventail noir.

— Je n'ai jamais fait aucun vœu, répondit Lélio, mais j'ai toujours été impérieusement commandé par le sentiment naturel de la justice et de la vérité. Je n'ai jamais compris qu'on pût être vraiment heureux un seul jour en risquant toute la destinée d'autrui. Je vous raconterai, si vous le voulez, deux époques de ma vie où l'amour a joué le principal rôle, et vous comprendrez qu'il a pu m'en coûter un peu d'être, je ne dis pas un héros, mais un homme.

— Voilà un début bien grave, dit Beppa, et je crains que ton récit ne ressemble à une sonate française. Il te faut une introduction musicale, attends! Est-ce là le ton qui te convient? En même temps, elle tira de son luth quelques accords solennels et joua les premières mesures d'un andante maestoso de Dusseck.

— Ce n'est pas cela, reprit Lélio en étouffant le son des cordes avec le manche de l'éventail de Beppa. Joue-moi plutôt une de ces valses allemandes, où la Joie et la Douleur voluptueusement embrassées semblent tourner doucement et montrer tour à tour une face pâle baignée de larmes, et un front rayonnant couronné de fleurs.

— Fort bien! dit Beppa; pendant ce temps Cupidon joue de la pochette, et marque la mesure à faux, ni plus ni moins qu'un maître de ballets; la Joie impatientée frappe du pied pour exciter le fade musicien qui gêne son élan impétueux. La Douleur, exténuée de fatigue, tourne ses yeux humides vers l'impitoyable racleur pour l'engager à ralentir cette rotation obstinée, et l'auditoire, ne sachant s'il doit rire ou pleurer, prend le parti de s'endormir.

Et Beppa se mit à jouer la ritournelle d'une valse sentimentale, ralentissant et pressant chaque mesure alternativement, conformant avec rapidité l'expression de sa charmante figure, tantôt sémillante de joie, tantôt lugubre de tristesse, à ce mode ironique, et portant dans cette raillerie musicale toute l'énergie de son patriotisme artistique.

— Vous êtes une femme bornée! lui dit Lélio en passant ses ongles sur les cordes, dont la vibration expira en un cri aigre et déchirant.

— Point d'orgue germanique! s'écria la belle Vénitienne en éclatant de rire et en lui abandonnant la guitare.

— L'artiste, reprit Lélio, a pour patrie le monde entier, la grande *Bohême*, comme nous disons. *Per Dio!* faisons la guerre au despotisme autrichien, mais respectons la valse allemande! la valse de Weber, ô mes amis! la valse de Beethoven et de Schubert! Oh! écoutez, écoutez ce poème, ce drame, cette scène de désespoir, de passion et de joie délirante!

En parlant ainsi, l'artiste fit résonner les cordes de l'instrument, et se mit à vocaliser, de toute la puissance de sa voix et de son ame, le chant sublime du *Désir* de Beethoven; puis, s'interrompant tout à coup et jetant sur l'herbe l'instrument encore plein de vibration pathétique:

— Jamais aucun chant, dit-il, n'a remué mon ame comme celui-là. Il faut bien l'avouer, notre musique italienne ne parle qu'aux sens ou à l'imagination exaltée; celle-ci parle au cœur et aux sentimens les plus profonds et les plus exquis. J'ai été comme vous, Beppa. J'ai résisté à la puissance du génie germanique, j'ai longtemps bouché les oreilles de mon corps et celles de mon intelligence à

ces mélodies du nord que je ne pouvais ni ne voulais comprendre. Mais les temps sont venus où l'inspiration divine n'est plus arrêtée aux frontières des états par la couleur des uniformes et la bigarrure des bannières. Il y a dans l'air je ne sais quels anges ou quels sylphes, messagers invisibles du progrès, qui nous apportent l'harmonie et la poésie de tous les points de l'horizon. Ne nous enterrons pas sous nos ruines, mais que notre génie étende ses ailes et ouvre ses bras pour épouser tous les génies contemporains par-dessus les cimes des Alpes.

— Écoutez, comme il extravague! s'écria Beppa en essuyant son luth déjà couvert de rosée, moi qui le prenais pour un homme raisonnable!

—Pour un homme froid et peut-être égoïste, n'est-ce pas, Beppa? reprit l'artiste en se rasseyant d'un air mélancolique. Eh bien! j'ai cru moi-même être cet homme-là, car j'ai fait des actes de raison, et j'ai sacrifié aux exigences de la société. Mais quand la musique des régimens autrichiens fait retentir, le soir, les échos de nos grandes places et nos tranquilles eaux des airs de Freyschütz et des fragmens de symphonie de Beethoven, je m'aperçois que j'ai des larmes en abondance, et que mes sacrifices n'ont pas été de peu de valeur. Un sens nouveau semble se révéler à moi : la mélancolie des regrets, l'habitude de la tristesse, et le besoin de la rêverie, ces élémens qui n'entrent guère dans notre organisation méridionale, pénètrent désormais en moi par tous les pores, et je vois bien clairement que notre musique est incomplète et l'art que je sers insuffisant à l'expression de mon ame; voilà pourquoi vous me voyez dégoûté du théâtre, blasé sur les émotions du triomphe, et peu désireux de conquérir de nouveaux applaudissemens à l'aide des vieux moyens; c'est que je voudrais m'élancer dans une vie d'émotions nouvelles et trouver dans le drame lyrique l'expression du drame de ma propre vie; mais alors je deviendrais peut-être triste et vaporeux comme un Hambourgeois, et tu me raillerais cruellement, Beppa! C'est ce qu'il ne faut pas. O mes bons amis, buvons! et vive la joyeuse Italie et Venise la belle!

Il porta son verre à ses lèvres, mais il le remit sur la table avec préoccupation, sans avoir avalé une seule goutte de vin. L'abbé lui répondit par un soupir, Beppa lui serra la main, et, après quelques instans d'un silence mélancolique, Lélio, pressé de remplir sa promesse, commença son récit en ces termes :

— Je suis, vous le savez, fils d'un pêcheur de Chioggia. Presque

tous les habitans de cette rive ont le thorax bien développé et la voix forte. Ils l'auraient belle, s'ils ne l'enrouaient de bonne heure à lutter sur leurs barques contre les bruits de la mer et des vents, à boire et à fumer immodérément pour conjurer le sommeil et la fatigue. C'est une belle race que nos Chioggiotes. On dit qu'un grand peintre français, *Leopoldo Roberto*, est maintenant occupé à illustrer le type de leur beauté dans un tableau qu'il ne laisse voir à personne.

Quoique je sois d'une complexion assez robuste, comme vous voyez, mon père, en me comparant à mes frères, me jugea si frêle et si chétif, qu'il ne voulut m'enseigner ni à jeter le filet, ni à diriger la chaloupe et le chasse-marée. Il me montra seulement le maniement de la rame à deux mains, le *voguer* de la barquette, et il m'envoya gagner ma vie à Venise en qualité d'aide-gondolier de place. Ce fut une grande douleur et une grande humiliation pour moi que d'entrer ainsi en servage, de quitter la maison paternelle, le rivage de la mer, l'honorable et périlleuse profession de mes pères. Mais j'avais une belle voix, je savais bon nombre de fragmens de l'Arioste et du Tasse. Je pouvais faire un agréable gondolier, et gagner, avec le temps et la patience, cinquante francs par mois, au service des amateurs et des étrangers.

Vous ne savez pas, Zorzi, dit Lélio en s'interrompant et en se tournant vers moi, comment se développent chez nous, gens du peuple, le goût et le sentiment de la musique et de la poésie. Nous avions alors et nous avons encore (bien que cet usage menace de se perdre) nos trouvères et nos bardes, que nous appelons *cupidons;* rapsodes voyageurs, ils nous apportent des provinces centrales les notions incorrectes de la langue-mère, altérée, je ferais mieux de dire enrichie, de tout le génie des dialectes du nord et du midi. Hommes du peuple comme nous, doués à la fois de mémoire et d'imagination, ils ne se gênent nullement pour mêler leurs improvisations bizarres aux créations des poètes. Prenant et laissant toujours sur leur passage quelque locution nouvelle, ils embellissent et leur langage et le texte de leurs auteurs d'une incroyable confusion d'idiomes. On pourrait les appeler les conservateurs de l'instabilité du langage dans les provinces frontières et sur tout le littoral. Notre ignorance accepte sans appel les décisions de cette académie ambulante, et vous avez eu souvent l'occasion d'admirer tantôt l'énergie, tantôt le grotesque de l'italien de nos poètes, dans la bouche des chanteurs des lagunes.

C'est le dimanche à midi, sur la place publique de Chioggia, après la grand'messe, ou le soir dans les cabarets de la côte, que ces rapsodes charment, par leurs récitatifs entrecoupés de chant et de dé-

clamation, un auditoire nombreux et passionné. Le *cupido* est ordinairement debout sur une table et joue de temps en temps une ritournelle ou un finale de sa façon sur un instrument quelconque, celui-ci sur la cornemuse calabroise, celui-là sur la vielle bergamasque, d'autres sur le violon, la flûte ou la guitare. Le peuple chioggiote, en apparence flegmatique et froid, écoute d'abord en fumant d'un air impassible et presque dédaigneux; mais aux grands coups de lance des héros de l'Arioste, à la mort des paladins, aux aventures des demoiselles délivrées et des géans pourfendus, l'auditoire s'éveille, s'anime, s'écrie, et se passionne si bien, que les verres et les pipes volent en éclats, les tables et les siéges sont brisés, et souvent le cupido, prêt à devenir victime de l'enthousiasme excité par lui, est forcé de s'enfuir, tandis que les dilettanti se répandent dans la campagne à la poursuite d'un ravisseur imaginaire, aux cris d'*amazza! amazza!* tue le monstre! tue le coquin! à mort le brigand! bravo, Astolphe! courage, bon compagnon! avance! avance! tue! tue! C'est ainsi que les Chioggiotes, ivres de fumée de tabac, de vin et de poésie, remontent sur leurs barques et déclament aux flots et aux vents les fragmens rompus de ces épopées délirantes.

J'étais le moins bruyant et le plus attentif de ces dilettanti. Comme j'étais fort assidu aux séances, et que j'en sortais toujours silencieux et pensif, mes parens en concluaient que j'étais un enfant docile et borné, à la fois désireux et incapable d'apprendre les *beaux-arts*. On trouvait ma voix agréable; mais comme j'avais en moi le sentiment d'une accentuation plus pure et d'une déclamation moins forcenée que celle des *cupidons* et de leurs imitateurs, on décréta que j'étais, comme chanteur, aussi bien que comme barcarole, *bon pour la ville*, retournant ainsi vôtre locution française à propos des choses de peu de valeur, — *bon pour la campagne.*

Je vous ai promis le récit de deux épisodes, et non celui de ma vie; je ne vous dirai donc pas le détail de toutes les souffrances par lesquelles je passai pour arriver, moyennant le régime du riz à l'eau et des coups de rame sur les épaules, à l'âge de quinze ans et à un très médiocre talent de gondolier. Le seul plaisir que j'eusse, c'était celui d'entendre passer les sérénades; et quand j'avais un instant de loisir, je m'échappais pour chercher et suivre les musiciens dans tous les coins de la ville. Ce plaisir était si vif, que s'il ne m'empêchait point de regretter la maison paternelle, il m'eût empêché du moins d'y retourner. Du reste, ma passion pour la musique était à l'état de goût sympathique, et non de penchant personnel; car ma voix était

en pleine mue, et me semblait si désagréable, lorsque j'en faisais le timide essai, que je ne concevais pas d'autre avenir que celui de battre l'eau des lagunes, toute ma vie, au service du premier venu.

Mon maître et moi occupions souvent le *traguetto*, ou station de gondoles, sur le grand canal, au palais Aldini, vers l'image de *saint Zandegola* (contraction patoise du nom de San-Giovanni Decollato). En attendant la pratique, mon patron dormait, et j'étais chargé de guetter les passans pour leur offrir le service de nos rames. Ces heures souvent pénibles, dans les jours brûlans de l'été, étaient délicieuses pour moi au pied du palais Aldini, grace à une magnifique voix de femme accompagnée par la harpe, dont les sons arrivaient distinctement jusqu'à moi. La fenêtre par laquelle s'échappaient ces sons divins était située au-dessus de ma tête, et le balcon avancé me servait d'abri contre la chaleur du jour. Ce petit coin était mon Éden, et je n'y repasse jamais sans que mon cœur tressaille au souvenir de ces modestes délices de mon adolescence. Une tendine de soie ombrageait alors le carré de balustrade de marbre blanc, brunie par les siècles et enlacée de liserons et de plantes pariétaires soigneusement cultivées par la belle hôtesse de cette riche demeure, car elle était belle; je l'avais entrevue quelquefois au balcon, et j'avais entendu dire aux autres gondoliers que c'était la femme la plus aimable et la plus courtisée de Venise. J'étais assez peu sensible à sa beauté, quoiqu'à Venise les gens du peuple aient des yeux pour les femmes du plus haut rang, et réciproquement, à ce qu'on assure. Pour moi, j'étais tout oreilles; et quand je la voyais paraître, mon cœur battait de joie, parce que sa présence me donnait l'espoir de l'entendre bientôt chanter.

J'avais entendu dire aussi aux gondoliers du traguet que l'instrument dont elle s'accompagnait était une harpe; mais leurs descriptions étaient si confuses, qu'il m'était impossible de me faire une idée nette de cet instrument. Ses accords me ravissaient, et c'est lui que je brûlais du désir de voir. Je m'en faisais un portrait fantastique; car on m'avait dit qu'il était tout d'or pur, plus grand que moi, et mon patron Masino en avait vu un qui était terminé par le buste d'une belle femme qu'on aurait dit prête à s'envoler, car elle avait des ailes. Je voyais donc la harpe dans mes rêves, tantôt sous la figure d'une syrène, et tantôt sous celle d'un oiseau; quelquefois je croyais voir passer une belle barque pavoisée, dont les cordages de soie rendaient des sons harmonieux. Une fois je rêvai que je trouvais une harpe au milieu des roseaux et des algues; mais au moment où j'écartais les

herbes humides pour la saisir, je fus éveillé en sursaut, et ne pus jamais retrouver le souvenir distinct de sa forme.

Cette curiosité s'empara si fort de mon jeune cerveau, qu'un jour je finis par céder à une tentation maintes fois vaincue. Pendant que mon patron était au cabaret, je grimpai sur la couverture de ma gondole, et de là aux barreaux d'une fenêtre basse; puis enfin je m'accrochai à la balustrade du balcon, je l'enjambai et je me trouvai sous les rideaux de la tendine.

Je pus alors contempler l'intérieur d'un magnifique cabinet; mais le seul objet qui me frappa, ce fut la harpe muette au milieu des autres meubles qu'elle dominait fièrement. Le rayon qui pénétra dans le cabinet lorsque j'entr'ouvris le rideau, vint frapper sur la dorure de l'instrument, et fit étinceler le beau cygne sculpté qui le surmontait. Je restai immobile d'admiration, ne pouvant me lasser d'en examiner les moindres détails, la structure élégante, qui me rappelait la proue des gondoles, les cordes diaphanes qui me semblèrent toutes d'or filé, les cuivres luisans et la boîte de bois satiné sur laquelle étaient peints des oiseaux, des fleurs et des papillons richement coloriés et d'un travail exquis.

Cependant, il me restait un doute, au milieu de tant de meubles superbes, dont la forme et l'usage m'étaient peu connus; ne m'étais-je pas trompé? était-ce bien la harpe que je contemplais? Je voulus m'en assurer; je pénétrai dans le cabinet, et je posai une main gauche et tremblante sur les cordes. O ravissement! elles me répondirent. Saisi d'un inexprimable vertige, je me mis à faire vibrer au hasard et avec une sorte de fureur toutes ces voix retentissantes, et je ne crois pas que l'orchestre le plus savant et le mieux gouverné m'ait jamais fait depuis autant de plaisir que l'effroyable confusion de sons dont je remplis l'appartement de la signora Aldini.

Mais ma joie ne fut pas de longue durée. Un valet de chambre qui rangeait les salles voisines accourut au bruit, et furieux de voir un petit rustre en haillons s'introduire ainsi et s'abandonner à l'amour de l'art avec un si odieux déréglement, se mit en devoir de me chasser à coups de balai. Il ne me convenait guère d'être congédié de la sorte, et je me retirai prudemment vers le balcon, afin de m'en aller comme j'étais venu. Mais avant que j'eusse pu l'enjamber, le valet s'élança sur moi, et je me vis dans l'alternative d'être battu ou de faire une culbute ridicule. Je pris un parti violent; ce fut d'esquiver le choc en me baissant avec dextérité, et de saisir mon adversaire par les deux jambes, tandis qu'il donnait brusquement de la poitrine

contre la balustrade. L'enlever ainsi de terre et le lancer dans le canal fut l'affaire d'un instant. C'est un jeu auquel les enfans s'exercent entre eux à Chioggia. Mais je n'avais pas eu le temps d'observer que la fenêtre était à vingt pieds de l'eau et que le pauvre diable de *cameriere* pouvait ne pas savoir nager.

Heureusement pour lui et pour moi, il revint aussitôt sur l'eau et s'accrocha aux barques du traguet. J'eus un instant de terreur en lui voyant faire le plongeon; mais dès que je le vis sauvé, je songeai à me sauver moi-même, car il rugissait de fureur et allait ameuter contre moi tous les laquais du palais Aldini. J'enfilai la première porte qui s'offrit à moi, et, courant à travers les galeries, j'allais franchir l'escalier, lorsque j'entendis des voix confuses qui venaient à ma rencontre. Je remontai précipitamment et me réfugiai sous les combles du palais, où je me cachai dans un grenier parmi de vieux tableaux rongés des vers, et des débris de meubles.

Je restai là deux jours et deux nuits sans prendre aucun aliment et sans oser me frayer un passage au milieu de mes ennemis. Il y avait tant de monde et de mouvement dans cette maison, qu'on n'y pouvait faire un pas sans rencontrer quelqu'un. J'entendais par la lucarne les propos des valets qui se tenaient dans la galerie de l'étage inférieur. Ils s'entretenaient de moi presque continuellement, faisaient mille commentaires sur ma disparition, et se promettaient de m'infliger une rude correction s'ils réussissaient à me rattraper. J'entendais aussi mon patron sur sa barque s'étonner de mon absence, et se réjouir à l'idée de mon retour dans des intentions non moins bienveillantes. J'étais brave et vigoureux; mais je sentais que je serais accablé par le nombre. L'idée d'être battu par mon patron ne m'occupait guère; c'était une chance du métier d'apprenti qui n'entraînait aucune honte. Mais celle d'être châtié par des laquais soulevait en moi une telle horreur, que je préférais mourir de faim. Il ne s'en fallut pas de beaucoup que mon aventure n'eût ce dénouement. A quinze ans, on supporte mal la diète. Une vieille camériste qui vint chercher un pigeon déserteur sous les combles trouva, au lieu de son fugitif, le pauvre *barcarolino* évanoui et presque mort au pied d'une vieille toile qui représentait une sainte Cécile. Ce qu'il y eut de frappant pour moi dans ma détresse, c'est que la sainte avait entre les bras une harpe de forme antique que j'eus tout le loisir de contempler au milieu des angoisses de la faim, et dont la vue me devint tellement odieuse, que pendant bien long-temps, par la suite, je ne pus supporter l'aspect ni le son de cet instrument fatal.

La bonne duègne me secourut et intéressa la signora Aldini à mon sort. Je fus promptement rétabli des suites du jeûne, et mon persécuteur, apaisé par cette expiation, agréa l'aveu de ma faute et l'expression brusque, mais sincère, de mes regrets. Mon père, en apprenant de mon patron que j'étais perdu, était accouru. Il fronça le sourcil lorsque Mme Aldini lui manifesta l'intention de me prendre à son service. C'était un homme rude, mais fier et indépendant. C'était bien assez, selon lui, que je fusse condamné par ma délicate organisation à vivre à la ville. J'étais de trop bonne famille pour être valet, et quoique les gondoliers eussent de grandes prérogatives dans les maisons particulières, il y avait une distinction de rang bien marquée entre les gondoliers de place et les *gondolieri di casa*. Ces derniers étaient mieux vêtus, il est vrai, et participaient au bien-être de la vie patricienne; mais ils étaient réputés laquais, et il n'y avait point de telle souillure dans ma famille. Néanmoins Mme Aldini était si gracieuse et si bienveillante, que mon brave homme de père, tortillant son bonnet rouge dans ses mains avec embarras, et tirant à chaque instant, par habitude, sa pipe éteinte de sa poche, ne sut que répondre à ses douces paroles et à ses généreuses promesses. Il résolut de me laisser libre, comptant bien que je refuserais. Mais moi, quoique je fusse bien dégoûté de la harpe, je ne songeais qu'à la musique. Je ne sais quelle puissance magnétique la signora Aldini exerçait sur moi; c'était une véritable passion, mais une passion d'artiste toute platonique et toute philharmonique. De la petite chambre basse où l'on m'avait recueilli pour me soigner, car j'eus, par suite de mon jeûne, deux ou trois accès de fièvre, je l'entendais chanter, et cette fois elle s'accompagnait avec le clavecin, car elle jouait également bien de plusieurs instrumens. Enivré de ses accens, je ne compris pas même les scrupules de mon père, et j'acceptai sans hésiter la place de gondolier en second au palais Aldini.

Il était de bon goût à cette époque d'être *bien monté* en barcaroles, c'est-à-dire que, de même que la gondole équivaut, à Venise, à l'*équipage* dans les autres pays, de même les gondoliers sont un objet à la fois de luxe et de nécessité comme les chevaux. Toutes les gondoles étant à peu près semblables, d'après le décret somptuaire de la république, qui les condamna indistinctement à être tendues de noir, c'était seulement par l'habit et par la tournure de leurs rameurs que les personnes opulentes pouvaient se faire remarquer dans la foule. La gondole d'un patricien élégant devait être conduite, à l'arrière, par un homme robuste et d'une beauté mâle, à l'avant, par

un négrillon singulièrement accoutré, ou par un blondin indigène, sorte de page ou de jockey vêtu avec élégance, et placé là comme un ornement, comme la *poupée* à la proue des navires.

J'étais donc tout-à-fait propre à cet honorable emploi. J'étais un véritable enfant des lagunes, blond, rosé, très fort avec des contours un peu féminins, ayant la tête, les pieds et les mains remarquablement petits, le buste large et musculeux, le cou et les bras ronds, nerveux et blancs. Ajoutez à cela une chevelure couleur d'ambre, fine, abondante, et bouclée naturellement; imaginez un charmant costume demi-Figaro demi-Chérubin, et le plus souvent les jambes nues, la culotte de velours bleu de ciel attachée par une ceinture de soie écarlate, et la poitrine couverte seulement d'une chemise de batiste brodée plus blanche que la neige; vous aurez une idée du pauvre histrion en herbe qu'on appelait alors Nello, par contraction de son nom véritable, Daniele Gemello.

Comme il est de la destinée des petits chiens d'être cajolés par les maîtres imbéciles et battus par les valets jaloux, le sort de mes pareils était généralement un mélange assez honteux de tolérance illimitée de la part des uns, et de haine brutale de la part des autres. Heureusement pour moi, la Providence me jeta sur un coin béni : Bianca Aldini était la bonté, l'indulgence, la charité descendue sur la terre. Veuve à vingt ans, elle passait sa vie à soulager les pauvres, à consoler les affligés. Là où il y avait une larme à essuyer, un bienfait à verser, on la voyait bientôt accourir dans sa gondole, portant sur ses genoux sa petite fille âgée de quatre ans; miniature charmante, si frêle, si jolie, et toujours si fraîchement parée, qu'il semblait que les belles mains de sa mère fussent les seules au monde assez effilées, assez douces et assez moelleuses, pour la toucher sans la froisser ou sans la briser. Mme Aldini était toujours vêtue elle-même avec un goût et une recherche que toutes les dames de Venise essayaient en vain d'égaler; immensément riche, elle aimait le luxe, et dépensait la moitié de son revenu à satisfaire ses goûts d'artiste et ses habitudes de patricienne. L'autre moitié passait en aumônes, en services rendus, en bienfaits de toute espèce. Quoique ce fût un assez beau *denier de veuve,* comme elle l'appelait, elle s'accusait naïvement d'être une ame tiède, de ne pas faire ce qu'elle devait; et concevant de sa charité plus de repentir que d'orgueil, elle se promettait chaque jour de *quitter le siècle,* et de s'occuper sérieusement de son salut. Vous voyez, d'après ce mélange de faiblesse féminine et de vertu chrétienne, qu'elle ne se piquait point d'être une ame

forte, et que son intelligence n'était pas plus éclairée que ne le comportaient le temps et le monde où elle vivait. Avec cela, je ne sais s'il a jamais existé de femme meilleure et plus charmante. Les autres femmes, jalouses de sa beauté, de son opulence et de sa vertu, s'en vengeaient en assurant qu'elle était bornée et ignorante. Il y avait de la vérité dans cette accusation; mais Bianca n'en était pas moins aimable. Elle avait un fond de bon sens qui l'empêchait d'être jamais ridicule, et, quant à son manque d'instruction, la naïveté modeste qui en résultait était chez elle une grace de plus. J'ai vu autour d'elle les hommes les plus éclairés et les plus graves ne jamais se lasser de son entretien.

Vivant ainsi à l'église et au théâtre, dans la mansarde du pauvre et dans les palais, elle portait avec elle en tous lieux la consolation ou le plaisir, elle imposait à tous la reconnaissance ou la gaieté. Son humeur était égale, enjouée, et le caractère de sa beauté suffisait à répandre la sérénité autour d'elle. Elle était de moyenne taille, blanche comme le lait et fraîche comme une fleur; tout en elle était douceur, jeunesse, aménité. De même que, dans toute sa gracieuse personne, on eût vainement cherché un angle aigu, de même son caractère n'offrit jamais la moindre aspérité, ni sa bonté la moindre lacune. A la fois active comme le dévouement évangélique et nonchalante comme la mollesse vénitienne, elle ne passait jamais plus de deux heures dans la journée au même endroit; mais dans son palais elle était toujours couchée sur un sopha, et dehors elle était toujours étendue dans sa gondole. Elle se disait faible sur les jambes, et ne montait ou ne descendait jamais un escalier sans être soutenue par deux personnes; dans ses appartemens, elle était toujours appuyée sur le bras de Salomé, une belle fille juive, qui la servait et lui tenait compagnie. On disait à ce propos que Mme Aldini était boiteuse par suite de la chute d'un meuble que son mari avait jeté sur elle dans un accès de colère, et qui lui avait fracturé la jambe: c'est ce que je n'ai jamais su précisément, bien que pendant plus de deux ans elle se soit appuyée sur mon bras pour sortir de son palais et pour y rentrer, tant elle mettait d'art et de soin à cacher cette infirmité.

Malgré sa bienveillance et sa douceur, Bianca ne manquait ni de discernement ni de prudence dans le choix des personnes qui l'entouraient: il est certain que nulle part je n'ai vu autant de braves gens réunis. Si vous me trouvez un peu de bonté et assez de fierté dans l'ame, c'est au séjour que j'ai fait dans cette maison qu'il faut

l'attribuer. Il était impossible de n'y pas contracter l'habitude de bien penser, de bien dire et de bien faire; les valets étaient probes et laborieux, les amis fidèles et dévoués,... les amans même... (car il faut bien l'avouer, il y eut des amans) étaient pleins d'honneur et de loyauté. J'avais là plusieurs patrons; de tous ces pouvoirs, la *signora* était le moins impératif. Au reste, tous étaient bons ou justes. Salomé, qui était le pouvoir exécutif de la maison, maintenait l'ordre avec un peu de sévérité; elle ne souriait guère, et le grand arc de ses sourcils se divisait rarement en deux quarts de cercle au-dessus de ses longs yeux noirs. Mais elle avait de l'équité, de la patience et un regard pénétrant, qui ne méconnaissait jamais la sincérité. Mandola, premier gondolier, et mon précepteur immédiat, était un Hercule lombard, qu'à ses énormes favoris noirs et à ses formes athlétiques on eût pris pour Polyphême. Ce n'en était pas moins le paysan le plus doux, le plus calme et le plus humain qui ait jamais passé de ses montagnes à la civilisation des grandes cités. Enfin, le comte Lanfranchi, le plus bel homme de la république, que nous avions l'honneur de promener tous les soirs en gondole fermée avec Mme Aldini, de dix heures à minuit, était bien le plus gracieux et le plus affable seigneur que j'aie rencontré dans ma vie.

Je n'ai jamais connu de feu monseigneur Aldini qu'un grand portrait en pied qui était à l'entrée de la galerie, dans un cadre superbe un peu détaché de la muraille, et semblant commander à une longue suite d'aïeux, tous de plus en plus noirs et vénérables, qui s'enfonçaient, par ordre chronologique, dans la profondeur sombre de cette vaste salle. Torquato Aldini était habillé dans le dernier goût du temps, avec un jabot de dentelle de Flandre, et un habit du matin de gros d'été vert-pomme, à brandebourgs rose-vif : il était admirablement crêpé et poudré. Mais, malgré la galanterie de ce déshabillé pastoral, je ne pouvais le regarder sans baisser les yeux, car il y avait sur sa figure d'un jaune brun, dans sa prunelle noire et ardente, dans sa bouche froide et dédaigneuse, dans son attitude impassible, et jusque dans le mouvement absolu de sa main longue et maigre, ornée de diamans, une expression de fierté arrogante et de rigueur inflexible que je n'avais jamais rencontrée sous le toit de ce palais. C'était un beau portrait, et le portrait d'un beau jeune homme : il était mort à vingt-cinq ans à la suite d'un duel avec un Foscari, qui avait osé se dire de meilleure famille que lui. Il avait laissé une grande réputation de bravoure et de fermeté; mais on disait tout bas qu'il avait rendu sa femme très malheureuse, et les

domestiques n'avaient pas l'air de le regretter. Il leur avait imprimé une telle crainte, qu'ils ne passaient jamais le soir devant cette peinture, saisissante de vérité, sans se découvrir la tête, comme ils eussent fait devant la personne de leur ancien maître.

Il fallait que la dureté de son ame eût fait beaucoup souffrir la *signora*, et l'eût bien dégoûtée du mariage, car elle ne voulait point contracter de nouveaux liens, et repoussait les meilleurs partis de la république. Cependant elle avait besoin d'aimer, car elle souffrait les assiduités du comte Lanfranchi, et ne semblait lui refuser des douceurs de l'hyménée que le serment indissoluble. Au bout d'un an, le comte, désespérant de lui inspirer la confiance nécessaire pour un tel engagement, et cherchant fortune ailleurs, lui confessa qu'une riche héritière lui donnait meilleure espérance. La signora lui rendit aussitôt généreusement sa liberté; elle parut triste et malade pendant plusieurs jours, mais, au bout d'un mois, le prince de Montalegri vint occuper dans la gondole la place que l'ingrat Lanfranchi avait laissée vacante, et pendant un an encore, Mandola et moi promenâmes sur les lagunes ce couple bénévole, et en apparence fortuné.

J'avais un attachement très vif pour la signora. Je ne concevais rien de plus beau et de meilleur qu'elle sur la terre. Quand elle tournait sur moi son beau regard presque maternel, quand elle m'adressait en souriant de douces paroles (les seules qui pussent sortir de ses lèvres charmantes), j'étais si fier et si content, que, pour lui faire plaisir, je me serais jeté sous la carène tranchante du *Bucentaure*. Quand elle me donnait un ordre, j'avais des ailes; quand elle s'appuyait sur moi, mon cœur palpitait de joie; quand, pour faire remarquer ma belle chevelure au prince de Montalegri, elle posait doucement sa main de neige sur ma tête, je devenais rouge d'orgueil. Et pourtant je promenais sans jalousie le prince à ses côtés; je répondais gaiement à ces quolibets pleins de bienveillance que les seigneurs de Venise aiment à échanger avec les barcaroles pour éprouver en eux l'esprit de répartie; et, malgré l'excessive liberté dont le gondolier provoqué jouit en pareil cas, jamais je n'avais senti contre le prince le plus léger mouvement d'aigreur. C'était un bon jeune homme, je lui savais gré d'avoir consolé la signora de l'abandon de M. Lanfranchi. Je n'avais pas cette sotte humilité qui s'incline devant les prérogatives du rang. En fait d'amour, nous ne les connaissons guère dans ce pays, et nous les connaissions encore moins dans ce temps-là. Il n'y avait pas une telle différence d'âge entre la signora et moi, que je ne pusse être amoureux d'elle. Le fait est que

je serais embarrassé aujourd'hui de donner un nom à ce que j'éprouvais alors. C'était de l'amour peut-être, mais de l'amour pur comme mon âge, et de l'amour tranquille, parce que j'étais sans ambition et sans cupidité.

Outre ma jeunesse, mon zèle et mon caractère facile et enjoué, j'avais plu particulièrement à la signora par mon amour pour la musique : elle prenait plaisir à voir l'émotion que j'éprouvais au son de sa belle voix, et chaque fois qu'elle chantait, elle me faisait appeler. Accorte et familière, elle me faisait entrer jusque dans son cabinet, et m'autorisait à m'asseoir auprès de Salomé. Il semblait qu'elle eût aimé à voir cette farouche camériste se départir un peu avec moi de son austérité. Mais Salomé m'imposait beaucoup plus que la signora, et jamais je ne fus tenté de m'enhardir auprès d'elle.

Un jour la signora me demanda si j'avais de la voix. Je lui répondis que j'en avais eu, mais qu'elle s'était perdue. Elle voulut que j'en fisse l'essai devant elle. Je m'en défendis, elle insista, il fallut céder. J'étais fort troublé, et convaincu qu'il me serait impossible d'articuler un son ; car il y avait bien un an que je ne m'en étais avisé. J'avais alors dix-sept ans. Ma voix était revenue, je ne m'en doutais pas. Je mis ma tête dans mes deux mains ; je tâchai de me rappeler une strophe de la *Jérusalem*, et le hasard me fit rencontrer celle qui exprime l'amour d'Olinde pour Sophronie, et qui se termine par ce vers :

Brama assaï, poco spera, nulla chiede.

Alors, rassemblant mon courage et me mettant à crier de toute ma force comme si j'eusse été en pleine mer, je fis retentir les lambris étonnés de ce lai plaintif et sonore, sur lequel nous chantons dans les lagunes les prouesses de Roland et les amours d'Herminie. Je ne me méfiais pas de l'effet que j'allais produire ; comptant sur le filet enroué que j'avais fait sortir autrefois de ma poitrine, je faillis tomber à la renverse, lorsque l'instrument que je recelais en moi, à mon insu, manifesta sa puissance. Les tableaux suspendus à la muraille en frémirent, la signora sourit, et les cordes de la harpe répondirent par une longue vibration au choc de cette voix formidable.

Santo Dio! s'écria Salomé en laissant tomber son ouvrage et en se bouchant les oreilles, le lion de Saint-Marc ne rugirait pas autrement ! — La petite Aldini, qui jouait sur le tapis, fut si épouvantée, qu'elle se mit à pleurer et à crier.

Je ne sais ce que fit la signora. Je sais seulement qu'elle, et l'enfant, et Salomé, et la harpe, et le cabinet, tout disparut, et que je

courus à toutes jambes à travers les rues, sans savoir quel démon me poussait, jusqu'à la *Quenta-Valle*; là, je me jetai dans une barque et j'arrivai à la grande prairie qu'on nomme aujourd'hui le Champ-de-Mars, et qui est encore le lieu le plus désert de la ville. A peine me vis-je seul et en liberté, que je me mis à chanter de toute la force de mes poumons. O miracle! j'avais plus d'énergie et d'étendue dans la voix qu'aucun des *cupidi* que j'avais admirés à Chioggia. Jusque-là j'avais cru manquer de puissance, et j'en avais trop. Elle me débordait, elle me brisait. Je me jetai la figure dans les longues herbes, et en proie à un accès de joie délirante, je fondis en larmes. O les premières larmes de l'artiste! elles seules peuvent rivaliser de douceur ou d'amertume avec les premières larmes de l'amant.

Je me remis ensuite à chanter et à répéter cent fois de suite les strophes éparses dont j'avais gardé souvenance. A mesure que je chantais, le rude éclat de ma voix s'adoucissait, je sentais l'instrument devenir à chaque instant plus souple et plus docile. Je ne ressentais aucune fatigue; plus je m'exerçais, plus il me semblait que ma respiration devenait facile et de longue haleine. Alors je me hasardai à essayer les airs d'opéra et les romances que j'entendais chanter depuis deux ans à la signora. Depuis deux ans, j'avais bien appris et bien travaillé sans m'en douter. La méthode était entrée dans ma tête par routine, par instinct, et le sentiment dans mon ame par intuition, par sympathie. J'ai beaucoup de respect pour l'étude; mais j'avoue qu'aucun chanteur n'a moins étudié que moi. J'étais doué d'une facilité et d'une mémoire merveilleuses. Il suffisait que j'eusse entendu un trait pour le rendre aussitôt avec netteté. J'en fis l'épreuve dès ce premier jour, et je parvins à chanter presque d'un bout à l'autre les morceaux les plus difficiles du répertoire de Mme Aldini.

La nuit vint m'avertir de mettre un terme à mon enthousiasme. Je m'aperçus alors que j'avais manqué tout le jour à mon service, et je retournai au palais confus et repentant de ma faute. C'était la première de ce genre que j'eusse commise, et je ne craignais rien tant qu'un reproche de la signora, quelque doux qu'il dût être. Elle était en train de souper, et je me glissai timidement derrière sa chaise. Je ne la servais jamais à table, car j'étais resté fier comme un Chioggiote, et j'avais gardé toutes les franchises attachées à mon emploi privilégié. Mais, voulant réparer mon tort par un acte d'humilité, je pris des mains de Salomé l'assiette de porcelaine de Chine qu'elle allait lui présenter, et j'avançai la main avec gaucherie. Mme Aldini

feignit d'abord de ne pas y faire attention et se laissa servir ainsi pendant quelques instans; puis, tout d'un coup rencontrant à la dérobée mon regard piteux, elle partit d'un grand éclat de rire en se renversant sur son fauteuil.

— Votre seigneurie le gâte, dit la sévère Salomé en réprimant une imperceptible velléité de partager l'enjouement de sa maîtresse.

—Pourquoi le gronderais-je? repartit le signora. Il s'est fait peur à lui-même ce matin, et pour se punir, il s'est enfui, le pauvret! Je parie qu'il n'a pas mangé de la journée. Allons, va souper, Nellino. Je te pardonne, à condition que tu ne chanteras plus.

Ce sarcasme bienveillant me sembla très amer. C'était le premier auquel je fusse sensible, car, malgré tous les élémens offerts au développement de ma vanité, c'était un sentiment que je ne connaissais pas encore. Mais l'orgueil venait de s'éveiller en moi avec la puissance, et, en raillant ma voix, on me semblait nier mon ame et attaquer ma vie.

Depuis ce jour, les leçons que me donnait à son insu la signora en s'exerçant devant moi, me devinrent de plus en plus profitables. Tous les soirs j'allais m'exercer au Champ-de-Mars, aussitôt que mon service était fini, et j'avais la conscience de mes progrès. Bientôt les leçons de la signora ne me suffirent plus. Elle chantait pour son plaisir, portant à l'étude une nonchalance superbe, et ne cherchant point à se perfectionner. J'avais un désir immodéré d'aller au théâtre; mais, pendant tout le temps qu'elle y passait, j'étais condamné à garder la gondole, Mandola jouissant du privilége d'aller au parterre, ou d'écouter dans les corridors. J'obtins enfin de lui, un jour, qu'il me laissât entrer à sa place pendant un acte d'opéra, à la Fenice. On jouait *le Mariage secret*. Je ne chercherai point à vous rendre ce que j'éprouvai : je faillis devenir fou, et manquant à la parole que j'avais donnée à mon compagnon, je le laissai se morfondre dans la gondole, et ne songeai à sortir que quand je vis la salle vide et les lustres éteints.

Alors je sentis le besoin impérieux, irrésistible, d'aller au théâtre tous les soirs. Je n'osais point demander la permission à Mme Aldini, je craignais qu'elle ne vînt encore à railler ma passion infortunée (comme elle l'appelait) pour la musique. Cependant il fallait mourir, ou aller à la Fenice. J'eus la coupable pensée de quitter le service de la signora et de gagner ma vie en qualité de *facchino* à la journée, afin d'avoir le temps et le moyen d'aller le soir au théâtre. Je calculai qu'avec les petites économies que j'avais faites au palais Aldini,

et en réduisant mon vêtement et ma nourriture au plus strict nécessaire, je pourrais satisfaire ma passion. Je pensai aussi à entrer au théâtre comme machiniste, comparse ou allumeur; l'emploi le plus abject m'eût semblé doux, pourvu que je pusse entendre de la musique tous les jours. Enfin je pris le parti d'ouvrir mon cœur au bienveillant Montalegri. On lui avait raconté mon aventure musicale. Il commença par rire; puis, comme j'insistais courageusement, il exigea pour condition que je lui fisse entendre ma voix. J'hésitai beaucoup, j'avais peur qu'il ne me désespérât par ses railleries, et quoique je n'eusse pour l'avenir aucun dessein formulé avec moi-même, je sentais que m'enlever l'espoir de savoir chanter un jour, c'était m'arracher la vie. Je me résignai pourtant. Je chantai d'une voix tremblante le fragment d'un des airs que j'avais entendus une seule fois au théâtre. Mon émotion gagna le prince, je vis dans ses yeux qu'il prenait plaisir à m'entendre : je pris courage, je chantai mieux. Il leva les mains deux ou trois fois pour m'applaudir, puis il s'arrêta de peur de m'interrompre. Je chantai alors tout-à-fait bien, et quand j'eus fini, le prince, qui était un véritable dilettante, faillit m'embrasser et me donna les plus grands éloges. Il me remmena chez la signora et présenta ma pétition qui fut ratifiée sur-le-champ. Mais on voulut aussi me faire chanter, et jamais je ne voulus y consentir. La fierté de ma résistance étonna Mme Aldini sans l'irriter. Elle pensait la vaincre plus tard; mais elle n'en vint pas à bout aisément. Plus je suivais le théâtre, plus je faisais d'exercices et de progrès, plus aussi je sentais tout ce qui me manquait encore, et plus je craignais de me faire entendre et juger avant d'être sûr de moi-même. Enfin, un soir au Lido, comme il faisait un clair de lune superbe, et que la promenade de la signora m'avait fait manquer et le théâtre et mon heure d'étude solitaire, je fus pris du besoin de chanter, et je cédai à l'inspiration. La signora et son amant m'écoutèrent en silence, et quand j'eus fini, ils ne m'adressèrent pas un mot d'approbation ni de blâme. Mandola fut le seul qui, sensible à la musique comme un vrai Lombard, s'écria à plusieurs reprises en écoutant mon jeune ténore : *Corpo del Diavolo! che buon basso!*

Je fus un peu piqué de l'indifférence ou de l'inattention de ma patronne. J'avais la conscience d'avoir assez bien chanté pour mériter un encouragement de sa bouche. Je ne comprenais pas non plus la froideur du prince, après les éloges qu'il m'avait donnés deux mois auparavant. Plus tard je sus que ma maîtresse avait été émerveillée de mes dispositions et de mes moyens; mais qu'elle avait résolu, pour

me punir de m'être tant fait prier, de paraître insensible à mon premier essai.

Je compris la leçon, et, quelques jours après, ayant été sommé par elle de chanter durant sa promenade, je m'en acquittai de bonne grace. Elle était seule, étendue sur les coussins de la gondole, et paraissait livrée à une mélancolie qui ne lui était pas habituelle. Elle ne m'adressa pas la parole durant toute la promenade; mais en rentrant, lorsque je lui offris mon bras pour remonter le perron du palais, elle me dit ce peu de mots, qui me laissa une émotion singulière: « Nello, tu m'as fait beaucoup de bien. Je te remercie. »

Les jours suivans, je lui offris moi-même de chanter. Elle parut accepter avec reconnaissance. La chaleur était accablante et les théâtres déserts; la signora se disait malade, mais ce qui me frappa le plus, c'est que le prince, ordinairement si assidu à l'accompagner, ne venait plus avec elle qu'un soir sur deux, sur trois et même sur quatre. Je pensai que lui aussi commençait à être infidèle, et je m'en affligeai pour ma pauvre maîtresse. Je ne concevais pas son obstination à repousser le mariage : il ne me paraissait pas juste que Montalegri, si doux et si bon en apparence, fût victime des torts de feu Torquato Aldini. D'un autre côté, je ne concevais pas davantage qu'une femme si aimable et si belle n'eût pour amans que de lâches spéculateurs plus avides de sa fortune qu'attachés à sa personne, et dégoûtés de l'une aussitôt qu'ils désespéraient d'obtenir l'autre.

Ces idées m'occupèrent tellement pendant quelques jours, que, malgré mon respect pour ma maîtresse, je ne pus m'empêcher de faire part de mes commentaires à Mandola. — Détrompe-toi, me répondit-il; cette fois, c'est le contraire de ce qui s'est passé avec Lanfranchi. C'est la signora qui se dégoûte du prince et qui trouve chaque soir un nouveau prétexte pour l'empêcher de la suivre. Quelle en est la raison? cela est impossible à deviner, puisque nous qui la voyons, nous savons qu'elle est seule, et qu'elle n'a aucun rendez-vous. Peut-être qu'elle tourne tout-à-fait à la dévotion et qu'elle veut se détacher du monde.

Le soir même, j'essayai de chanter à la signora un cantique de la Vierge; mais elle m'interrompit brusquement en me disant qu'elle n'avait pas envie de dormir et me demanda les amours d'Armide et de Renaud. — Il s'est trompé, dit Mandola qui ne manquait pas de finesse, en feignant de m'excuser. Je changeai de mode et je fus écouté avec attention.

Je remarquai bientôt qu'à force de chanter en plein air, au balan-

cement de la gondole, je me fatiguais beaucoup et que ma voix était en souffrance. Je consultai un professeur de musique qui venait au palais pour apprendre les élémens à la petite Alezia Aldini, alors âgée de six ans. Il me répondit que, si je continuais à chanter dehors, je perdrais ma voix avant la fin de l'année. Cette menace m'effraya tellement, que je résolus de ne plus chanter ainsi. Mais le lendemain, la signora me demanda la barcarole nationale de la *Biondina*, d'un air si mélancolique, avec un regard si doux et un visage si pâle, que je n'eus pas le courage de lui refuser le seul plaisir qu'elle parût capable de goûter depuis quelque temps.

Il était évident qu'elle maigrissait et qu'elle perdait de sa fraîcheur; elle éloignait de plus en plus le prince. Elle passait sa vie en gondole, et même elle négligeait un peu les pauvres. Elle semblait succomber à un accablement dont nous cherchions vainement la cause.

Pendant une semaine, elle parut chercher à se distraire. Elle s'entoura de monde, et le soir elle se fit suivre par plusieurs gondoles où se placèrent ses amis, et des musiciens qui lui donnèrent la sérénade. Une fois, elle me pria de chanter. Je déclinai ma compétence en présence des musiciens de profession et des nombreux dilettanti. Elle insista d'abord avec douceur, et puis avec un peu de dépit; je continuai de m'en défendre; et enfin elle m'ordonna d'un ton absolu de lui obéir. C'était la première fois de sa vie qu'elle s'emportait. Au lieu de comprendre que c'était la maladie qui changeait ainsi son caractère, et de faire acte de complaisance, je m'abandonnai à un mouvement d'orgueil invincible, et lui déclarai que je n'étais pas son esclave, que je m'étais engagé à conduire sa gondole et non à divertir ses convives; en un mot, que j'avais failli perdre ma voix pour la distraire, et que, puisqu'elle me récompensait si mal de mon dévouement, je ne chanterais plus ni pour elle, ni pour personne. — Elle ne répondit rien, les amis qui l'accompagnaient, étonnés de mon audace, gardaient le silence. Au bout de quelques instans, Salomé fit un cri et saisit la petite Alezia, qui, endormie dans les bras de sa mère, avait failli tomber à l'eau. La signora était évanouie depuis quelques minutes, et personne ne s'en était aperçu.

J'abandonnai la rame; je parlai au hasard; je m'approchai de la signora; j'étais si troublé, que j'eusse fait quelque folie, si la prudente Salomé ne m'eût renvoyé impérieusement à mon poste. La signora revint à elle, on reprit à la hâte la route du palais. Mais la société était surprise et consternée, la musique allait tout de travers; et quant à moi, j'étais si désolé et si effrayé, que mes mains tremblantes

ne pouvaient plus soutenir la rame. J'avais perdu la tête, j'accrochais toutes les gondoles. Mandola me maudissait; mais, sourd à ses avertissemens, je me retournais à chaque instant pour regarder Mme Aldini, dont le front pâle, éclairé par la lune, semblait porter l'empreinte de la mort.

Elle passa une mauvaise nuit, le lendemain elle eut la fièvre, et garda le lit. Salomé refusa de me laisser entrer. Je me glissai malgré elle dans la chambre à coucher, et je me jetai à genoux devant la signora, en fondant en larmes. Elle me tendit sa main que je couvris de baisers, et me dit que j'avais eu raison de lui résister. — C'est moi, ajouta-t-elle avec une bonté évangélique, qui suis exigeante, fantasque et impitoyable depuis quelque temps. Il faut me le pardonner, Nello, je suis malade, et je sens que je ne peux plus gouverner mon humeur comme à l'ordinaire. J'oublie que vous n'êtes pas destiné à rester gondolier, et qu'un brillant avenir vous est réservé. Pardonnez-moi cela encore; mon amitié pour vous est si grande, que j'ai eu le désir égoïste de vous garder près de moi, et d'enfouir votre talent dans cette condition basse et obscure qui vous écrase. Vous avez défendu votre indépendance et votre dignité, vous avez bien fait. Désormais vous serez libre, vous apprendrez la musique; je n'épargnerai rien pour que votre voix se conserve, et pour que votre talent se développe; vous ne me rendrez plus d'autres services que ceux qui vous seront dictés par l'affection et la reconnaissance.

Je lui jurai que je la servirais toute ma vie, que j'aimerais mieux mourir que de la quitter, et, en vérité, j'avais pour elle un attachement si légitime et si profond, que je ne pensais pas faire un serment téméraire.

Elle fut mieux portante les jours suivans, et me força de prendre mes premières leçons de chant. Elle y assista et sembla y apporter le plus vif intérêt. Dans l'intervalle, elle me faisait étudier et répéter les principes, dont jusque-là je n'avais pas eu la moindre idée, bien que je m'y fusse conformé par instinct en m'abandonnant à mon chant naturel.

Mes progrès furent rapides; je cessai tout service pénible. La signora prétendit que le double mouvement des rames la fatiguait, et afin que Mandola ne se plaignît pas d'être seul chargé de tout le travail, son salaire fut doublé. Quant à moi, j'étais toujours sur la gondole, mais assis à la proue, et occupé seulement à chercher dans les yeux de ma patronne ce qu'il fallait faire pour lui être agréable. Ses beaux yeux étaient bien tristes, bien voilés. Sa santé s'améliorait

par instans, et puis s'altérait de nouveau. C'était là mon unique chagrin, mais il était profond.

Elle perdait de plus en plus ses forces, et l'aide de nos bras ne lui suffisait plus pour monter les escaliers. Mandola était chargé de la porter comme un enfant, comme je portais la petite Alezia. Cette fillette devenait chaque jour plus belle; mais le genre de sa beauté et son caractère en faisaient bien l'antipode de sa mère. Autant celle-ci était blanche et blonde, autant Alezia était brune. Ses cheveux tombaient déjà en deux fortes tresses d'ébène jusqu'à ses genoux; ses petits bras ronds et veloutés ressortaient comme ceux d'une jeune mauresque sur ses vêtemens de soie, toujours blancs comme la neige, car elle était vouée à la Vierge. Quant à son humeur, elle était étrange pour son âge. Je n'ai jamais vu d'enfant plus grave, plus méfiant, plus silencieux. Il semblait qu'elle eût hérité de l'humeur altière du seigneur Torquato. Jamais elle ne se familiarisait avec personne; jamais elle ne tutoyait aucun de nous. Une caresse de Salomé lui semblait une offense, et c'est tout au plus si, à force de la porter, de la servir et de l'aduler, j'obtenais une fois par semaine qu'elle me laissât baiser le bout de ses petits doigts rosés, qu'elle soignait déjà comme eût fait une femme bien coquette. Elle était très froide avec sa mère, et passait des heures entières assise auprès d'elle dans la gondole les yeux attachés sur les flots, muette, insensible à tout en apparence, et rêveuse comme une statue. Mais si la signora lui adressait la plus légère réprimande, ou se mettait au lit avec un redoublement de fièvre, la petite entrait dans des accès de désespoir qui faisaient craindre pour sa vie ou pour sa raison.

Un jour, elle s'évanouit dans mes bras, parce que Mandola, qui portait sa mère devant nous, glissa sur une des marches du perron et tomba avec elle. La signora se blessa légèrement, et depuis cet instant ne voulut plus se fier à l'adresse du bon Hercule lombard. Elle me demanda si j'aurais la force de remplir cet office. J'étais alors dans toute ma vigueur, et je lui répondis que je porterais bien quatre femmes comme elle et huit enfans comme le sien. Dès-lors je la portai toujours, car, jusqu'à l'époque où je la quittai, ses forces ne revinrent pas.

Bientôt arriva un moment où la signora me sembla moins légère et l'escalier plus difficile à monter. Ce n'était pas elle qui augmentait de volume, c'était moi qui perdais mes forces au moment de l'entourer de mes bras. Je n'y comprenais rien d'abord, et puis bientôt je m'en fis de grands reproches à moi-même; mais mon émotion était insur-

montable. Cette taille souple et voluptueuse qui s'abandonnait à moi, cette tête charmante qui se penchait vers mon visage, ce bras d'albâtre qui entourait mon cou nu et brûlant, cette chevelure embaumée qui se mêlait à la mienne, c'en était trop pour un garçon de dix-sept ans. Il était impossible qu'elle ne sentît pas les battemens précipités de mon cœur, et qu'elle ne vît pas dans mes yeux le trouble qu'elle jetait dans mes sens. — Je te fatigue, me disait-elle quelquefois d'un air mourant. — Je ne pouvais pas répondre à cette languissante ironie; ma tête s'égarait, et j'étais forcé de m'enfuir aussitôt que je l'avais déposée sur son fauteuil. Un jour, Salomé ne se trouva pas, comme de coutume, dans le cabinet pour la recevoir. J'eus quelque peine à arranger les coussins pour l'asseoir commodément. Mes bras s'enlaçaient autour d'elle; je me trouvai à ses pieds, et ma tête mourante se pencha sur ses genoux. Ses doigts étaient passés dans mes cheveux. Un frémissement subit de cette main me révéla ce que j'ignorais encore. Je n'étais pas le seul ému, je n'étais pas le seul prêt à succomber. Il n'y avait plus entre nous ni serviteur, ni patronne, ni barcarole, ni signora : il y avait un jeune homme et une jeune femme amoureux l'un de l'autre. Un éclair traversa mon ame et jaillit de mes yeux. Elle me repoussa vivement, et s'écria d'une voix étouffée : *Va-t-en!* J'obéis, mais en triomphateur. Ce n'était plus le valet qui recevait un ordre; c'était l'amant qui faisait un sacrifice.

Un désir aveugle s'empara dès-lors de tout mon être. Je ne fis aucune réflexion ; je ne sentis ni crainte, ni scrupule, ni doute; je n'avais qu'une idée fixe, c'était de me trouver seul avec Bianca. Mais cela était plus difficile que sa position indépendante ne devait le faire présumer. Il semblait que Salomé devinât le péril et se fût imposé la tâche d'en préserver sa maîtresse. Elle ne la quittait jamais, si ce n'est le soir, lorsque la petite Alezia voulait se coucher à l'heure où sa mère allait à la promenade. Alors Mandola était l'inévitable témoin qui nous suivait sur les lagunes. Je voyais bien, aux regards et à l'inquiétude de la signora, qu'elle ne pouvait s'empêcher de désirer un tête-à-tête avec moi ; mais elle était trop faible de caractère, soit pour le provoquer, soit pour l'éviter. Je ne manquais pas de hardiesse et de résolution ; mais, pour rien au monde, je n'eusse voulu la compromettre, et d'ailleurs, tant que je n'étais pas vainqueur dans cette situation délicate, mon rôle pouvait être souverainement ridicule et même méprisable aux yeux des autres serviteurs de la signora.

Heureusement, le candide Mandola, qui n'était pas dépourvu de

finesse et de pénétration, avait pour moi une amitié qui ne s'est jamais démentie. Je ne serais pas étonné, quoiqu'il ne m'ait jamais donné le droit de l'affirmer, que, sous cette rude écorce, l'amour n'eût fait quelquefois tressaillir un cœur tendre, lorsqu'il portait la signora dans ses bras. C'était d'ailleurs une grande imprudence à une jeune femme, de livrer, comme elle l'avait fait, le secret et presque le spectacle de ses amours à deux hommes de notre âge, et il était bien impossible que nous fussions témoins, depuis deux ans, du bonheur d'autrui, sans avoir conçu, l'un et l'autre, quelque tentation importune. Quoi qu'il en soit, j'ai peine à croire que Mandola eût deviné si bien ce qui se passait en moi, si quelque chose d'analogue ne se fût passé en lui-même. Un soir qu'il me voyait absorbé, assis à la proue de la gondole et la tête cachée dans les deux mains, en attendant que la signora nous fît avertir, il me dit seulement ces mots : *Nello! Nello!!!* mais d'un ton qui me sembla renfermer tant de sens, que je levai la tête et le regardai avec une sorte d'épouvante, comme si mon sort eût été dans ses mains. — Il étouffa une sorte de soupir en ajoutant le dicton populaire : *Sara quel che sara!* —

— Que veux-tu dire? m'écriai-je en me levant et en lui saisissant le bras. — Nello! Nello!... répéta-t-il en secouant la tête. — On vint m'avertir en ce moment de monter pour transporter la signora dans la gondole; mais le regard expressif de Mandola me suivit sur le perron et me jeta dans une émotion singulière.

Ce jour même, Mandola demanda à Mme Aldini la permission de s'absenter pendant une semaine pour aller voir son père malade. Bianca parut effrayée et surprise de cette demande; mais elle l'accorda aussitôt en ajoutant : Mais qui donc conduira ma gondole? — Nello, répondit Mandola en me regardant avec attention. — Mais il ne sait pas voguer seul? reprit la signora... Allons, rentrez-moi, nous chercherons demain un remplaçant provisoire. Va voir ton père, et soigne-le bien, je prierai pour lui. —

Le lendemain, la signora me fit appeler et me demanda si je m'étais enquis d'un barcarole. Je ne répondis que par un sourire audacieux. La signora devint pâle, et me dit d'une voix tremblante : — Vous y songerez demain, je ne sortirai pas aujourd'hui.

Je compris ma faute; mais la signora avait montré plus de peur que de colère, et mon espoir accrut mon insolence. Vers le soir, je vins lui demander s'il fallait faire avancer la gondole au perron. Elle me répondit d'un ton froid : — Je vous ai dit ce matin que je ne sortirais pas. — Je ne perdis pas courage. — Le temps a changé, signora, re-

pris-je, le vent souffle de sirocco. Il fait beau pour vous, ce soir. — Elle tourna vers moi un regard accablant en disant : — Je ne t'ai pas demandé le temps qu'il fait. Depuis quand me donnes-tu des consultations? — La lutte était engagée, je ne reculai point. — Depuis que vous semblez vouloir vous laisser mourir, répondis-je avec véhémence. Elle parut céder à une force magnétique, car elle pencha sa tête languissamment sur sa main et me dit d'une voix éteinte de faire avancer la gondole.

Je l'y transportai. Salomé voulut la suivre. Je pris sur moi de lui dire d'un ton absolu que sa maîtresse lui commandait de rester près de la signora Alezia. Je vis la signora rougir et pâlir tandis que je prenais la rame et que je repoussais avec empressement le perron de marbre qui bientôt sembla fuir derrière nous.

Quand je me vis seulement à quelques brasses de distance du palais, il me sembla que je venais de conquérir le monde, et que les importuns écartés, ma victoire était assurée. Je ramai *con furore* jusqu'au milieu des lagunes sans me détourner, sans dire un seul mot, sans reprendre haleine. J'avais bien plutôt l'air d'un amant qui enlève sa maîtresse que d'un gondolier qui conduit sa patronne. Quand nous fûmes sans témoins, je jetai ma rame, et laissai la barque s'en aller à la dérive; mais, là, tout mon courage m'abandonna, il me fut impossible de parler à la signora, je n'osai même pas la regarder. Elle ne me donna aucun encouragement, et je la ramenai au palais, assez mortifié d'avoir repris le métier de barcarole sans avoir obtenu la récompense que j'espérais.

Salomé me montra de l'humeur et m'humilia plusieurs fois, en m'accusant d'avoir l'air brusque et préoccupé. Je ne pouvais dire une parole à la signora sans que la camériste ne me reprît, prétendant que je ne m'exprimais pas d'une manière respectueuse. La signora, qui prenait toujours ma défense, ne parut pas seulement s'apercevoir, ce soir-là, des mortifications qu'on me faisait éprouver. J'étais outré. Pour la première fois, je rougissais sérieusement de ma position, et j'eusse songé à en sortir, si l'invincible aimant du désir ne m'eût retenu en servage.

Pendant plusieurs jours, je souffris beaucoup. La signora me laissait impitoyablement exténuer mes forces à la faire courir sur l'eau, en plein midi, par un temps d'automne sec et brûlant, en présence de toute la ville, qui m'avait vu long-temps assis dans sa gondole, à ses pieds, presque à ses côtés, et qui me voyait maintenant couvert de sueur, retourner de la sublime profession de barde au dur mé-

tier de rameur. Mon amour se changea en colère. J'eus deux ou trois fois la tentation coupable de lui manquer de respect en public, et puis j'eus honte de moi-même, et je retombai dans l'accablement.

Un matin, il lui prit fantaisie d'aborder au Lido. La rive était déserte. Le sable étincelait au soleil, ma tête était en feu, la sueur ruisselait sur ma poitrine. Au moment où je me baissais pour soulever Mme Aldini, elle passa sur mon front humide son mouchoir de soie et me regarda avec une sorte de compassion tendre.

— Poveretto! me dit-elle, tu n'es pas fait pour le métier auquel je te condamne!

— Pour vous j'irais à l'*arsenal* (1), répondis-je avec feu.

— Et tu sacrifierais, reprit-elle, ta belle voix, et le grand talent que tu peux acquérir, et la noble profession d'artiste à laquelle tu peux arriver?

— Tout! lui répondis-je en pliant les deux genoux devant elle.

— Tu mens! reprit la signora d'un air triste. Retourne à ta place, ajouta-t-elle en me montrant la proue. Je veux me reposer un peu ici.

Je retournai à la proue, mais je laissai ouverte la porte du casin. Je la voyais pâle et blonde, étendue sur les coussins noirs, enveloppée dans sa noire mantille, enfoncée et comme cachée dans le velours noir de cet habitacle mystérieux, qui semble fait pour les plaisirs furtifs et les voluptés défendues. Elle ressemblait à un beau cygne, qui, pour éviter le chasseur, s'enfonce sous une sombre grotte. Je sentis ma raison m'abandonner; je me glissai sur mes genoux jusqu'auprès d'elle. Lui donner un baiser et mourir ensuite pour expier ma faute, c'était toute ma pensée. Elle avait les yeux fermés, elle faisait semblant de sommeiller, mais elle sentait le feu de mon haleine. Alors elle m'appela à voix haute comme si elle m'eût cru bien loin d'elle, et feignit de s'éveiller lentement, pour me donner le temps de m'éloigner. Elle m'ordonna de lui aller chercher à la *bottega du Lido* une eau de citron, et referma les yeux. Je mis un pied sur la rive, et ce fut tout. Je rentrai dans la gondole; je restai debout à la regarder. Elle rouvrit les yeux, et son regard semblait m'attirer par mille chaînes de fer et de diamant. Je fis un pas vers elle, elle referma les yeux de nouveau; j'en fis un second, elle les rouvrit encore, et affecta un air de surprise dédaigneuse. Je retournai vers la rive, et je revins encore dans la gondole. Ce jeu cruel dura plusieurs minutes. Elle m'attirait et me repoussait, comme l'épervier joue avec le passereau

(1) Aux galères.

blessé à mort. La colère s'empara de moi, je poussai avec violence la porte du casino, dont la glace vola en éclats. Elle jeta un cri auquel je ne daignai pas faire attention, et je m'élançai sur la rive, en chantant d'une voix de tonnerre, que je croyais folâtre et dégagée :

La Biondina in gondoleta
L'altra sera mi o mena;
Dal piazer la povareta
La s'a in boto adormenta.
Ela dormiva su sto bracio
Me intanto la svegliava;
E la barca che ninava
La tornava a adormenzar.

Je m'assis sur une des tombes hébraïques du Lido; j'y restai longtemps, je me fis attendre à dessein. Et puis tout à coup pensant qu'elle souffrait peut-être de la soif, et pénétré de remords, je courus chercher le rafraîchissement qu'elle m'avait demandé et le lui portai avec sollicitude. Néanmoins j'espérais qu'elle me ferait une réprimande, j'aurais voulu être chassé, car ma condition n'était plus supportable; elle me reçut sans colère, et, me remerciant même avec douceur, elle prit le verre que je lui présentais. Je vis alors que sa main était ensanglantée; les éclats de la glace l'avaient blessée, je ne pus retenir mes larmes. Je vis que les siennes coulaient aussi, mais elle ne m'adressa pas la parole, et je n'osai pas rompre ce silence plein de tendres reproches et de timides ardeurs.

Je pris la résolution d'étouffer cet amour insensé et de m'éloigner de Venise. J'essayais de me persuader que la signora ne l'avait jamais partagé, et que je m'étais flatté d'un espoir insolent; mais à chaque instant son regard, le son de sa voix, l'expression de son geste, sa tristesse même, qui semblait augmenter et diminuer avec la mienne, tout me ramenait à une confiance délirante et à des rêves dangereux.

Le destin semblait travailler à nous ôter le peu de forces qui nous restait. Mandola ne revenait pas. J'étais un très médiocre rameur, malgré mon zèle et mon énergie; je connaissais mal les lagunes, je les avais toujours parcourues avec tant de préoccupation! Un soir j'égarai la gondole dans les paludes qui s'étendent entre le canal Saint-George et celui des Marane. La marée montante immergeait encore ces vastes bancs d'algues et de sables; mais le flot commença à se retirer avant que j'eusse pu regagner les eaux courantes, j'apercevais déjà la pointe des plantes marines qu'une douce brise balan-

çait au milieu de l'écume. Je fis force de rames, mais en vain. Le reflux mit à sec une plaine immense, et la barque vint échouer doucement sur un lit de verdure et de coquillages. La nuit s'étendait sur le ciel et sur les eaux; les oiseaux de mer s'abattaient par milliers autour de nous en remplissant l'air de leurs cris plaintifs. J'appelai long-temps, ma voix se perdit dans l'espace; aucune barque de pêcheur ne se trouvait amarrée autour de la palude, aucune embarcation ne s'approchait de nos rives. Il fallait se résigner à attendre du secours du hasard, ou de la marée montante du lendemain; cette dernière alternative m'inquiétait beaucoup, je craignais pour ma maîtresse la fraîcheur de la nuit, et surtout les vapeurs malsaines que les paludes exhalent au lever du jour; j'essayai en vain de tirer la gondole vers une flaque d'eau. Outre que cela n'eût servi qu'à nous faire gagner quelques pas, il eût fallu plus de six personnes pour soulever la barque engravée. Alors je résolus de traverser le marécage en m'enfonçant dans la vase jusqu'aux genoux, de gagner les eaux courantes et de les franchir à la nage pour aller chercher du secours. C'était une entreprise insensée, car je ne connaissais pas la palude, et là, où les pêcheurs se dirigent habilement pour recueillir des *fruits de mer*, je me serais perdu dans les fondrières et dans les sables mouvans, au bout de quelques pas. Quand la signora vit que je résistais à sa défense et que j'allais m'aventurer, elle se leva avec vivacité, et trouvant la force de se tenir debout un instant, elle m'entoura de ses bras, et retomba en m'attirant presque sur son cœur. Alors j'oubliai tout ce qui m'inquiétait, et je m'écriai avec ivresse : Oui! oui! restons ici, n'en sortons jamais; mourons-y de bonheur et d'amour, et que l'Adriatique ne s'éveille pas demain pour nous en tirer!

Dans le premier moment de trouble, elle faillit s'abandonner à mes transports; mais retrouvant bientôt la force dont elle s'était armée : Eh bien! oui, me dit-elle en me donnant un baiser sur le front; eh bien! oui, je t'aime, et il y a déjà bien long-temps. C'est parce que je t'aimais que j'ai refusé d'épouser Lanfranchi, ne pouvant me résoudre à mettre un obstacle éternel entre toi et moi. C'est parce que je t'aimais que j'ai souffert l'amour de Montalegri, craignant de succomber à ma passion pour toi et voulant la combattre; c'est parce que je t'aime que je l'ai éloigné, ne pouvant plus supporter cet amour que je ne partageais pas; c'est parce que je t'aime que je ne veux pas encore m'abandonner à ce que j'éprouve aujourd'hui, car je veux te donner des preuves d'amour véritable, et je dois à ta

fierté, long-temps humiliée, un autre dédommagement que de vaines caresses, un autre titre que celui d'amant.

Je ne compris rien à ce langage. Quel autre titre que celui d'amant aurais-je pu désirer, quel autre bonheur que celui de posséder une belle maîtresse? J'avais eu de sots instans d'orgueil et d'emportement; mais c'est qu'alors j'étais malheureux, c'est que je croyais n'être pas aimé. — Pourvu que je le sois, m'écriai-je, pourvu que vous me le disiez comme à présent dans le mystère de la nuit, et que chaque soir à l'écart, loin des curieux et des envieux vous me donniez un baiser comme tout à l'heure, pourvu que vous soyez à moi en secret, dans le sein de Dieu, ne serai-je pas plus fier et plus heureux que le doge de Venise? Que me faut-il de plus que de vivre près de vous et de savoir que vous m'appartenez? Ah! que tout le monde l'ignore; je n'ai pas besoin de faire des jaloux pour être glorieux, et ce n'est pas l'opinion des autres qui fera l'orgueil et la joie de mon ame.

— Et pourtant, répondit Bianca, tu seras humilié d'être mon serviteur, désormais? — Moi! m'écriai-je, je l'étais ce matin, demain j'en serai fier. — Quoi! dit-elle, tu ne me mépriserais pas si, m'étant abandonnée à ton amour, je te laissais dans l'abjection? — Il ne peut pas y avoir d'abjection à servir ceux qui nous aiment, lui répondis-je. Si vous étiez ma femme, croyez-vous que je vous laisserais porter par un autre que moi? Pourrais-je être occupé d'autre chose que de vous soigner et de vous distraire? Salomé n'est pas humiliée de vous servir, et pourtant vous ne l'aimez pas autant que moi, n'est-ce pas, signora mia?

— O mon noble enfant! s'écria Bianca en pressant ma tête sur son sein avec transport, ô ame pure et désintéressée! Qu'on vienne donc dire maintenant qu'il n'y a de grands cœurs que ceux qui naissent dans les palais! Qu'on vienne donc nier la candeur et la sainteté de ces natures plébéiennes, rangées si bas par nos odieux préjugés et notre dédain stupide! O toi, le seul homme qui m'ait aimée pour moi-même, le seul qui n'ait aspiré ni à mon rang, ni à ma fortune, eh bien! c'est toi qui partageras l'un et l'autre, c'est toi qui me feras oublier les malheurs de mon premier hymen, et qui remplaceras par ton nom rustique le nom odieux d'Aldini que je porte à regret! C'est toi qui commanderas à mes vassaux, et qui seras le seigneur de mes terres en même temps que le maître de ma vie. Nello, veux-tu m'épouser?

Si la terre se fût entr'ouverte sous mes pieds, ou si la voûte des cieux se fût écroulée sur ma tête, je n'aurais pas éprouvé une commo-

tion de surprise plus violente que celle qui me rendit muet devant une telle demande. Quand je fus un peu remis de ma stupéfaction, je ne sais ce que je répondis, ma tête se troublait, et il m'était impossible d'avoir une idée juste. Tout ce que put faire mon bon sens naturel fut de repousser des honneurs trop lourds pour mon âge et pour mon inexpérience. Bianca insista. — Écoute, me dit-elle, je ne suis point heureuse. Mon enjouement couvre depuis long-temps des peines profondes; et maintenant tu me vois malade, et ne pouvant plus dissimuler mon ennui. Ma position dans le monde est fausse et amère; celle que je me suis faite vis-à-vis de moi-même est pire encore, et Dieu est mécontent de moi. Tu sais que je ne suis point de famille patricienne. Torquato Aldini m'épousa pour les grands biens que mon père avait amassés dans le commerce. Ce seigneur altier ne vit jamais en moi que l'instrument de sa fortune, il ne daigna jamais me traiter comme son égale; quelques-uns de ses parens l'encourageaient dans cette ridicule et cruelle attitude de maître et de seigneur qu'il avait prise avec moi dès le premier jour; les autres le blâmaient hautement de s'être mésallié pour payer ses dettes, et le traitaient froidement depuis son mariage. Après sa mort, tous refusèrent de me voir, et je me trouvai sans famille, car, en entrant dans celle d'un noble, je m'étais aliéné l'estime et l'affection de la mienne propre. J'avais épousé Torquato par amour, et ceux de mes parens qui ne me regardaient pas comme insensée, me croyaient imbue d'une sotte vanité et d'une basse ambition. Voilà pourquoi, malgré ma fortune, ma jeunesse, et un caractère serviable et inoffensif, tu vois que mes salons sont à peu près déserts et ma société fort restreinte. J'ai quelques excellens amis, et leur compagnie suffit à mon cœur. Mais je ne connais point l'enivrement du monde, et il ne m'a pas assez bien traitée pour que je lui fasse le sacrifice de mon bonheur. En t'épousant, je sais que je vais attirer sur moi, non plus seulement son indifférence, mais une malédiction irrévocable. Ne t'en effraie pas, tu vois que c'est de ma part un mince sacrifice.

— Mais pourquoi m'épouser? repris-je. Pourquoi braver inutilement cette malédiction? Puisque je n'ai pas besoin de votre fortune pour être heureux, puisque vous n'avez pas besoin d'un engagement solennel de ma part pour être bien sûre que je vous aimerai toujours?

— Que tu sois mon mari ou mon amant, repartit Bianca, le monde ne le saura pas moins, et je n'en serai pas moins maudite et méprisée. Puisqu'il faut que d'une manière ou de l'autre ton amour me sépare entièrement du monde, je veux du moins me réconcilier avec

Dieu, et trouver dans cet amour sanctifié par l'église la force de mépriser le monde à mon tour. Depuis long-temps, je vis mal, je pèche sans profit pour mon bonheur, j'expose mon salut éternel sans trouver la joie de mon ame. Maintenant je l'ai trouvée et je veux la goûter pure et sans nuages; je veux dormir sans remords sur le sein d'un homme que j'aime; je veux pouvoir dire au monde: C'est toi qui perds et corromps les cœurs. L'amour de Nello m'a sauvée et purifiée, et j'ai un refuge contre toi; c'est Dieu qui m'a permis d'aimer Nello, et qui désormais me commande de l'aimer jusqu'à la mort.

Bianca me parla encore long-temps de la sorte. Il y avait de la faiblesse, de l'enfantillage et de la bonté dans ces naïfs calculs de sa fierté, de son amour et de sa dévotion. Je n'étais pas moi-même un esprit fort. Il n'y avait pas long-temps que je ne m'agenouillais plus soir et matin, dans la chaloupe paternelle, devant l'image de saint Antoine peinte sur la voile, et quoique les belles dames de Venise me donnassent bien des distractions dans la basilique, je ne manquais jamais à la messe, et j'avais encore au cou le scapulaire que ma mère y avait cousu en me donnant sa bénédiction le jour où je quittai Chioggia. Je me laissai donc vaincre et persuader par Mme Aldini; et sans résister ni m'engager davantage, je passai la nuit à ses pieds, soumis comme un enfant à ses scrupules religieux, enivré du seul bonheur de baiser ses mains et de respirer le parfum de son éventail. Ce fut une belle nuit; les étoiles étincelantes tremblottaient dans les petites mares d'eau que la mer avait oubliées sur la palude, la brise murmurait dans les varecs verdoyans. De temps en temps nous apercevions au loin le fanal d'une gondole glissant sur les flots, et nous ne songions plus à l'appeler à notre aide. La voix de l'Adriatique brisant de l'autre côté du Lido nous arrivait monotone et majestueuse. Nous nous livrions à mille rêves enchanteurs, nous formions mille projets délicieusement puérils. La lune se coucha lentement et s'ensevelit dans les flots assombris de l'horizon, comme une chaste vierge dans un linceul. Nous étions chastes comme elle, et elle sembla nous jeter un regard protecteur avant de se plonger dans les eaux.

Mais bientôt le froid se fit sentir, et une nappe de brume blanche s'étendit sur le marais. Je fermai l'habitacle, j'enveloppai Bianca dans ma cape rouge. Je m'assis tout près d'elle, je l'entourai de mes bras pour la préserver, je réchauffai ses mains et ses bras de mon haleine. Un calme délicieux semblait être descendu dans son cœur depuis

qu'elle m'avait presque arraché la promesse de l'épouser. Elle pencha doucement sa tête sur mon épaule. La nuit était avancée; depuis plus de six heures nous exhalions en discours tendres et passionnés l'ardeur de nos ames. Une douce fatigue s'empara aussi de moi, et nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre, aussi purs que l'aube qui commençait à blanchir l'horizon. Ce fut notre nuit de noces, notre seule nuit d'amour, nuit virginale qui ne revint jamais, et dont le souvenir ne fut jamais souillé.

Des voix rudes m'éveillèrent; je courus à l'avant de la gondole, je vis plusieurs hommes qui venaient à nous. A l'heure du départ pour la pêche, l'embarcation échouée avait été signalée par une famille de mariniers qui m'aida à la pousser jusqu'au canal des Marane, d'où je la ramenai rapidement au palais.

Que j'étais heureux en posant le pied sur la première marche! Je ne songeais pas plus au palais qu'à la fortune de Bianca; c'était elle que je portais dans mes bras, qui, désormais, était mon bien, ma vie, ma maîtresse dans le sens noble et adorable du mot! Mais là finit ma joie. Salomé parut au seuil de cette maison consternée, où personne n'avait dormi depuis la veille. Salomé était pâle, on voyait qu'elle avait pleuré; c'était peut-être la seule fois de sa vie. Elle ne se permit pas d'interroger sa maîtresse, peut-être avait-elle déjà lu sur mon front la raison qui m'avait fait trouver cette nuit si courte. Elle avait été bien longue pour tous les autres habitans du palais. Tous croyaient qu'un accident funeste était arrivé à leur chère patronne. Plusieurs avaient erré toute la nuit pour nous chercher; d'autres l'avaient passée en prières, à brûler de petites bougies devant l'image de la Vierge. Quand l'inquiétude fut apaisée et la curiosité satisfaite, je remarquai que les idées prenaient un autre cours et les physionomies une autre expression. On examinait la mienne, et les femmes surtout, avec une avidité blessante. Quant au regard de Salomé, il était si accablant, que je ne pouvais le supporter. Mandola arriva de la campagne au milieu de cette confusion. Il comprit en un instant de quoi il s'agissait; et se penchant vers mon oreille, il me supplia d'avoir de la prudence; je feignis de ne pas savoir ce qu'il voulait dire; je m'efforçai de supporter ingénument toutes les investigations des autres. Mais au bout de quelques instans, je ne pus résister à mon inquiétude; je m'introduisis dans l'appartement de Bianca.

Je la trouvai baignée de larmes auprès du lit de sa fille. L'enfant avait été éveillée au milieu de la nuit par le bruit des allées et venues

des domestiques inquiets. Elle avait écouté leurs commentaires sur l'absence prolongée de la signora, et, s'imaginant que sa mère était noyée, elle était tombée en convulsions. Elle était à peine calmée en cet instant, et Bianca s'accusait des souffrances de sa fille, comme si elle en eût été la cause volontaire. — Oh! ma Bianca, lui dis-je, consolez-vous, réjouissez-vous au contraire de ce que votre enfant et tous les êtres qui vous entourent vous aiment avec tant de passion. Eh bien! je veux vous aimer encore plus, afin que vous soyez la plus heureuse des femmes. — Ne dis pas que les autres m'aiment, répondit la signora avec un peu d'amertume. Ils semblent qu'ils me fassent tout bas un crime de cet amour qu'ils ont déjà deviné. Leurs regards m'offensent, leurs discours me blessent, et je crains qu'ils n'aient laissé échapper devant ma fille quelque parole imprudente. Salomé est franchement impertinente avec moi ce matin. Il est temps que je ferme la bouche à ces indiscrets commentaires. Tu le vois, Nello, on me fait un crime de t'aimer, et on m'approuvait presque d'aimer le cupide Lanfranchi. Toutes ces ames sont basses ou folles. Il faut que, dès aujourd'hui, je leur déclare que ce n'est point avec mon amant le gondolier, mais avec mon mari le patricien, que j'ai passé la nuit. C'est le seul moyen qu'ils te respectent et qu'ils ne me trahissent pas. — Je la détournai d'agir aussi vite; je lui représentai qu'elle s'en repentirait peut-être, qu'elle n'avait pas assez réfléchi, que moi-même j'avais besoin de bien songer à ses offres, et que, dans tout ceci, elle n'avait pas assez pesé le suites de sa détermination en ce qui pourrait un jour concerner sa fille. — J'obtins d'elle qu'elle prendrait patience et qu'elle se gouvernerait prudemment.

Il m'était impossible de porter un jugement éclairé sur ma situation. Elle était enivrante, et j'étais un enfant. Néanmoins une sorte de répugnance instinctive m'avertissait de me méfier des séductions de l'amour et de la fortune. J'étais agité, soucieux, partagé entre le désir et la terreur. Dans le sort brillant qui m'était offert, je ne voyais qu'une seule chose, la possession de la femme aimée. Toutes les richesses qui l'environnaient n'étaient pas même des accessoires à mon bonheur, c'étaient des conditions pénibles à accepter pour mon insouciance. J'étais comme les gens qui n'ont jamais souffert et qui ne conçoivent d'état meilleur ni pire que celui où ils ont vécu. J'étais libre et heureux dans le palais Aldini. Choyé de tous, autorisé à satisfaire toutes mes fantaisies, je n'avais aucune responsabilité, aucune fatigue de corps ni d'esprit. Chanter, dormir et me promener, c'était à peu près là toute ma vie, et vous savez, vous autres Vénitiens qui

m'entendez, s'il en est une plus douce et mieux faite pour notre paresse et notre légèreté. Je me représentais le rôle d'époux et de maître comme quelque chose d'analogue à la surveillance exercée par Salomé sur les détails de l'intérieur, et ce rôle était loin de flatter mon ambition. Ce palais, dont j'avais la jouissance, était ma propriété dans le sens le plus agréable, celui de jouir de tout, sans m'y occuper de rien. Que ma maîtresse y eût ajouté les voluptés de son amour, et j'eusse été le roi de l'Italie.

Ce qui m'attristait aussi, c'était l'air sombre de Salomé et l'attitude embarrassée, mystérieuse et défiante de tous les autres serviteurs. Ils étaient nombreux, et c'étaient tous d'honnêtes gens, qui jusque-là m'avaient traité comme l'enfant de la maison. Dans ce blâme silencieux que je sentais peser sur moi, il y avait un avertissement que je ne pouvais pas, que je ne voulais pas mépriser, car, s'il partait un peu du sentiment naturel de la jalousie, il était dicté encore plus par l'intérêt affectueux qu'inspirait la signora.

Que n'eussé-je pas donné en ces instans d'angoisse pour avoir un bon conseil! Mais je ne savais à qui m'adresser, et j'étais le seul dépositaire des intentions secrètes de ma maîtresse. Elle passa la journée dans son lit avec sa fille, et le lendemain elle me fit venir pour me répéter encore tout ce qu'elle m'avait dit dans la palude. Tout le temps qu'elle me parla, il me sembla qu'elle avait raison, et qu'elle répondait victorieusement à tous mes scrupules; mais quand je me retrouvai seul, je retombai dans le malaise et dans l'irrésolution.

Je montai dans la galerie et je me jetai sur une chaise. Mes yeux distraits se promenaient sur cette longue file d'aïeux dont les portraits formaient le seul héritage que Torquato Aldini eût pu léguer à sa fille. Leurs figures enfumées, leurs barbes taillées en carré, en pointe, en losange, leurs robes de velours noir et leurs manteaux doublés d'hermine, leur donnaient un aspect imposant et sombre. Presque tous avaient été sénateurs, procurateurs ou conseillers; il y avait une foule d'oncles inquisiteurs; les moindres étaient abbés canoniques ou *capitani grandi*. — Au bout de la galerie, on voyait le ferral de la dernière galère équipée contre les Turcs par Tiberio Aldini, grand-père de Torquato, alors que les puissans seigneurs de la république allaient à la guerre à leurs frais et mettaient leur gloire à servir volontairement la patrie de leurs biens et de leur personne. C'était une haute lanterne de cristal montée en cuivre doré, surmontée et soutenue par des enroulemens de métal d'un goût bizarre et par des ornemens surchargés qui terminaient en pointe la

proue du navire. Au-dessous de chaque portrait on voyait de longs bas-reliefs de chêne, retraçant les glorieux faits et gestes de ces illustres personnages. Je me mis à penser que si nous avions la guerre, et que si l'occasion m'était offerte de combattre pour mon pays, j'aurais bien autant de patriotisme et de courage que tous ces nobles aristocrates. Il ne me paraissait ni si étrange ni si méritoire de faire de grandes choses quand on avait la richesse et la puissance, et je me dis que le métier de grand seigneur ne devait pas être bien difficile. — Mais à l'époque où je me trouvais, nous n'avions plus, nous ne devions plus et nous ne pouvions plus avoir de guerre. La république n'était plus qu'un vain mot, sa force n'était qu'une ombre, et ses patriciens énervés n'avaient de grandeur que celle de leur nom. Il était d'autant plus difficile de s'élever jusqu'à eux dans leur opinion, qu'il était plus aisé de les surpasser en réalité. Entrer en lutte avec leurs préjugés et leurs dédains, c'était donc une tâche indigne d'un homme, et les plébéiens avaient bien raison de mépriser ceux d'entre eux qui croyaient s'élever en recherchant la société et en copiant les ridicules des nobles.

Ces réflexions me vinrent d'abord confusément, puis elles se firent jour, et je m'aperçus que je pensais, comme je m'étais aperçu un beau matin que je pouvais chanter. Je commençai à me rendre compte de la répugnance que j'éprouvais à sortir de ma condition, pour me donner en spectacle à la société comme un vaniteux et un ambitieux, et je me promis d'ensevelir dans le mystère mes amours avec Bianca.

En proie à ces réflexions, je me promenais le long de la galerie, et je regardais avec fierté cette orgueilleuse lignée à laquelle un enfant du peuple, un barcarole de Chioggia, dédaignait de succéder. Je me sentais joyeux, je songeais à mon vieux père; et, au souvenir de la maison paternelle, long-temps oubliée et négligée, mes yeux s'humectaient de douces larmes. Je me trouvai au bout de la galerie, face à face avec le portrait de messer Torquato, et pour la première fois je le toisai hardiment de la tête aux pieds. C'était bien la noblesse titulaire incarnée. Son regard semblait repousser comme la pointe d'une épée, et sa main avait l'air de ne s'être jamais ouverte que pour commander à des inférieurs. Je pris plaisir à le braver. — Eh bien! lui disais-je en moi-même, tu aurais eu beau faire, je n'aurais jamais été ton valet. Ton air superbe ne m'eût pas intimidé, et je t'aurais regardé en face, comme je regarde cette toile. Tu n'aurais jamais eu de prise sur moi, parce que mon cœur est plus fier que le

tien ne le fut jamais, parce que je dédaigne cet or devant lequel tu t'es incliné, parce que je suis plus grand que toi aux yeux de la femme que tu as possédée. Malgré tout l'orgueil de ton sang, tu as courbé le genou devant elle pour obtenir ses richesses; et quand tu as été riche par elle, tu l'as brisée et humiliée. C'est la conduite d'un lâche, et la mienne est celle d'un véritable noble, car je ne veux de toutes les richesses de Bianca que son cœur, dont tu n'étais pas digne. Et moi, je refuse ce que tu as imploré, afin de posséder ce qui est au-dessus de toutes choses à mes yeux, l'estime de Bianca. Et je l'aurai, car elle comprendra combien mon ame est au-dessus de celle d'un patricien endetté. Je n'ai pas de patrimoine à racheter, moi! Il n'y a pas d'hypothèques sur la chaloupe de mon père, et les habits que je porte sont à moi, parce que je les ai gagnés par mon travail. Eh bien! c'est moi qui serai le bienfaiteur, et non pas l'obligé, parce que je rendrai le bonheur et la vie à ce cœur brisé par toi, parce que je saurai me faire bénir et honorer, moi valet et amant, tandis que tu as été maudit et méprisé, toi époux et seigneur.

Un léger bruit me fit tourner la tête. Je vis derrière moi la petite Alezia, qui traversait la galerie en traînant une poupée plus grande qu'elle. J'aimais cet enfant, malgré son caractère altier, à cause de l'amour qu'elle avait pour sa mère. Je voulus l'embrasser; mais, comme si elle eût senti dans l'atmosphère la réprobation qui, dans cette maison, pesait sur moi depuis deux jours, elle recula d'un air courroucé, et s'enfuyant comme si elle eût eu quelque chose à craindre de moi, elle se pressa contre le portrait de son père. Je fus étonné en cet instant de la ressemblance que la jolie petite tête brune avait déjà avec la figure hautaine de Torquato, et je m'arrêtai pour l'examiner avec un sentiment de tristesse profonde. Elle aussi semblait m'examiner attentivement. Tout d'un coup elle rompit le silence pour me dire d'un ton aigre et avec une expression d'indignation au-dessus de son âge : — Pourquoi donc avez-vous volé la bague de mon papa?

En même temps elle alongeait son petit doigt vers moi pour désigner une belle bague en diamans montée à l'ancienne mode, que sa mère m'avait donnée quelques jours auparavant, et que j'avais eu l'enfantillage d'accepter; puis, se retournant et se dressant sur la pointe des pieds, elle posa le bout de son doigt sur celui du portrait, qui était orné de la même bague exactement rendue, et je m'aperçus que l'imprudente Bianca avait fait présent à son gondolier d'un des plus précieux joyaux de famille de son époux.

Le rouge me monta au visage, et je reçus de cet enfant la leçon qui devait le plus me dégoûter des richesses mal acquises. Je souris, et lui remettant la bague : C'est votre maman qui l'a laissé tomber de son doigt, lui dis-je, et je l'ai trouvée tout à l'heure dans la gondole.

— Je vais la lui porter, dit la petite fille en l'arrachant plutôt qu'elle ne l'accepta de ma main. Elle sortit en courant, abandonnant sa poupée par terre. Je ramassai ce jouet, afin de m'assurer d'un petit fait dont j'avais déjà fait l'observation. Alezia s'amusait à percer toutes ses poupées, à l'endroit du cœur, avec de longues épingles, et quelquefois elle restait des heures entières absorbée dans le plaisir muet et profond de ce jeu étrange.

Le soir, Mandola vint me trouver dans ma chambre. Il avait l'air gauche et embarrassé. Il avait beaucoup à me dire, mais il ne trouvait pas un mot. Sa figure était si bizarre, que je partis d'un éclat de rire. — Vous avez tort, Nello, me dit-il d'un air peiné; je suis votre ami; vous avez tort! — Il voulait se retirer, je courus après lui, j'essayai de le faire s'expliquer; ce fut impossible. Je voyais bien qu'il avait le cœur plein de sages réflexions et de bons conseils, mais l'expression lui manquait, et toutes ses phrases avortées se terminaient, dans son patois mêlé de toutes les langues, par cette sentence : *E molto delica, delicatissimo.*

Enfin je réussis à comprendre que le bruit s'était répandu, dans la maison, de mon prochain mariage avec la signora. Quelques mots d'impatience qu'on lui avait entendu dire à Salomé, avaient suffi pour faire naître cette opinion. La signora aurait dit textuellement en parlant de moi : —Le temps n'est pas loin où vous le servirez, au lieu de lui commander. — Je niai obstinément l'application de ces paroles, et prétendis que je n'y comprenais rien du tout. — C'est bien, me dit Mandola; c'est ainsi que tu dois répondre, même à moi qui suis ton ami. Mais j'ai des yeux, je ne te fais pas de questions; je ne t'en ai jamais fait, Nello; seulement je viens t'avertir qu'il faut de la prudence. Les Aldini ne cherchent qu'un prétexte pour ôter à la signora la tutelle de la signorina Alezia, et la signora mourra de chagrin si on lui enlève sa fille.

— Que dis-tu? m'écriai-je; quoi! on lui enlèverait sa fille à cause de moi!

— S'il était question de mariage, certainement, reprit l'honnête barcarole, autrement... Comme ce sont des choses qu'on ne peut jamais prouver... — Surtout quand elles n'existent pas, repris-je vivement. — Tu parles comme il faut, répondit Mandola; continue à

te tenir sur tes gardes; ne te confie à personne, pas même à moi, et si tu as un peu d'influence sur la signora, engage-la à se bien cacher, surtout de Salomé. Salomé ne la trahira jamais; mais elle a la voix trop forte, et, quand elle querelle la signora, toute la maison entend ce qu'elles se disent. Si quelqu'un des amis de la signora venait à se douter de ce qui se passe, tout irait mal; car les amis, ce n'est pas comme les domestiques, cela ne sait pas garder un secret, et pourtant on se fie à eux plus qu'à nous!

Les conseils du candide Mandola n'étaient point à dédaigner, d'autant plus qu'ils s'accordaient parfaitement avec mon instinct. Nous conduisîmes, le lendemain soir, la signora sur le canal de la Zueca, et Mandola, comprenant que j'avais à lui parler, s'endormit complaisamment sur sa poupe. J'éteignis le fanal, je me glissai dans le casino, et je causai long-temps avec Bianca. Elle s'étonna de mes refus, et me dit encore tout ce qu'elle crut propre à les vaincre. Je lui parlai avec fermeté, je lui dis que jamais je ne laisserais dire de moi que j'avais aimé une femme pour ses richesses, que je tenais autant au bon renom de ma famille qu'aucun patricien de Venise, que mes parens ne me pardonneraient jamais si je donnais un pareil scandale, et que je ne voulais pas plus me brouiller avec mon honnête homme de père, que brouiller la signora avec sa fille; car Alezia était ce qu'elle devait préférer et ce qu'elle préférait sans doute à tout au monde. Ce dernier argument eut plus de puissance que tous les autres. Elle fondit en larmes, et m'exprima son admiration et sa reconnaissance avec l'enthousiasme de la passion.

A partir de ce jour, tout rentra dans le repos au palais Aldini. Ce petit monde subalterne avait eu sa crise révolutionnaire. Il eut son pacificateur, et je m'amusai en secret de mon rôle de grand citoyen avec un héroïsme enfantin. Mandola, qui commençait à devenir lettré, me regardait avec étonnement m'occuper des plus rudes travaux, et, me parlant tout bas d'un air paternel, m'appelait à la dérobée son *Cincinnato* et son *Pompilio*.

J'avais pris en effet avec moi-même, et je tins courageusement la résolution de ne plus recevoir le moindre bienfait de la femme dont je voulais être l'amant. Puisque le seul moyen de la posséder en secret, c'était de rester dans sa maison sur le pied de valet, il me semblait que je pouvais rétablir l'égalité entre elle et moi en proportionnant mes services à mon salaire. Jusque-là, ce salaire avait été considérable et peu en accord avec mon travail, qui, pendant quelque temps même, avait été tout-à-fait nul. Je résolus de réparer le

temps perdu, je me mis à tout ranger, à tout nettoyer, à faire les commissions, à porter même l'eau et le bois, à vernir et à brosser la gondole, en un mot à faire la besogne de dix personnes, et je la fis gaiement, en fredonnant mes plus beaux airs d'opéra et mes plus belles strophes épiques. Ce qui m'amusa le plus, ce fut de prendre soin des tableaux de famille et de secouer la poussière qui obscurcissait, chaque matin, le majestueux regard de Torquato. Quand j'avais fini sa toilette, je lui ôtais respectueusement mon bonnet en lui adressant ironiquement quelque parodie de mes vers héroïques.

Les prolétaires vénitiens, et les gondoliers particulièrement, ont, vous le savez, le goût des joyaux. Ils dépensent une bonne partie de ce qu'ils gagnent en bagues antiques, en camées de chemises, en épingles de cravate, en chaînes à breloques, etc. Je m'étais laissé donner beaucoup de ces hochets. Je les reportai tous à Mme Aldini, et ne voulus même plus porter de boucles d'argent à mes souliers. Mais mon sacrifice le plus méritoire fut de renoncer à la musique. Je considérai que mon travail, quelque laborieux qu'il fût, ne pouvait compenser les dépenses que mon assiduité au théâtre et les leçons du professeur de chant occasionaient à la signora. Je me déclarai enrhumé à perpétuité, et, au lieu d'aller à la Fenice avec elle, je me mis à lire dans les vestibules du théâtre. Je comprenais aussi que j'étais ignorant, et, bien que ma maîtresse ne le fût guère moins, je voulais étendre un peu mes idées et ne pas la faire rougir de mes bévues. J'étudiai la langue-mère avec ardeur, et je m'attachai à ne plus estropier misérablement les vers, comme tous les barcaroles ont coutume de le faire. Quelque chose aussi me disait, au fond du cœur, que cette étude me serait utile par la suite, et que ce que je perdais en progrès, sous le rapport du chant, je le regagnais de l'autre en réformant mon accent et ma prononciation.

Quelques jours de cette louable conduite suffirent à me rendre le calme. Jamais je n'avais été plus fort, plus gai, et, au dire de Salomé, plus beau qu'avec mes habits propres et modestes, mon air doux et mes mains brunies par le hâle. Tout le monde m'avait rendu la confiance, l'estime, et les mille petits soins dont je jouissais auparavant. La belle Alezia, qui avait une grande déférence pour le jugement de sa gouvernante juive, me laissait même baiser le bout de ses tresses noires, ornées de nœuds écarlates et de perles fines.

Une seule personne restait triste et tourmentée, c'était la signora; sa santé, loin de revenir, empirait de jour en jour. A chaque instant, je surprenais ses beaux yeux bleus pleins de larmes attachés sur moi

avec un air de tendresse et de douleur inexprimable. Elle ne pouvait pas s'habituer à me voir travailler ainsi. J'aurais été son fils qu'elle ne se serait pas affligée davantage de me voir porter des fardeaux et recevoir la pluie. Sa sollicitude m'impatientait même un peu, et les efforts qu'elle faisait pour la renfermer la lui rendaient plus pénible encore. Il s'était opéré en elle je ne sais quelle révolution imprévue. Cet amour qui avait fait jusque-là, comme elle me le disait elle-même, son tourment et sa joie, semblait ne plus faire désormais que sa consternation et sa honte. Elle n'évitait plus, comme autrefois, les occasions d'être seule avec moi; au contraire, elle les faisait naître, mais, dès que je me mettais à ses genoux, elle éclatait en sanglots et changeait en scène d'attendrissement les heures promises à la volupté. Je m'efforçais en vain de comprendre ce qui se passait en elle. Elle se faisait arracher des réponses vagues, toujours bonnes et tendres, mais déraisonnables, et qui me jetaient dans mille perplexités. Je ne savais comment m'y prendre pour consoler et fortifier cette ame abattue. J'étais dévoré de désirs, et il me semblait qu'une heure d'effusion et d'enthousiasme réciproque eût été plus éloquente que toutes ces paroles et toutes ces larmes; mais je ressentais pour elle trop de respect et trop de dévouement pour ne pas lui faire le sacrifice de mes transports. Je sentais qu'il m'eût été facile de surprendre les sens de cette femme faible de corps et d'esprit; mais je craignais trop les pleurs du lendemain, et je ne voulais devoir mon bonheur qu'à sa confiance et à son amour. Ce jour ne vint pas, et je dois dire, à la honte de la faiblesse féminine, que mes vœux eussent été comblés si j'avais eu moins de délicatesse et de désintéressement. J'avais espéré que Bianca m'encouragerait; je vis bientôt qu'elle me craignait au contraire, et qu'à mon approche, elle frémissait comme si je lui eusse apporté le crime et les remords. Je ne réussissais à la rassurer que pour la voir s'affliger davantage, et accuser la destinée comme s'il n'eût pas dépendu de sa volonté d'en tirer un meilleur parti. Puis une secrète honte brisait cette ame timorée. La dévotion s'emparait d'elle de plus en plus; son confesseur la gouvernait et l'épouvantait. Il lui défendait d'avoir des amans, et elle qui avait su résister au confesseur, quand il s'était agi de M. Lanfranchi et de M. Montalegri, ne trouvait pas pour moi le même courage. Peu à peu je parvins à lui arracher l'aveu de toutes ses souffrances et de tous ses combats. Elle avait révélé à son directeur tous les détails de notre amour, et il lui avait fait un crime énorme de cette affection basse et criminelle. Il lui avait interdit de

penser au mariage avec moi, encore plus peut-être que de s'abandonner à la passion; et il l'avait tellement effrayée en la menaçant de la repousser du sein de l'église, que son esprit doux et craintif, partagé entre le désir de me rendre heureux et la peur de se damner, était en proie à une véritable agonie.

Mme Aldini avait eu jusque-là une dévotion si facile, si tolérante, si véritablement italienne, que je ne fus pas peu surpris de la voir tourner au sérieux, précisément au milieu d'une de ces crises de la passion qui semblent le plus exclure de pareilles recrudescences. Je fis de grands efforts sur ma pauvre tête inexpérimentée pour comprendre ce phénomène, et j'en vins à bout. Bianca m'aimait peut-être plus qu'elle n'avait aimé le comte et le prince; mais elle n'avait pas l'ame assez forte ni l'esprit assez éclairé pour s'élever au-dessus de l'opinion. Elle se plaignait de la morgue des autres; mais elle donnait à cette morgue une valeur réelle, par la peur qu'elle en avait. En un mot, elle était soumise plus que personne au préjugé qu'un instant elle avait voulu braver. Elle avait espéré trouver, dans l'appui de l'église, par le sacrement et un redoublement de ferveur catholique, la force qu'elle ne trouvait pas en elle-même, et dont pourtant elle n'avait pas eu besoin avec ses précédens amans, parce qu'ils étaient patriciens et que le monde était pour eux. Mais maintenant l'église la menaçait, le monde allait la maudire; combattre à la fois et le monde et l'église était une tâche au-dessus de son énergie.

Et puis encore, peut-être son amour avait-il diminué au moment où j'en étais devenu digne; peut-être, au lieu d'apprécier la grandeur d'ame qui m'avait fait redescendre volontairement du salon à l'office, elle avait cru voir, dans cette conduite courageuse, le manque d'élévation et le goût inné de la servitude. Elle croyait aussi que les menaces et les sarcasmes de ses autres valets m'avaient intimidé. Elle s'étonnait de ne me point trouver ambitieux, et cette absence d'ambition lui semblait la marque d'un esprit inerte ou craintif; elle ne m'avoua point toutes ces choses, mais, dès que je fus sur la voie, je les devinai. Je n'en eus point de dépit. Comment pouvait-elle comprendre mon noble orgueil et ma chatouilleuse probité, elle qui avait accepté et partagé l'amour d'un Aldini et d'un Lanfranchi?

Sans doute, elle ne me trouvait plus beau depuis que je ne voulais plus porter ni dentelle ni rubans. Mes mains, endurcies à son service, ne lui semblaient plus dignes de serrer la sienne. Elle m'avait aimé barcarole, dans l'idée et dans l'espoir de faire de moi un agréable sigisbé; mais du moment que je voulais rétablir entre elle

et moi l'échange impartial des services, toutes ses illusions s'évanouissaient, et elle ne voyait plus en moi que le Chioggiote grossier, espèce de bœuf stupide et laborieux.

A mesure que ma raison s'éclaira de ces découvertes, l'orage de mes sens s'apaisa. Si j'avais eu affaire à une grande ame, ou seulement à un caractère énergique, c'eût été à mes yeux une tâche glorieuse que d'effacer les tristes souvenirs laissés dans ce cœur douloureux par mes prédécesseurs. Mais succéder à de tels hommes pour n'être pas compris, pour être sans doute un jour délaissé et oublié de même, c'était un bonheur que je ne pouvais plus acheter au prix d'une grande dépense de passion et de volonté. La signora Aldini était une bonne et belle femme; mais ne pouvais-je pas trouver dans une chaumière de Chioggia la beauté et la bonté réunies sans faire couler de larmes, sans causer de remords, et surtout sans laisser de honte?

Mon parti fut bientôt pris. Je résolus de quitter non-seulement la signora, mais le métier de valet. Tant que j'avais été amoureux de sa harpe et de sa personne, je n'avais pas eu le loisir de faire des réflexions sérieuses sur ma condition. Mais du moment où je renonçais à d'imprudentes espérances, je voyais combien il est difficile de conserver sa dignité sauve sous la protection des grands, et je me rappelais les salutaires représentations que mon père m'avait faites autrefois et que j'avais mal écoutées.

Lorsque je lui fis pressentir mon dessein, quoiqu'elle le combattît, je vis qu'elle recevait un grand allégement; le bonhenr pouvait revenir habiter cette ame tendre et bienfaisante. La douce frivolité, qui faisait le fonds de son caractère, reparaîtrait à la surface avec le premier amant qui saurait mettre de son côté le confesseur, les valets et la mode. Une grande passion l'eût brisée. Une suite d'affections faciles et une multitude de petits dévouemens devaient la faire vivre dans son élément naturel.

Je la forçai de convenir de tout ce que j'avais deviné. Elle ne s'était jamais beaucoup étudiée elle-même, et pratiquait une grande sincérité. Si l'héroïsme n'était pas en elle, du moins la prétention à l'héroïsme et l'exigence altière qui en est la suite, n'y étaient pas non plus. Elle approuva ma résolution, mais en pleurant et en s'effrayant des regrets que j'allais lui laisser, car elle m'aimait encore, je n'en doute pas, de toute la puissance de son être.

Elle voulait s'inquiéter et s'occuper de ce que je deviendrais. Je ne le lui permis pas. La manière haute et brusque dont je l'inter-

rompis lorsqu'elle parla d'offres de service lui ferma la bouche une fois pour toutes à cet égard. Je ne voulus même pas emporter les habits qu'elle m'avait fait faire. J'allai acheter, la veille de mon départ, un costume complet de marinier chioggiote, tout neuf, mais des plus grossiers, et je reparus ainsi devant elle pour la dernière fois.

Elle m'avait prié de venir à minuit, afin qu'elle pût me faire ses adieux sans témoins. Je lui sus gré de la tendresse familière avec laquelle elle m'embrassa. Il n'y avait peut-être pas dans tout Venise, une seconde femme du monde assez sincère et assez sympathique pour vouloir renouveler cette assurance de son amour à un homme vêtu comme je l'étais. Des larmes coulèrent de ses yeux, lorsqu'elle passa ses petites mains blanches sur la rude étoffe de ma cape bége doublée d'écarlate; puis elle sourit, et relevant le capuchon sur ma tête, elle me regarda avec amour, et s'écria qu'elle ne m'avait jamais vu si beau, et qu'elle avait eu bien tort de me faire habiller autrement. L'effusion et la sincérité des remerciemens que je lui adressai, les sermens que je lui fis de lui être dévoué jusqu'à la mort et de ne jamais songer à elle que pour la bénir et la recommander à Dieu, la touchèrent beaucoup. Elle n'était pas habituée à être quittée ainsi.— Tu as l'ame plus chevaleresque, me dit-elle, qu'aucun de ceux qui portent le titre de chevalier.

Puis elle fut prise d'un accès d'enthousiasme; l'indépendance de mon caractère, l'insouciance avec laquelle j'allais braver la vie la plus dure au sortir du luxe et de la mollesse, le respect que j'avais conservé pour elle lorsqu'il m'était si facile d'abuser de sa faiblesse pour moi; tout, disait-elle, m'élevait au-dessus des autres hommes. Elle se jeta dans mes bras, presque à mes pieds, et me supplia encore de ne point partir et de l'épouser.

Cet élan était sincère, et s'il ne fit point varier ma résolution, il rendit du moins la signora si belle et si attrayante pendant quelques instans, que je faillis manquer à mon héroïsme et me dédommager, dans cette dernière nuit, de tous les sacrifices faits à son repos. Mais j'eus la force de résister et de sortir chaste d'un amour qui s'était cependant allumé par le désir des sens. Je partis baigné de ses pleurs et n'emportant, pour tout trésor et pour tout trophée, qu'une boucle de ses beaux cheveux blonds. En me retirant, je m'approchai du berceau de la petite Alezia, et j'entr'ouvris doucement les rideaux pour la regarder une dernière fois. Elle s'éveilla aussitôt et ne me reconnut pas d'abord, car elle eut peur, mais à sa manière, sans crier, et en appelant sa mère d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme.

Signorina, lui dis-je, je suis l'*Orco* (1), et je viens vous demander pourquoi vous percez le cœur de vos poupées avec des épingles?

Elle se leva sur son séant, et me regardant d'un air malicieux, elle répondit : — C'est pour voir si elles ont le sang bleu.

Vous savez que *sangue blu*, dans le langage populaire de Venise, est le synonyme de noble.

— Mais elles n'ont pas de sang! repris-je, elles ne sont pas nobles!

— Elles sont plus nobles que toi, répondit-elle, elles n'ont pas de sang noir.

Vous savez encore que le noir est la couleur des *nicoloti*, c'est-à-dire de la confrérie des bateliers.

— Mia signora, dis-je tous bas à Mme Aldini en refermant le rideau de l'enfant, vous avez bien fait de ne pas répandre de l'encre sur votre écusson d'azur. Voilà une petite patricienne qui ne vous l'eût jamais pardonné.

— Et c'est moi, répondit-elle tristement, dont le cœur est percé, non pas d'une épingle, mais de mille épées!

Quand je fus dans la rue, je m'arrêtai pour regarder l'angle du palais que la lune découpait depuis le comble jusque dans les profondeurs fantastiques du grand canal. Une barque vint à passer, et, en agitant l'eau, coupa et brisa le reflet de cette grande ligne pure. Il me sembla que je venais de faire un beau rêve et que je m'éveillais dans les ténèbres. Je me mis à courir de toutes mes forces sans regarder derrière moi, et ne m'arrêtai qu'au pont della Paglia, là où les barques chioggiotes attendent les passagers, tandis que les mariniers, enveloppés hiver comme été dans leurs capes, dorment étendus sur les parapets et même en travers des degrés sous les pieds des passans. Je demandai si quelqu'un de mes compatriotes voulait me conduire chez mon père. — C'est toi, *parent?* s'écrièrent-ls avec surprise. Ce mot de *parent* que les Vénitiens ont donné ironiquement aux Chioggiotes, et que ceux-ci ont eu le bon sens d'accepter (2), fut si doux à mon oreille, que j'embrassai le premier qui me l'adressa. On me promit un départ dans une heure, et on m'adressa quelques questions dont on n'écouta pas la réponse. Le Chioggiote dort la nuit en marchant, en parlant, en ramant même. On m'offrit de faire un somme sur le lit commun, c'est-à-dire sur les dalles du

(1) Le diable rouge ou le follet des lagunes.

(2) La presqu'île de Chioggia fut originairement peuplée de cinq ou six familles qui ne se sont jamais alliées qu'entre elles.

quai. Je m'étendis par terre, la tête appuyée sur un de ces bons compagnons, tandis qu'un autre se servait de moi pour oreiller, et ainsi à la ronde. Je dormis comme aux meilleurs jours de mon enfance, et je rêvai que ma pauvre mère (qui était morte depuis un an) m'apparaissait au seuil de ma chaumière et me félicitait de mon retour. Je m'éveillai aux cris de *Chiosa! Chiosa!* (1) mille fois répétés, dont nos mariniers font retentir les voûtes du palais ducal et des prisons, pour appeler les passagers. Il me semblait que c'était un cri de triomphe comme l'*Italiam, Italiam!* des Troyens dans l'Énéide. Je me jetai gaiement dans une barque, et pensant à la nuit qu'avait dû passer Bianca, je me reprochai un peu mon bon sommeil. Mais je me réconciliai avec moi-même par la pensée de n'avoir pas empoisonné le repos de son lendemain.

On était en plein hiver, les nuits étaient longues; nous arrivâmes à Chioggia une heure avant le jour. Je courus à ma cabane. Mon père était déjà en mer, le plus jeune de mes frères gardait seul la maison. Il lui fallut bien du temps pour s'éveiller et me reconnaître. On voyait qu'il était habitué à dormir au bruit de la mer et des orages, car je faillis briser la porte pour me faire entendre. Enfin, il me sauta au cou, passa sa cape, et me conduisit dans une barque à l'endroit où était ancrée celle de mon père. Le brave homme dormait étendu sur le dos, le corps et le visage abrités d'une couverture de crin, au claquement d'une bise aiguë. Les flots moutonnaient autour de lui et le couvraient d'écume; aucun bruit humain ne se faisait entendre dans les vastes solitudes de l'Adriatique. J'écartai doucement la couverture pour le regarder. Il était l'image de la force dans son repos. Sa barbe grise aussi mêlée que les algues à la montée des flots, son sayon couleur de vase et son bonnet de laine d'un vert limoneux, lui donnaient l'aspect d'un vieux Triton endormi dans sa conque. Il ne montra pas plus de surprise en s'éveillant que s'il m'eût attendu. — Oh! oh! dit-il, je rêvais de cette pauvre femme, et elle me disait: Lève-toi, vieux, voilà notre fils Daniel qui revient.

George Sand.

(1) Chioggia! Chioggia!

(La seconde partie au prochain numéro.)

ERNEST MALTRAVERS

BY E. L. BULWER.

La dédicace et la préface du nouveau livre de M. Bulwer expriment clairement les prétentions et les espérances de l'auteur. *Ernest Maltravers* est dédié au peuple allemand, que M. Bulwer appelle nation de penseurs et de critiques. Le roman que nous venons de lire s'adresse donc aux penseurs et aux critiques, et si M. Bulwer l'a dédié à l'Allemagne, c'est qu'il voit dans les compatriotes de Gœthe et de Schiller des penseurs et des critiques excellens, supérieurs sans doute, dans son opinion, aux penseurs et aux critiqnes de la Grande-Bretagne et de la France. Dans sa préface, il avoue naïvement qu'il ne se croit pas obligé d'inventer tous les ans des fictions aussi riches, aussi intéressantes, aussi capables d'amuser que *les Derniers jours de Pompei* et *Rienzi*. Il a conquis la sympathie publique par des récits attachans; qu'il lui soit permis désormais d'avoir ses coudées franches et de moraliser tout à son aise. Ce qu'il nous donne aujourd'hui n'est précisément ni un roman, ni un poëme, ni un traité de philosophie, mais quelque chose qui participe à la fois de tout cela. L'auteur ne se dissimule pas que son ouvrage ne rentre dans aucune des classifications littéraires généralement admises; toutefois il est plein de confiance, et il s'applaudit d'avoir écrit *Ernest Maltravers*, car il se flatte d'avoir encadré dans ce nouveau récit ce qu'il appelle la vraie philosophie de la vie. Si cette prétention n'est pas modeste, elle a du moins le mérite de la franchise. Avant d'entamer la lecture d'*Ernest Maltravers,* nous savons à quoi nous en tenir; nous sommes loyalement prévenu que le dernier ouvrage de M. Bulwer se pro-

pose d'agiter les questions les plus graves et les plus difficiles, depuis les lois de la famille jusqu'aux lois qui régissent le développement politique de la Grande-Bretagne. A vrai dire, nous pouvons craindre que le cadre choisi par l'auteur ne soit bien étroit pour une pareille discussion; mais du moins nous n'aurons pas le droit d'accuser la sévérité des pensées que nous allons parcourir. Nous ne chercherons pas le plaisir à l'exclusion de l'enseignement; M. Bulwer nous traite en hommes faits et nous admet à partager les fruits de son expérience. Cette déclaration préalable pourra paraître bien ambitieuse; cependant il ne faut pas oublier que M. Bulwer est depuis dix ans traité par les salons de Londres avec une indulgence toute maternelle, et ce qui nous choquerait justement chez un homme habitué aux formes impartiales de la discussion, mérite à peine d'être blâmé chez un enfant gâté. Acceptons donc franchement l'espérance de l'auteur, et cherchons dans *Ernest Maltravers* la vraie philosophie de la vie.

Il y a dans Ernest Maltravers trois hommes bien distincts, l'amant, le poète et l'homme d'état. Le héros se présente à nous successivement dans chacun de ces trois rôles, et fournit ainsi à M. Bulwer l'occasion de formuler sa philosophie sur le bonheur de l'amour, et sur la condition sociale du poète et de l'homme d'état. Peut-être eût-il mieux valu n'attribuer au héros qu'un rôle unique et nettement déterminé, et poursuivre ce rôle dans tous ses développemens. Il est probable que M. Bulwer eût adopté ce dernier parti, s'il n'eût voulu faire qu'un roman; mais, résolu à nous enseigner la vraie philosophie de la vie, il a dû naturellement multiplier et varier les épreuves du principal personnage, afin de ne laisser aucun problème sans solution. Il a volontairement renoncé à l'unité poétique de son œuvre pour traiter *ex professo* toutes les questions qui se rattachent à la vie du cœur, à la vie littéraire, à la vie politique. Nous aurions mauvaise grace à le chicaner sur le parti auquel il s'est arrêté, puisque dès la première page il nous a franchement annoncé ses prétentions; mais il nous est permis de lui demander pourquoi il a cru devoir imposer à Ernest Maltravers les souffrances d'un triple amour. Il nous semble qu'une seule passion, sérieusement étudiée, suffisait au dessein du livre, et que la philosophie de l'amour pouvait se formuler sans le secours de trois femmes diversement aimées. Cependant ce défaut passerait peut-être inaperçu, ou même disparaîtrait complètement si les trois amours que l'auteur prête à son héros engageaient entre eux une lutte sérieuse. Il n'en est rien; ces trois amours se succèdent et

ne se combattent pas. Et c'est pour cela précisément que nous blâmons la prodigalité de l'auteur. Malheureusement le rôle d'amant, si imparfait qu'il soit, est, non-seulemeut le meilleur, mais le seul réellement développé; car nous sommes obligé de nous en rapporter à l'affirmation de M. Bulwer sur le génie poétique et politique d'Ernest Maltravers. Ni les poèmes, ni les discours de héros ne sont soumis à notre jugement, et nous sommes réduit à les admirer sur parole. Placé dans cette condition singulière, ayant à choisir entre l'incrédulité ou la confiance, le lecteur ne peut se défendre d'une impatience bien naturelle. Qu'il accepte ou qu'il nie le génie poétique ou politique d'Ernest Maltravers, il ne lui est pas donné de s'intéresser au poète dont il ne connaît pas les œuvres, ni d'applaudir l'orateur dont les paroles n'arrivent pas jusqu'à lui. L'auteur a beau nous dire : « Ernest venait de publier son troisième ouvrage, et ce dernier né était bien supérieur à ses aînés; » ou bien : « Ernest avait prononcé la veille, dans la chambre des communes, un discours d'une haute éloquence,» le poète et l'orateur ne sont pour nous qu'une ombre vaine.

Plusieurs fois déjà il nous est arrivé d'affirmer que les poètes en tant que poètes ne conviennent ni au drame ni au roman. A l'appui de notre opinion, nous avons cité des exemples illustres, nous avons invoqué les œuvres de Gœthe et de Tieck; nous avons insisté sur la froideur du *Tasse* et de *Sternbald*. En parlant d'*Ernest Maltravers*, nous éprouvons le besoin de répéter la même affirmation, mais sous une forme plus sévère; car du moins Gœthe et Tieck, lorsqu'ils choisissent pour principal personnage un poète ou un peintre, ne se croient pas dispensés de nous montrer l'artiste à l'œuvre. Nous n'avons sous les yeux ni le poème ni le tableau, mais nous voyons l'homme aux prises avec son imagination et se préparant à produire sa pensée sous la forme la plus pure. Rien de semblable ne se passe dans le livre de M. Bulwer. L'auteur d'*Ernest Maltravers* échappe au danger que présente la mise en scène du poète, et se contente de nous annoncer que son héros en est à son troisième ouvrage. Il applique le même procédé à la peinture de l'éloquence politique, et toute la pièce se joue derrière le rideau. Si donc Gœthe et Tieck ont eu tort de chercher dans l'acte poétique, pris en lui-même, un élément dramatique, M. Bulwer a mérité un reproche plus grave, car il a péché, non par imprudence, mais par nullité. Au tort de la méprise il ajoute le tort bien autrement grave de ne pas remplir le programme qu'il s'est tracé. Il nous promet un poète, et il nous donne un personnage qui n'a de poète que le nom.

Lumley Ferrers, l'ami et le confident d'Ernest Maltravers, résume l'égoïste, le parasite et le traître de mélodrame; car je ne puis consentir à nommer d'un autre nom les ignobles perfidies auxquelles il descend. Un tel personnage, j'en conviens, simplifie singulièrement le mécanisme du récit, mais il a le défaut très grave d'être à la fois très vulgaire et très invraisemblable. C'est une conception avec laquelle le théâtre des boulevarts nous a familiarisé depuis long-temps, mais dont le type est bien difficile à rencontrer. L'égoïsme de Lumley Ferrers est fertile en lieux communs; Lumley ne se contente pas de rapporter tout à lui-même et de concentrer dans son seul bien-être toutes les forces de sa pensée; il aime à professer la sécheresse du cœur, à railler toutes les croyances, à tourner en ridicule les plus généreux, les plus nobles dévouemens. En toute occasion, sans nécessité, sans que personne l'interroge et l'excite à l'indiscrétion, il fait gloire de douter de tout, ou plutôt de nier tout ce qui n'est pas le bien-être matériel, et de laisser aux femmes et aux enfans, comme un jouet digne de leur faiblesse, tout ce qui s'appelle vertu, confiance, abnégation. Je concevrais très bien les révélations auxquelles Lumley s'abandonne, s'il était sans témoins, s'il était seul en scène. Malgré mon amour sincère pour la vraisemblance et le naturel, je lui pardonnerais, étant donnée la forme dramatique, de nous expliquer les principaux traits de son caractère dans un rapide monologue; car dans ce cas il ne ferait que penser tout haut. Mais je ne puis comprendre qu'en présence d'Ernest Maltravers, qui a toutes les croyances, toutes les illusions d'une ame adolescente, il se livre si indiscrètement et prenne plaisir à montrer toute la misère, toute la perversité de sa nature. Puisque M. Bulwer avait besoin, pour la conduite de son livre, d'un personnage égoïste, son devoir était d'établir ce caractère par des actions et non par des paroles. Il s'agissait de mettre en pratique les principes qu'il lui prêtait, et non de les formuler en aphorismes verbeux; car, par cela même qu'il s'explique et s'interprète à tout propos, Lumley Ferrers devient impossible. A moins d'attribuer à Ernest Maltravers une crédulité enfantine, nous ne concevons pas que le futur poète continue à garder comme compagnon de voyage un homme qui se vante de ramener tout à lui seul et de ne prendre intérêt à personne. Des caractères tels que celui de Lumley, une fois connus, se tolèrent par nécessité, mais ne permettent jamais les libres épanchemens d'une amitié intime. Or, M. Bulwer place précisément Ernest Maltravers et Lumley Ferrers dans la situation la plus invraisemblable, car il les soumet à l'intimité de voyage.

A Londres, au milieu du bruit et de l'agitation du grand monde, les principes de Lumley passeraient inaperçus, ou du moins seraient effacés par mille distractions; mais en voyage ils exposent Ernest à des contrariétés sans cesse renaissantes, et lui font jouer le rôle d'une dupe volontaire.

Comme parasite, Lumley n'est guère plus adroit ni plus discret. Lors même qu'il ne prendrait pas soin de nous révéler pourquoi il voyage en compagnie d'Ernest, au lieu de voyager seul, nous ne pourrions encore lui porter qu'un intérêt assez tiède; car l'argent, qui joue dans la vie réelle un rôle si important, n'aura jamais la faculté d'exciter, dans l'ame du lecteur, de bien vives sympathies. Que Lumley n'ait à dépenser que vingt mille livres de rente, et qu'Ernest puisse disposer chaque année, sans entamer son patrimoine, d'une somme de cent mille francs, peu nous importe en vérité. C'est là sans doute une différence fort importante, lorsqu'il s'agit de la signature d'un contrat; mais, pour en apprécier toute la valeur, il faut avoir une fille à marier, et la majorité des lecteurs épèle d'un œil indifférent les millions prodigués à Ernest Maltravers par la plume complaisante de M. Bulwer. D'ailleurs Lumley le parasite n'est pas plus vraisemblable que Lumley l'égoïste, car il manque aux devoirs de son rôle; il n'a ni la souplesse, ni l'obséquiosité qui peuvent le rendre acceptable. Au lieu de se plier avec empressement à tous les caprices de son compagnon de voyage, il lui prodigue non-seulement les conseils, mais les remontrances. Au lieu d'adopter tous les projets d'Ernest, il se plaint des dépenses auxquelles l'entraînent les déplacemens imprévus. C'est, pour un parasite, une faute impardonnable et qu'Ernest ne peut oublier. Éclairé par la franchaise maladroite de Lumley, il doit rompre au plus tôt avec cette amitié qui se donne pour une spéculation. Ici, comme dans la première partie de son rôle, Lumley se commente au lieu d'agir et de se montrer. A coup sûr ce n'est pas le moyen de nous intéresser; mais je reconnais volontiers que M. Bulwer a choisi, pour peindre le parasite, la plus facile des méthodes, car qu'y a-t-il au monde de plus simple à imaginer qu'un homme qui dit : Je suis parasite?

Reste le troisième rôle, je veux dire le rôle de traître. C'est le plus vulgaire des trois, et c'est le seul que Lumley remplisse activement sans commentaire et sans préface. Mais la trahison qu'il conçoit et qu'il réalise est si basse et si misérable, qu'elle serait à peine admise dans un mélodrame. L'homme qui se rend coupable d'une pareille lâcheté ne mérite assurément ni pitié ni pardon. Les lois ne peuvent

l'atteindre, mais le mépris public et la colère de l'offensé font de lui bonne et prompte justice. Effacer deux mots d'une lettre et les remplacer par un mensonge, altérer la date pour empêcher le mariage d'un rival préféré, c'est là sans doute une trahison possible; mais le faussaire, quelle que soit son adresse, quelle que soit la passion qui le pousse au mensonge, n'inspirera jamais aucune sympathie. Il ne mérite pas même la haine du lecteur, car il s'avilit lâchement et pour un but qu'il n'est pas sûr d'atteindre. La femme trompée par la lettre dont il a changé le sens pourra bien refuser la main du rival qu'il veut éconduire; mais ce n'est là qu'un premier pas, et le plus difficile reste à faire. Ordinairement l'égoïsme est clairvoyant, et Lumley, égoïste et sceptique par excellence, ne doit pas espérer la main d'une riche héritière. Habitué à la discussion, à l'intelligence des intérêts positifs, il sait mieux que personne qu'un homme réduit à 20,000 livres de rente, ce qui équivaut à la pauvreté au milieu de l'aristocratie anglaise, ne peut, sans folie, prétendre donner son nom à une femme qui jouit d'un revenu net de 250,000 livres. L'amour seul pourrait combler l'intervalle qui sépare l'opulence de la pauvreté. Si Lumley veut épouser l'héritière dont la main est promise à Ernest, il n'a qu'un seul moyen de réussir, c'est de se faire aimer. S'il n'efface pas, par le charme de sa parole, par l'élégance de ses manières, par la fraîcheur de sa toilette, par un entraînement sincère ou simulé, les avantages acquis à son rival, il n'y a aucune raison pour que la fille d'un pair d'Angleterre se résigne à épouser un mendiant. En pareil cas, le métier de faussaire n'est qu'un métier de dupe. La femme qui aura renoncé à la main d'Ernest trouvera vingt partis plus avantageux que Lumley Ferrers. Or, il n'y a pas un homme familiarisé avec la vie du monde qui ne sache très bien que les trois quarts des mariages se réduisent à de purs marchés. Une héritière déçue dans sa première espérance, dans son premier attachement, consent facilement à n'être pas aimée pour elle-même, et Lumley ne doit pas l'ignorer.

Castruccio Cæsarini n'est que l'instrument des projets conçus par Lumley Ferrers. Toutes les actions honteuses qu'il commet appartiennent à Lumley. Je ne demande pas à M. Bulwer pourquoi il a cru devoir créer un barbarisme tel que Cæsarini, car il a pris soin, dans plusieurs de ses préfaces, de faire allusion à ses voyages en Italie, et sans doute il trouverait cette question bien singulière dans la bouche d'un homme qui n'a jamais visité Rome ni Florence. Je me contente de signaler le nom impossible de Cæsarini comme un

caprice d'écrivain à la mode. Puisque M. Bulwer se permet d'appeler l'auteur des loges *Raffaelle*, il n'a aucune raison pour respecter dans le baptême de ses personnages les lois de la langue italienne. Mais je lui conseille, dans l'intérêt de son amour-propre, de ne plus parler de ses voyages. Ce n'est pas la peine de passer six mois à Naples pour écrire de pareils non-sens. Le caractère de Castruccio Cæsarini est destiné à contraster avec celui d'Ernest Maltravers. Ernest représente l'homme de génie, et Castruccio la médiocrité. Malheureusement M. Bulwer a négligé de transcrire les productions de l'homme médiocre comme il avait négligé de nous faire connaître les poèmes de l'homme de génie. Nous sommes donc obligé, cette fois encore, de le croire sur parole. Il est vrai que, pour caractériser la médiocrité de Castruccio, il lui attribue plusieurs ridicules très significatifs, du moins dans sa pensée, tels qu'une longue chevelure, une toilette éclatante et singulière; mais ces deux ridicules n'impliquent pas nécessairement la médiocrité. Il y a des hommes incapables d'écrire une page sensée qui s'habillent et se coiffent avec une simplicité parfaite; à voir le goût qui préside à leur toilette, à leur démarche, à leurs manières, le spectateur, s'il adoptait la doctrine de M. Bulwer, serait tenté de les prendre pour des hommes supérieurs, et cependant, dès qu'ils ouvrent la bouche, leur nullité se révèle d'une façon irrécusable. Je pense que M. Bulwer, en traçant le portrait de Castruccio, s'est laissé entraîner par le désir de dessiner une caricature. Peut-être a-t-il rencontré dans les salons de Londres quelques hommes amoureux de leur personne, habitués à manger la moitié des mots, à se mirer dans toutes les glaces; et pour se venger de l'ennui qu'ils lui ont infligé, il les a résumés dans Castruccio Cæsarini. Je crois qu'il a eu tort d'écouter sa mémoire.

Assurément il a été mieux inspiré, quand pour caractériser la médiocrité de Castruccio il s'est décidé à le faire envieux, car l'envie est généralement le partage de la médiocrité. Les hommes supérieurs, nous pouvons le voir tous les jours, ne sont pas à l'abri de la jalousie; quand ils ont connu la gloire, il leur arrive de ne pas assister avec joie aux succès de leurs rivaux; mais le propre des esprits vraiment éminens est de ne jamais dépasser les limites d'une loyale et généreuse émulation. Le génie qui a la conscience de ses forces applaudit franchement aux œuvres de ses rivaux, et cherche dans les poèmes qu'il n'a pas écrits l'occasion de s'instruire plutôt que de blâmer. Il admire les pensées qu'il n'a pas signées de son nom avec un parfait désintéressement, et se trouve heureux d'être préparé,

par ses études de chaque jour, à les comprendre, à les pénétrer mieux et plus vite que la foule. L'homme applaudi qui nie obstinément le mérite de ses rivaux prouve qu'il se sent incomplet, et qu'il craint d'être effacé. La négation dans sa bouche est un aveu maladroit. Quant à la médiocrité, l'envie est pour elle une consolation et une vengeance. Lasse de l'obscurité où elle se débat, elle attaque résolument tous les hommes que la faveur publique environne; elle s'efforce de ternir les plus beaux noms, et elle espère en niant tout ce qui grandit autour d'elle, sinon s'élever, du moins être aperçue. M. Bulwer a donc bien fait de loger l'envie au cœur de Castruccio; mais peut-être convenait-il de mettre, dans l'expression des tourmens que l'envie inflige à la médiocrité, plus d'adresse et de réserve. L'envie, sous peine de manquer à sa nature, ne va jamais tête haute. Quand elle se plaint et se lamente, ce n'est pas en son nom, mais au nom de la justice et de la vérité qu'elle prétend méconnues. Elle ne reproche pas en face à l'homme heureux le bonheur dont il jouit; elle va choisir dans l'ombre un homme justement ignoré, et tâche d'appeler sur lui l'attention de la foule. Elle exalte avec emphase le génie qu'elle a déniché, et l'oppose au poète couronné, pour réparer, dit-elle, un oubli injurieux. Castruccio joue son rôle d'envieux avec une brutalité qui fait honneur à M. Bulwer. Si l'auteur d'*Ernest Maltravers* eût étudié avec plus de soin un sentiment qu'il paraît n'avoir jamais éprouvé, il se fût abstenu de placer sur les lèvres de Castruccio des reproches pleins de franchise que l'envie ne peut prononcer.

Médiocre et envieux, Castruccio devrait, pour être fidèle à son rôle, ne pas manquer de clairvoyance. Puisqu'il a résolu de ternir la gloire qu'il ne peut contempler sans souffrance, il devrait ne demander qu'à lui-même le moyen d'accomplir son dessein. Dans le roman de M. Bulwer, contre toute vraisemblance, Castruccio obéit à Lumley Ferrers, comme s'il était personnellement incapable d'agir et de penser. Il se prête aux projets de Lumley sans même prendre le temps de les pénétrer complétement. Il agit contre son ennemi aveuglément, sans mesurer les coups qu'il lui porte, sans ménager sa retraite. Loin de se conduire d'après les conseils de l'envie, et de compter prudemment chacun des pas qui le rapprochent du but désiré, il joue le rôle d'un homme pris de vertige. Pour ma part, je l'avoue, je ne consentirai jamais à croire que Castruccio écrive sous la dictée de Lumley sans lui demander ce qu'il va écrire. Dès qu'il devient l'instrument d'une autre volonté, dès qu'il abandonne à une autre

pensée que la sienne le soin de sa vengeance, il cesse de représenter l'envie; il entre dans la classe innombrable des sots, et n'a plus le droit d'être au premier plan d'un tableau. Il est évident que M. Bulwer, en créant le personnage de Castruccio, a violé une des lois les plus impérieuses de la poésie, je veux dire la loi d'identité: il a voulu personnifier l'envie, et quand le caractère qu'il avait prêté à Castruccio a compliqué les difficultés du récit, il l'a transformé, il l'a dénaturé avec une parfaite insouciance, comme s'il lui eût été donné d'effacer les premières pages de son livre. C'est là, si je ne m'abuse, une faute très grave, et qui diminue singulièrement l'intérêt que Castruccio, autrement conçu, aurait pu nous inspirer. Quoique l'envie, en effet, soit un sentiment odieux, l'auteur aurait sans doute réussi à exciter, sinon notre sympathie, du moins notre compassion en faveur de Castruccio, s'il fût demeuré fidèle à son point de départ. Pour atteindre ce but, il lui suffisait d'analyser et de peindre les souffrances de la médiocrité, et de nous montrer comment l'orgueil, en se dépravant, conduit à la lâcheté. Ainsi compris, le personnage de Castruccio ne serait sans doute pas devenu digne d'éloge; mais il aurait perdu une partie de sa bassesse. Agissant en son nom, n'écoutant que la seule inspiration de son orgueil humilié, il nous aurait paru plus fidèle à l'esprit de son rôle, et par conséquent plus poétique. Tel qu'il est, il représente la médiocrité vulgaire, mais il ne personnifie pas l'envie. Je vois en lui l'esclave de Lumley, c'est-à-dire un personnage très insignifiant.

Les trois femmes destinées, dans la pensée de M. Bulwer, à compléter l'éducation morale d'Ernest Maltravers, sont plus heureusement inventées que les trois personnages dont nous venons de parler. A quoi faut-il attribuer cette différence? L'auteur a-t-il dessiné ces trois femmes d'après nature, et n'avait-il pas les mêmes ressources lorsqu'il a tracé les portraits d'Ernest Maltravers, de Lumley Ferrers et de Castruccio Cæsarini? Les données nous manquent pour résoudre cette question. Ce qui est vrai, ce que nous proclamons avec plaisir, c'est le charme des trois figures qui se nomment: Alice, Valérie et Florence. Ces trois types sont parfaitement dissemblables, mais chaque type pris en lui-même mérite l'attention et la sympathie du lecteur. Alice est une jeune fille de seize ans, plus ignorante qu'une Indienne qui n'aurait jamais quitté sa tribu, car elle ne possède pas la notion de Dieu. Seule avec son père, qui vit de brigandage et qui ne lui a jamais inspiré d'autre sentiment que la crainte, comment son ame aurait-elle conçu l'idée de la Providence? La compas-

sion qu'elle éprouve pour un étranger dont la vie est menacée opère dans son intelligence et dans son caractère une subite révolution. Après avoir sauvé son hôte, en l'avertissant du danger, elle ne tarde pas à prendre la fuite et à suivre les traces de l'homme qui lui doit la vie, car elle ne peut plus reposer sous le même toit que son père qu'elle méprise. Jusque-là le caractère d'Alice appartient au roman vulgaire. Mais le développement simultané de l'amour et du sentiment religieux offre une peinture pleine de grace et de naïveté, et M. Bulwer a trouvé, pour l'analyse et l'expression de ces deux sentimens, une simplicité à laquelle ses précédens ouvrages ne nous avaient pas habitué. Plus tard, quand le bonheur a disparu, quand l'abandon et la misère ont pris la place des intimes épanchemens et des caresses enivrantes, le caractère d'Alice se montre sous un nouveau jour, mais ne cesse pas d'être logique. Au milieu des angoisses les plus poignantes, elle conserve l'espérance de revoir l'homme qu'elle a si tendrement aimé, et lorsque enfin cette espérance s'évanouit, elle se résigne et ne maudit pas l'égoïsme et l'inconstance de son amant; elle lui pardonne par reconnaissance pour le passé.

Valérie de Saint-Ventadour offre l'alliance heureuse de la coquetterie et de la loyauté. Je suis fâché que M. Bulwer ait donné à la femme de l'ambassadeur de France près la cour de Naples le nom étrange de Saint-Ventadour; mais comme l'auteur semble destiné à égratigner toutes les langues qui ne sont pas pas la sienne, je ne veux pas insister sur cette faute vénielle. Valérie est coquette dans la meilleure acception du mot. Elle est fière de sa beauté, de son intelligence, de sa grace; elle aime à régner, à gouverner les hommes qui l'entourent par l'éclat de son regard, par la finesse, par l'élégance de sa parole, par ses railleries bienveillantes, sans jamais rien promettre, sans jamais s'engager. Elle joue délibérément ce jeu dangereux, qui pourrait à bon droit passer pour de l'égoïsme, si elle le continuait avec tous les hommes sans faire acception de la sincérité des sentimens qu'elle éveille. Mais elle sait lever le masque et montrer l'affection sous l'intelligence, dès qu'il y a péril à persévérer dans l'indifférence. Mariée à un homme qu'elle n'a jamais aimé, elle a pris de bonne heure son parti, et s'est résolue courageusement à ne pas tenter l'épreuve des passions. Elle est arrivée à trente ans sans manquer à la promesse qu'elle s'est faite. Elle se croit à l'abri du danger, mais une parole sincère prononcée d'une voix émue suffit pour ébranler cette sagesse si sûre d'elle-même. Valérie comprend qu'elle va succomber, si elle n'appelle à son aide

un sentiment plus fort que l'amour de la paix intérieure dont elle a joui jusque-là. Elle se refuse à celui qu'elle aime en lui avouant qu'elle est heureuse et fière de l'amour qu'elle inspire et qu'elle partage. Mais elle ne veut pas garder près d'elle un homme dont l'intelligence et le caractère sont appelés aux plus hautes destinées, et qui a besoin de sa liberté pour jouer le rôle qui lui est dévolu. En même temps qu'elle avoue son amour, elle cache généreusement ses regrets et force à partir l'homme qu'elle serait heureuse de garder. Deux ans se passent; Valérie retrouve celui qu'elle a banni et qu'elle espérait oublier. Cette nouvelle épreuve est au-dessus de ses forces, et Valérie n'aurait plus le courage de résister, si elle ne voyait clairement, dans les regards et les paroles de l'homme qu'elle aime, que les rôles sont désormais intervertis, qu'elle n'est plus aimée, et qu'au lieu de se défendre, elle serait forcée de réveiller une affection oubliée. Elle ne s'acharne pas à cette tâche humiliante, elle demeure fidèle à sa dignité, et cache son désespoir sous les dehors d'une impartiale amitié.

Florence a le malheur de réunir et de résumer en elle-même tous les genres de supériorité. Naissance, richesse, beauté, grace, majesté, intelligence, savoir, rien ne manque à l'idéale perfection de Florence Lascelles. Dans la vie réelle, une femme ainsi douée se trouve au-dessus de tous les rôles que la société veut lui confier; dans le domaine du roman, elle provoque naturellement un sourire d'incrédulité. M. Bulwer a voulu et a su tirer parti de sa prodigalité, car Florence Lascelles expie, par de cruelles souffrances, tous les avantages qu'il lui attribue. Par la profondeur et la variété de ses connaissances, par l'étendue et l'élévation de ses pensées, elle est condamnée à dédaigner et souvent à maudire tous les personnages qui l'entourent et qui se glorifient dans leur nullité. Bientôt, lasse de la solitude, elle se laisse aller aux plus étranges caprices. Pour donner le change à son cœur désert, elle engage une correspondance avec un homme qu'elle n'a jamais vu, mais dont elle a lu et relu les poèmes. Pleine de confiance dans la sincérité des pensées livrées au public, elle croit que l'auteur lui répond de l'homme, et converse hardiment avec lui comme avec un ami éprouvé. Elle lui prodigue les conseils et les encouragemens, tantôt avec la familiarité d'une sœur, tantôt avec une bienveillance maternelle, quelquefois même avec l'enthousiasme et la dévotion qui ne conviennent qu'à la prière. Bientôt, comme il était facile de le prévoir, la tête embrase le cœur, et Florence veut voir et entendre l'homme à qui elle écrit depuis plusieurs mois; mais

elle ignore si bien ce qu'elle éprouve qu'elle désire demeurer inconnue, afin de pouvoir continuer librement sa folle correspondance. Cependant elle ne tarde pas à sentir que la seule vie de l'intelligence ne suffit pas au bonheur, et qu'elle est prise et forcée de plier, comme la plus ignorante et la plus vulgaire des femmes. Elle renonce au rôle viril qu'elle avait rêvé, et l'amour sincère et sérieux la ramène à la naïveté qu'elle avait oubliée dans le commerce des livres et dans l'enivrement des triomphes de salon. Elle avoue franchement à l'homme qu'elle préfère toutes les supercheries enfantines qu'elle a employées pour l'éprouver, pour le connaître, pour l'étudier. Jusque-là elle agit sagement. Mais la fierté l'empêche de douter d'elle-même, et lui défend d'interroger le cœur où elle veut se réfugier. Elle ne croit pas que l'homme choisi par elle soit séparé de l'avenir qu'elle a rêvé par un passé irréparable. Elle se sent digne d'amour et s'affirme qu'elle est aimée. Un jour elle se croit trahie; elle supplie celui qu'elle aime de se justifier et elle n'obtient pour toute réponse qu'un silence dédaigneux. Plus humble et plus clairvoyante, elle comprendrait qu'un amour sincère résiste même à la plus injurieuse défiance et ne se croit pas déshonoré en réfutant la calomnie. Le désespoir et l'humiliation mettent bientôt ses jours en danger. A son lit de mort, elle oublie pour la première fois l'orgueil qui a fait le malheur de toute sa vie. Sanctifiée par la douleur, elle se transfigure et révèle à son amant, que la pitié ramène au chevet de la mourante, des trésors de dévouement et d'abnégation.

Assurément chacune de ces trois figures ne manque ni d'intérêt, ni de nouveauté; cependant le roman de M. Bulwer, loin d'enchaîner l'attention, provoque souvent l'impatience. Il faut, je crois, expliquer le dépit du lecteur par le nombre des ressorts qui se montrent et qui disparaissent sans avoir été utilisés. A proprement parler, M. Bulwer a ébauché trois romans dans *Ernest Maltravers*, sans en achever un seul. Alice, Valérie et Florence suffiraient à défrayer trois récits, et leurs diverses manières d'aimer fourniraient à l'imagination l'occasion d'étudier les souffrances et les joies de l'amour sous des aspects également intéressans. Le livre de M. Bulwer pèche donc surtout par la composition. Dans la première partie, Ernest, après avoir parcouru une partie de l'Allemagne, et séjourné pendant plusieurs années dans les universités d'Iéna et de Heidelberg, se trouve amené en présence d'Alice par des moyens que le mélodrame peut avouer, mais que le bon sens et la poésie répudient; car je vous donne en mille à deviner comment il la rencontre.

Seul, à minuit, sur une grande route, il frappe à la porte d'une cabane isolée et demande un guide pour atteindre la ville prochaine qui est à trois lieues de là. Or, cette cabane est tout simplement un coupe-gorge. Alice se dévoue au salut de l'étranger, car Alice est la fille du brigand à qui appartient la cabane. Forcée au silence par la présence de son père, elle essaie, par sa pantomime, d'apprendre à Ernest Maltravers que Darvil a résolu de le tuer. Elle réussit à le sauver, le rejoint sur la grande route, lui demande asile et protection, devient sa pupille, puis sa maîtresse. Le début de cet épisode semble écrit pour le boulevart; mais l'éducation d'Alice et le développement simultané de l'amour et du sentiment religieux sont racontés par l'auteur avec une grace et une simplicité remarquables. Rappelé près de son père, Ernest abandonne Alice, et lorsqu'il revient avec l'espérance de la retrouver, elle a disparu. La maison qu'elle habitait a été pillée par Darvil et ses compagnons, et le brigand a enlevé sa fille dans le dessein de la vendre au premier libertin qui voudra l'acheter. Elle s'échappe, elle devient mère, elle mendie pour nourrir son enfant, et arrive couverte de haillons devant la grille de la maison où elle a connu l'amour et le bonheur. Ernest n'y est plus, et les nouveaux maîtres de la maison ne répondent aux questions d'Alice que par une pitié dédaigneuse. Enfin elle rencontre sur sa route une dame charitable qui s'intéresse à elle, et qui lui ouvre sa maison. Bientôt Alice tire parti de ses talens, et donne des leçons de musique. Tout à coup Darvil reparaît pour rançonner Alice. Un honnête vieillard intervient et force le brigand à déguerpir moyennant une pension annuelle de cent guinées. Darvil se montre docile et se retire. Mais il a résolu de se venger dans la huitaine, et en effet il rencontre sur la grande route, la nuit, à quelques lieues de la ville, le protecteur d'Alice, sexagénaire très peu ingambe, qui périrait sans l'arrivée d'un détachement de cavalerie chargé d'arrêter Darvil. Le père d'Alice est tué d'un coup de pistolet. Est-il possible, je le demande, d'inventer un mélodrame plus vulgaire et plus niais? Tout ce qu'il y a de poétique et de vrai dans l'amour d'Alice et d'Ernest disparaît dans cet océan de trivialités. Enfin Alice se marie avec un homme qui pourrait être son grand-père, et devint Mrs Templeton, puis lady Vargrave; car son mari est anobli par ordonnance royale, en récompense des services qu'il a rendus au ministère dans le maniement des élections. Je dois ajouter, pour éloigner d'Alice le reproche d'inconstance, qu'elle ne s'est mariée qu'après avoir entendu de ses oreilles, dans une chambre

d'auberge, derrière une très mince cloison, les sermens d'amour adressés à Valérie par Ernest Maltravers. Il est, je crois, inutile d'insister sur toutes ces misérables inventions. Essayer de démontrer tout ce qu'il y a de ridicule dans un pareil récit serait faire injure au bon sens du lecteur. Pour que rien ne manque à ce merveilleux mélodrame, la fille de lady Vargrave, c'est-à-dire d'Alice Darvil et d'Ernest Maltravers, devient la femme de Lumley Ferrers, qui hérite du titre de son oncle, et s'appelle à son tour lord Vargrave.

Ernest Maltravers, pour se consoler de la perte d'Alice dont il n'a pu retrouver les traces, se décide à partir pour l'Italie. Avec l'agrément de son tuteur, M. Cleveland, il quitte l'Angleterre en compagnie de Lumley Ferrers. Le père d'Ernest est mort depuis quelques mois, et la plus grande partie de sa fortune passe entre les mains du frère aîné d'Ernest; mais notre héros, grace au testament d'un parent éloigné, possède cent mille livres de rente. A Naples, il devient amoureux de Valérie, et la quitte, malgré son amour, pour devenir, d'après le conseil de Valérie, grand poète et grand homme d'état. A Milan, il rencontre une cantatrice, Teresa Cæsarini, qui a quitté le théâtre pour épouser un Français, M. de Montaigne, réservé, comme Ernest, aux plus hautes destinées. Heureusement Ernest ne devient pas amoureux de Teresa. Il se borne à écouter les vers du frère de Teresa, de Castruccio Cæsarini. Il donne au jeune poète italien des conseils pleins de sagesse. Il lui parle en termes fort pertinens de la difficulté de conquérir la gloire, et des tourmens réservés aux poètes célèbres. M. de Montaigne, qui partage l'opinion de Valérie sur la capacité poétique et politique d'Ernest, le décide à quitter l'Italie. Ernest, docile aux conseils de son nouvel ami, part pour l'Angleterre, et emporte un manuscrit de Castruccio qu'il promet de publier à Londres. Sans ce manuscrit, Florence ne mourrait pas; on le verra tout à l'heure.

Arrivé à Londres, Ernest écrit des poèmes admirables, et devient célèbre en peu de mois. Il publie le manuscrit de Castruccio, et le libraire qui, sur la recommandation du poète célèbre, a bien voulu imprimer les vers d'un inconnu, en vend quarante exemplaires. Castruccio arrive à Londres pour jouir de son triomphe; il apprend sa mésaventure, il court chez Ernest, et lui reproche son indifférence. Le poète applaudi répond au poète inconnu avec une sérénité majestueuse. Il essaie de le consoler et de lui rendre courage; mais Castruccio ne veut rien entendre, et dès ce moment il devient l'en-

nemi d'Ernest. Le poète célèbre prend bientôt en dégoût la gloire littéraire, ou plutôt la poésie ne lui suffit plus, et il sent qu'il est appelé à réformer, à élargir, à compléter les lois de son pays. Il entre au parlement, et en qualité d'homme supérieur, il ne prend parti ni pour ni contre le ministère; il dédaigne les discussions spéciales qui ne conviennent qu'aux légistes, aux financiers, aux administrateurs, aux hommes de guerre. Il n'aime que les discussions générales qui s'adressent au monde entier, et qui n'éclairent personne. Il prononce des discours très beaux et très inutiles. M. Bulwer ne nous dit pas si le libraire d'Ernest a recueilli les harangues de l'illustre orateur, mais nous sommes en droit de le supposer; car, puisque le poète homme d'état, estimé de tous les partis, c'est-à-dire dédaigné par tous les partis, ne joue aucun rôle actif dans la chambre des communes, il a dû naturellement se consoler en publiant sur vélin les vertueuses homélies qui n'avaient converti personne. La gloire poétique et politique d'Ernest éveille l'admiration et la sympathie de Florence Lascelles, fille de lord Saxingham, l'un des membres du cabinet. Mais Lumley Ferrers, qui convoite la main de l'héritière, appelle à son aide la haine de Castruccio Cæsarini.

Castruccio écrit des vers amoureux sur l'album de Florence, et se croit aimé d'elle. Il ne pense pas qu'elle puisse voir d'un œil indifférent un homme tel que lui, qui a de si longs cheveux et qui écrit de si beaux sonnets. Un jour il s'enhardit, et lui dit en prose ce qu'il lui a dit en vers plus de cent fois. Florence, qui acceptait les sonnets de Castruccio, trouve fort impertinente la déclaration qu'il lui adresse de vive voix, et lui défend de reparaître dans le salon de lord Saxingham. D'après le conseil, ou plutôt sous la dictée de Lumley, Castruccio écrit à Ernest pour lui demander ce qu'il pense du caractère de Florence et des garanties de bonheur qu'elle offrirait à son mari. Ernest, qui ne sait pas encore que Florence et son Égérie ne sont qu'une seule et même personne, et qui, d'ailleurs, est plein du souvenir d'Alice et de Valérie, répond franchement à Castruccio que Florence lui paraît plus digne d'admiration que d'amour. Dès que le mariage d'Ernest et de Florence est arrêté, Lumley songe à tirer parti de cette lettre, et voici comme il s'y prend. Il change la date, et substitue *mon* à *votre* mariage en deux passages, de telle sorte qu'Ernest a l'air de douter de son propre bonheur, et non du bonheur de Castruccio. Le malheureux poète, qui ne peut pardonner à l'Angleterre d'avoir laissé ses poèmes dans le magasin de son libraire, et qui veut châtier cette ingratitude dans la personne d'Ernest, se prête lâchement à la falsi-

fication de la lettre, et court chez Florence, car il est rentré en grace à force de soumission et de réserve. Il réussit à exciter la défiance de l'héritière qui l'a dédaigné; il avoue qu'il a entre les mains la preuve de la perfidie qu'il dénonce, et enfin, après avoir fait promettre à Florence qu'elle lui rendra cette lettre accusatrice, il consent à la montrer. Le mariage est rompu; Florence adresse à Ernest des paroles insultantes, et le poète orateur dédaigne de se justifier. Il soupçonne d'abord Lumley de l'avoir calomnié; mais Lumley lui serre la main sans pâlir, et Ernest est convaincu de l'innocence de son ami. Castruccio, poussé par le remords, s'avoue coupable et offre sa vie en expiation. Ernest diffère sa vengeance, ou plutôt fait ses conditions. Si Florence, que le désespoir a mis en danger de mort, revient à la vie, il pardonne à Castruccio; si elle meurt, il tuera Castruccio, ou sera tué par lui. Florence, après avoir langui quelques semaines, meurt comme une sainte. Ernest envoie à Castruccio la provocation convenue. Mais le colonel chargé de régler le combat, comme témoin d'Ernest, trouve Castruccio en proie au délire. Ernest, attendri par ce cruel spectacle, renonce à la vengeance, recommande son adversaire aux soins des médecins, et part pour le continent, dégoûté de la gloire, de la politique et de l'amour.

Voilà ce que M. Bulwer appelle la vraie philosophie de la vie.

Si les lecteurs d'Angleterre, et surtout si les lecteurs d'Allemagne, penseurs et critiques par excellence, accueillent avec faveur cette première partie de la vie d'Ernest Maltravers, l'auteur nous donnera la suite, et nous saurons ce qu'est devenue la folie de Castruccio Cæsarini. Nous connaîtrons les impressions nouvelles éprouvées sur le continent par Ernest Maltravers; nous verrons la fille d'Alice Darvil figurer dans le monde sous le nom de lady Vargrave; peut-être assisterons-nous à la réunion et au mariage d'Ernest et d'Alice. Une perspective indéfinie s'ouvre devant nous. En attendant que toutes ces promesses se réalisent, nous sommes obligé de chercher dans cette première partie la vraie philosophie de la vie. Malgré notre bonne volonté, nos recherches sont demeurées inutiles, et nous déclarons sincèrement qu'*Ernest Maltravers* n'est pour nous qu'un roman très vulgaire, très peu philosophique, et même très peu littéraire. Dans ce livre, comme dans la plupart de ses précédens ouvrages, l'auteur fait preuve d'un grand savoir-faire et d'une imagination très mesquine.

Il est vrai que M. Bulwer n'a pas prétendu faire un roman et qu'il attache une haute importance aux nombreuses digressions qui oc-

cupent le tiers de son livre; mais ces digressions, loin de se rattacher au caractère des personnages mis en scène, se réduisent à une plainte perpétuelle. M. Bulwer, dont la célébrité pourra paraître fort exagérée, non-seulement à la médisante Angleterre, à la France légère et frivole, mais aussi, je le crains, à l'Allemagne savante, à ce peuple de critiques et de penseurs; M. Bulwer, que les *revues* de la Grande-Bretagne nous donnent pour le successeur de Walter Scott, et dont toutes les œuvres réunies ne valent pas un chapitre d'*Ivanhoe*, parle de la vie littéraire comme on parlerait du bagne, du pilori ou de l'enfer. A l'entendre, le poète, dès qu'il devient célèbre, est calomnié chaque jour par les salons et les journaux; les murs de sa maison tombent devant le regard insultant de la haine et de l'envie; sa vie privée est livrée aux commentaires les plus injurieux; il ne peut faire un pas, changer de cravate ou de coiffure, de montre ou de gilet, sans qu'aussitôt la presse ne travestisse en coupables intentions les actions les plus innocentes. La gloire est un Calvaire et le poète est crucifié. En vérité, si M. Bulwer n'était, par sa profession de romancier, habitué à confondre l'invention et la réalité, nous serions saisi de compassion pour les tortures de la vie littéraire d'outre-Manche. Mais il est probable que la gloire est à Londres, comme à Paris, une croix très douce à porter. L'orgueil est condamné, à Londres comme à Paris, à de cruelles tortures, et c'est là sans doute ce que M. Bulwer appelle le Calvaire poétique. Partout, à l'heure où nous vivons, les flatteries exagérées de la presse ont si monstrueusement développé l'orgueil des hommes qui tentent la gloire en publiant leurs pensées, qu'un éloge accompagné de restrictions passe volontiers pour une calomnie. Relever un barbarisme, calomnie! blâmer la vulgarité des incidens, calomnie! La critique n'a qu'un moyen de prouver sa loyauté, sa probité, en un mot de mériter l'estime et la sympathie du poète, c'est de placer hardiment chacune de ses œuvres entre Homère et Dante, Shakespeare et Gœthe, et encore serait-il nécessaire de le sonder prudemment avant de commencer aucun parallèle, car au point où est aujourd'hui parvenue la délicatesse de la nature poétique, elle pourrait facilement s'affliger d'une maladroite comparaison. Donner de l'Homère à celui qui préfère Milton, du Shakespeare à celui qui préfère Sophocle, c'est lui manquer de respect, c'est ne pas le comprendre, c'est peut-être le calomnier.

Le style d'*Ernest Maltravers* est facile, abondant, et parfois même se distingue par une certaine élégance; mais il manque à peu près

constamment de précision et de simplicité, les meilleures phrases ne sont guère que des phrases de conversation. L'auteur, au lieu de choisir pour sa pensée une expression déterminée, à l'exclusion des synonymes qui peuvent se présenter ou des comparaisons voisines qui s'offrent à la mémoire, ébauche plusieurs expressions et donne à choisir au lecteur sans se soucier d'accepter la responsabilité d'une préférence irrévocable. Un pareil procédé indique chez l'écrivain la connaissance familière du vocabulaire; mais, à parler franchement, c'est la négation même du style. C'est un système d'à peu près qui éblouit quelque temps et qui finit par impatienter.

Je regrette que M. Bulwer se soit cru obligé de semer dans la conversation de ses personnages plusieurs phrases françaises qui sont quelquefois vulgaires et qui ne sont pas toujours correctes. Les gens bien élevés qui s'abordent chez nous ne disent pas : Comment ça va? Et s'ils le disaient, ils ne l'écriraient pas. Personne en France n'adresse à son interlocuteur *des* belles paroles. Quand une femme fait une promenade à cheval en compagnie d'un seul cavalier, elle ne dit pas qu'elle risque *le cavalier seul*, car ce terme de contredanse serait en pareil cas sans application. Certes, il eût mieux valu ne pas clouer aux différens chapitres d'*Ernest Maltravers* des épigraphes tirées d'Eschyle, d'Euripide, de Simonide, et transcrire correctement les paroles françaises et italiennes prononcées par les personnages. L'érudition n'est pas nécessaire, mais la modestie est toujours de bon goût.

GUSTAVE PLANCHE.

DE L'ÉTAT ACTUEL

DE

L'ART RELIGIEUX

EN FRANCE.

« L'étude des monumens religieux a ranimé parmi nous le sentiment et le goût de l'art chrétien. Ce sentiment a bientôt tourné au profit du christianisme lui-même. En apprenant à comprendre, à admirer nos églises, on est devenu presque juste, presque affectueux pour la foi qui les a élevées. C'est là un retour un peu futile vers la religion, retour sincère cependant, et qu'il ne faut pas dédaigner. L'art rend ainsi aujourd'hui à la religion quelque chose de ce qu'il en a reçu jadis (1). » Ainsi parlait, il y a peu de temps, dans une occasion solennelle, l'ancien ministre de l'instruction publique. Ces paroles expriment avec noblesse une vérité généralement, mais vaguement sentie. Plus que personne leur auteur a contribué à ramener en France le sentiment de l'art religieux, d'abord par le nouveau jour qu'il a jeté sur l'histoire des temps où cet art naquit, et ensuite par ses généreux efforts, pendant qu'il était au pouvoir, pour sauver et populariser les débris de notre ancienne gloire artistique. Un immense changement s'est opéré dans les esprits depuis le temps où nous nous sentions excité à élever une voix humble, inconnue et presque solitaire, contre les Vandales de diverses espèces qui dévastaient les monumens de notre foi et de notre histoire (2). En peu d'années tout a changé

(1) Discours de M. Guizot à la société des Antiquaires de Normandie, en août 1837.

(2) *Du Vandalisme en France.* — *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1833.

de face. La révolution de juillet, en portant le dernier coup à l'*ancien régime* dans le présent et l'avenir, a donné un nouvel élan à l'étude et à l'appréciation de l'*ancienne France* dans le passé, non pas le passé bâtard et inconséquent des derniers siècles, mais le passé de cette grande époque où le christianisme régnait sur l'ame et le corps de l'humanité. Le nouveau gouvernement s'est rangé franchement du côté du petit nombre d'hommes qui, inspirés par les éloquentes invectives de M. Victor Hugo, essayaient de lutter contre le torrent des dévastations. Usant avec une salutaire énergie de leur puissance, M. Guizot et ses successeurs à l'intérieur et à l'instruction publique ont étendu les bras immenses et inévitables de la centralisation pour arrêter le marteau municipal et la brosse fabricienne, en même temps qu'ils ont créé ou encouragé de vastes et importantes publications, destinées à tirer de la poussière et à révéler au pays les antiques trésors de son art national. Noble et bienfaisant exemple qu'il appartenait au pouvoir antérieur de donner, et qu'il faudra bien, Dieu merci, suivre à l'avenir. D'un autre côté, une étude de plus en plus approfondie de l'étranger a produit rapidement des résultats tout-à-fait inattendus. En voyant de plus près les mœurs et la science de l'Allemagne et de l'Angleterre, on s'est aperçu du profond respect, de la tendre sollicitude que ces grandes nations professent pour les monumens de leur passé; la pensée s'est naturellement reportée sur la patrie, et on a reconnu, avec surprise et admiration, que la France renfermait encore dans ses villes de province des cathédrales plus belles, malgré le triste dénuement des unes et le fard ridicule des autres, que les plus célèbres cathédrales de l'Angleterre. On a trouvé dans la poudre de ses bibliothèques des poèmes plus originaux, plus inspirés que les épopées les plus populaires de l'Allemagne. On a vu encore les manuscrits de ces poèmes souvent ornés de miniatures plus fines, plus gracieuses que les plus vantées du Vatican. On est arrivé ainsi à comprendre et à découvrir que, même en France, il avait existé un autre art, une autre beauté que la beauté matérialiste et l'art païen du siècle de Louis XIV et de l'empire. Cette découverte renfermait implicitement celle de l'*art religieux*. Nous n'hésitons pas à employer ce mot de découverte, parce qu'une réhabilitation aussi complète, aussi fondamentale, que celle qui est exigée pour l'art religieux, vaut bien l'invention la plus difficile. Malheureusement cette découverte n'a guère été faite que par des gens de lettres ou des voyageurs. La faire passer dans la vie pratique, la faire reconnaître par les artistes ou ceux qui aspirent à le devenir, la faire comprendre par ceux qui commandent ou qui jugent les œuvres dites d'art religieux, c'est là le difficile; mais c'est aussi là l'essentiel, car, à l'heure qu'il est, il n'y a pas d'art religieux en France; et ce qui en porte le nom n'en est qu'une parodie dérisoire et sacrilége.

Ce n'est pas assurément que la *matière* de l'art religieux manque aujourd'hui en France plus qu'en aucun autre pays ou à aucune autre époque. Il y a une religion en France qui compte encore des millions de fidèles; or, toute reli-

gion qui n'est pas née à l'état de secte, comme le protestantisme, a toujours donné la vie à un art qui pût lui servir d'organe, parler son langage à l'imagination et au cœur de ses enfans, traduire ses dogmes en images vénérées et chéries, enfin parer ses rites et ses cérémonies d'un attrait mystérieux et populaire. Ce que la religion des Hindous, des Égyptiens, des Grecs, des Mexicains a fait, la religion catholique l'a fait aussi, mais avec une splendeur et une puissance à nulle autre égale. Notre patrie est couverte des produits de l'art catholique, qui ont survécu à trois siècles de profanations, d'ignorance et de ravages. Pour un Louvre, pour un Versailles dont la France s'enorgueillit, elle a cent cinquante cathédrales, elle a dix mille églises de paroisse qui remontent aux temps où régnait le véritable art chrétien. Ces cathédrales et ces églises, malgré leur pauvreté et leur nudité actuelle, ou plutôt à cause de cette nudité, offrent aux peintres et aux sculpteurs le champ le plus vaste, et presque le seul, pour leurs travaux; car on ne pourra pas faire un Versailles à chaque règne. Et où trouver aujourd'hui des particuliers qui remplacent pour l'art les princes et les prélats d'autrefois? Ces églises ouvrent chaque jour leurs portes à une foule plus ou moins nombreuse de personnes, qui y voient avec intérêt et émotion les représentations des objets de leur culte et de leurs croyances, et qui ne demanderaient pas mieux que de s'y intéresser avec ardeur et enthousiasme, si l'on prenait la peine de donner à ces représentations une valeur réelle, et de la leur expliquer. Ce n'est donc pas, nous le répétons, la matière qui manque en France à l'art religieux; ce qui lui manque, c'est le bon sens, c'est la science, c'est la foi, c'est la pudeur chez la plupart de ceux qui en sont les prétendus ouvriers. Ce qui importe, c'est de dénoncer aux hommes sincères et conséquens l'étrange abus qu'on fait des mots et des choses, dans un ordre d'idées et de faits qui exige plus de conscience et plus de scrupule qu'aucun autre. Ce qui importe encore, c'est de mettre à nu les plaies qui gangrènent l'application religieuse de l'art, afin que la partie saine de la jeune génération d'artistes qui s'élève puisse en éviter le contact et la honteuse contagion.

Mais, avant d'aller plus loin, répondons d'avance en deux mots à une multitude d'objections et de reproches qui pourraient nous être adressés. Qu'on le sache bien, nous n'entendons nullement parler de l'art en général, mais uniquement de l'art consacré à reproduire certaines idées et certains faits enseignés par la religion : tout le reste est complètement étranger à nos plaintes et à nos invectives. Nous n'empiéterons pas sur cette vaste extension d'idées, qui comprend aujourd'hui, sous le nom d'artistes, juqu'aux coiffeurs et aux cuisiniers. Nous ne prétendons en rien intervenir dans les grandes transformations, dans le rôle *humanitaire* que divers critiques et philosophes assignent à l'art, d'abord parce que nous n'y croyons pas, ensuite parce que nous n'y comprenons rien, enfin et surtout, parce qu'il n'y a rien de commun entre tout cela et le catholicisme. En effet, le catholicisme n'a rien

d'*humanitaire*, il n'est que divin, à ce que nous croyons ; du moins il n'est nullement progressif, il est *encroûté* (pour me servir d'un terme familier et emprunté à l'art), d'où il suit que les œuvres d'art qu'il est censé inspirer ne doivent et ne peuvent être qu'*encroûtées* comme lui. Plein de respect pour la critique et pour la philosophie, nous leur laissons le domaine intact et l'usage exclusif de tous les tableaux de batailles, de toutes les scènes historiques, des marines, des paysages, de la peinture de genre dans toutes ses branches intéressantes : nous leur laissons les masses d'infanterie et de cavalerie savamment échelonnées, les assemblées politiques et populaires d'hommes en frac, les intérieurs, les cuisines, les plats de fruits avec des mouches qui en dégustent délicatement le suc, le lever et le coucher des grisettes, les pêcheurs d'huîtres, les intérieurs de chenil, les belles dames en robe de satin, et les notabilités municipales en habit de garde national; en un mot, tous les sujets qui, depuis la renaissance, inspirent la peinture moderne, et réjouissent le public civilisé. Nous ne nous réservons absolument que le droit de parler sur le tout petit coin qui est laissé à l'art religieux, ou, pour parler plus justement, à l'art catholique, ou encore pour être intelligible aux hommes les plus éclairés, à l'art concentré dans le domaine du fanatisme et de la superstition.

Qu'on se rassure donc, il ne s'agit nullement pour nous de savoir si l'art en général sera catholique ou non. C'est là tout bonnement la question de la destinée du monde. Il est certain que si la société tout entière redevenait catholique, l'art le serait aussi, bon gré mal gré ; mais il est également certain que, si cela arrive jamais, ce ne sera pas de nos jours, et que tout le monde aura le temps d'y penser. Quant à nous, nous ne nous occupons que du présent, et voici ce que nous en disons : Il est de fait qu'actuellement en France il y a beaucoup d'hommes fanatiques et superstitieux, dits *catholiques*, et que ces catholiques ont des églises vastes et nombreuses, publient des livres de piété *illustrés*, ornent des chapelles et des oratoires, pour lesquelles églises, oratoires, chapelles, livres illustrés et autres, les artistes de nos jours, grands et petits, font tous les ans une foule de tableaux, estampes, lithographies, statues, bas-reliefs en carton-pierre et en marbre. Il semblerait, au premier abord, que tous ces divers objets d'art, étant à l'usage exclusif des gens religieux, dussent porter quelque trace de l'esprit de leur religion même. Eh bien! il n'en est rien. Au milieu du fractionnement général de la société, fractionnement que l'art a suivi de manière à administrer à chacun selon ses besoins et ses idées, la fraction des hommes qui usent du culte, comme dit M. Audry de Puyraveau, soit en théorie, soit en pratique, cette fraction est comme la tribu de Lévi; elle n'a rien, ou plutôt moins que rien, pire que rien, car elle est inondée de produits divers qui lui sont inintelligibles et inutiles, ou bien antipathiques et injurieux. Avez-vous les goûts militaires? MM. Horace Vernet, Bellangé, Eugène Lamy, et mille autres, sont là pour vous pourvoir abondamment de toutes les batailles que

vous pouvez désirer. Aimez-vous, au contraire, la vie sédentaire, les jouissances domestiques, ce qu'on appelle les études de mœurs? MM. Court, Franquelin, Roqueplan, se chargent de récréer vos yeux par une foule de représentations empruntées à cet ordre d'idées et d'habitudes, et souvent pleines de talent et d'esprit. Fatigué de la monotonie de la vie française, aspirez-vous après l'éclatant soleil et les pittoresques mœurs de l'Italie? MM. Schnetz, Édouard Bertin, Winterhalter, vous transporteront au sein de cette patrie de la beauté par la chaleur et la fidélité de leurs pinceaux. Avez-vous, par hasard, juré une fidélité désespérée à la mythologie antique? il y a toujours à chaque salon, surtout parmi les sculpteurs, plusieurs traînards du paganisme; et d'ailleurs vinssent-ils à manquer, il vous resterait toujours les doctrines de l'Académie des Beaux-Arts, les concours pour les prix de Rome, et les regrets de certains feuilletonistes. Préférez-vous sagement les gloires et les souvenirs de notre Europe moderne? vous avez MM. Scheffer, Delaroche, Hesse, et d'autres qu'on pourrait nommer à côté d'eux, qui ont conquis une place honorable dans l'histoire de l'art pour l'école française de nos jours. En un mot, tout le monde en a pour son goût; et si la caricature réclame par le fait une place dans chacun de ces divers genres, elle peut le faire avec bon droit, parce qu'elle n'en envahit aucun, et que sa modestie ajoute à sa vérité. Il n'y a que dans le cas où vous seriez catholique, que toute satisfaction vous est refusée; il ne vous reste d'autre ressource que de voir la religion, la seule chose au monde qui n'admette pas un côté comique, envahie par la caricature; et c'est encore le nom le plus doux qu'on puisse donner, sauf un très petit nombre d'exceptions, aux parodies, tantôt horribles, tantôt ridicules, qui couvrent chaque année les murs du Louvre, et s'en vont de là souiller nos églises sous le titre mensonger de tableaux religieux.

Mais je vous demande trop, lecteur, en supposant que vous soyez catholique; je veux seulement que vous ayez quelques notions de la religion, que vous l'ayez tant soit peu étudiée dans ses dogmes d'abord, puis dans son influence sur la société à une époque où elle était souveraine : je ne vous demande pas des convictions, je ne vous suppose que quelques idées et quelques souvenirs, puisés par vous-même à l'abri de la routine des écoles classiques. Voilà tout ce que j'exige, et cela étant, je vous prends par la main, et je vous conduis à la première église venue. Que ce soit une cathédrale ou une paroisse de village, peu importe. Passons même devant la cathédrale, si c'est une cathédrale des anciens jours, sans nous y arrêter; nous perdrions de vue le but immédiat de notre visite, tristement confondus que nous serions à la vue de ces glorieuses façades mutilées de mille façons par la haine et l'ignorance, quelquefois remplacées, comme à la sublime basilique de Metz, par un horrible portail de théâtre, en l'honneur de Louis XV; à la vue de ces vitraux défoncés et suppléés par des verres blancs ou des flaques de bleu et de rouge; à la vue d'un badigeon beurre frais,

comme à Chartres, ou au Mans, ou partout, sous lequel disparaissent à la fois les merveilles de la sculpture et le prestige de l'antiquité; à la vue d'un soi-disant jubé qui, comme à Rouen, élève sa masse lourde, opaque et grossière, à la place même qu'occupait jadis le voile du sanctuaire brodé en pierre et découpé à jour; à la vue enfin d'un chœur brutalement déshonoré, comme à Strasbourg et à Notre-Dame de Paris, par un revêtement en marbre de couleur ou par une boiserie d'antichambre. Laissons donc là la cathédrale, qui réclame une bien autre indignation. Bornons-nous à la simple paroisse moderne et décorée dans le dernier goût, et voyons quelles sont les traces d'art chrétien que nous y trouverons. Arrêtons-nous un instant devant la façade : vous y verrez quelques colonnes serrées les unes contre les autres, comme à Notre-Dame-de-Lorette, ou bien une série de frontons superposés et flanqués de deux excroissances alongées en pierre, qui ont la forme d'un radis ou d'un sorbet dans son verre, comme à Saint-Thomas-d'Aquin; vous saurez que ce sont des trépieds où est censée brûler la flamme de l'encens. Quelquefois une tour s'élève au-dessus de cette monstruosité, tour dépourvue à la fois de grace, de majesté et de sens, terminée par une terrasse plate ou par un toit de serre-chaude, ou, comme en Franche-Comté, par un capuchon en forme de verre à patte renversé. Vous vous demandez ce que peut être un édifice qui s'annonce ainsi, si c'est un théâtre, ou un observatoire, ou une halle, ou un bureau d'octroi. On vous explique que c'est un temple. A coup sûr, pensez-vous, c'est le temple de quelque culte qui a remplacé le christianisme. On vous nomme un saint dont le nom figure dans le calendrier chrétien, et vous finissez par découvrir une croix plantée quelque part avec autant de bonne grace que le drapeau tricolore sur les tours de Notre-Dame. C'est donc vraiment une église! Vous entrez. Est-ce bien vrai? Oui, il faut le croire, car voilà un autel, des confessionnaux, une chaire, des crucifix. Mais est-ce bien une église catholique, une église où l'on prêche les mêmes dogmes, où l'on célèbre le même culte que celui qui a régné dans les églises d'il y a trois cents ans? Ces dogmes n'ont-ils pas été profondément altérés, ce culte n'a-t-il pas subi quelque révolution violente? Où est donc cette forme consacrée de la croix, si naturellement indiquée et si universellement adoptée pour le plan de toutes les anciennes églises? Où a-t-on copié ces fenêtres carrées, rondes, en parallélogramme, en segment de cercle, quelquefois en poire garnie de feuillage, en un mot de toutes les formes possibles, pourvu qu'elles ne tiennent ni du cintre, ni de l'ogive chrétienne? Est-ce de cette cage suspendue entre deux piliers, ou de ce tonneau à demi creusé dans le mur, que l'on prêche la parole du Dieu vivant, dans la même langue que saint Bernard et Bossuet? Qu'est-ce que cette montagne de rocaille qui grimpe à l'extrémité, qui cache le chœur, s'il y en a un, qui élève, sur des colonnes cannelées, un fronton garni de je ne sais combien de gros enfans tout nus dans les postures les plus ridicules, et qui se répète en petit tout le long des bas-côtés? Serait-ce par hasard l'autel où se célèbrent les plus augustes mystères?

Mais approchons : examinons ces sculptures, ces tableaux surtout, que l'on y expose à la vénération des fidèles. Quoi ! c'est le fils de Dieu mourant sur la croix que cette étude d'anatomie où vous pouvez compter tous les muscles, toutes les côtes, mais où vous ne trouverez pas la trace la plus légère d'une souffrance divine, et dont les bras, tendus et dressés verticalement au-dessus de la tête, semblent, conformément au symbole janséniste, s'ouvrir à peine afin d'embrasser, dans le sacrifice expiatoire, le moins d'ames possible (1). Quoi ! cet être tout matériel, tout humain, tout courbé sous le poids des basses conceptions du peintre, et entouré de figures aussi ignobles que la sienne, ce serait là le fils de Dieu avec les douze pêcheurs qui lui ont conquis le monde ! Quoi ! ce médecin juif qui semble demander le salaire de ses visites, c'est Jésus ressuscitant la jeune fille de Jaïr (2) ! Cet homme nu qui prêche d'un air goguenard à un auditoire de gamins de Paris, c'est le précurseur martyr annonçant la venue du Sauveur (3) ! Ces demoiselles prétentieuses, ces petites maîtresses affectées, dont le front n'a jamais réfléchi que des vanités frivoles ou des passions impures, ce sont là nos vierges-martyres, nos Catherine, nos Cécile, nos Agnès, nos Philomène ! Cette femme échevelée, effrontée, à l'œil ardent, au vêtement impudique, c'est la première des saintes, l'amie du Christ, Madeleine ! Ces autres femmes aux formes grossièrement matérielles, à la robe transparente, ce sont là les symboles de la religion et de la foi (4) ! Cette série de scènes fantasmagoriques, où je reconnais, sous des habits d'emprunt et dans des attitudes de théâtre, les figures que je rencontre chaque jour dans les rues, c'est là l'histoire de notre religion (5) ! Ces Romains en toge, ces gladiateurs nus, ces modèles complaisans de raccourci, ces déclamateurs barbus, tous taillés sur le même patron, et dont je ne puis deviner les noms qu'avec l'aide du suisse ou du bedeau, ce sont là les saints dont autrefois des attributs distincts et tous empreints d'une poésie sublime rendaient les noms chers et familiers, même aux moindres enfans ! Quoi ! enfin, cette matrone païenne, cette Junon ressuscitée, cette Vénus habillée, cette image trop fidèle d'un impur modèle, ce serait là, pour comble de profanation, la très sainte Vierge, la mère du divin amour et de la céleste pureté, l'emblème adorable qui suffit à lui seul pour creuser un abîme infranchissable entre le christianisme et toutes les religions du monde, l'idéal qui évoque sans cesse l'artiste vrai-

(1) On sait que l'on suivait l'usage contraire dans toutes les crucifixions peintes ou sculptées dans les âges chrétiens. Un exemple frappant se voit dans le magnifique bas-relief de la chaire du baptistère de Pise, où Nicolas de Pise, père de la sculpture chrétienne, a représenté notre Seigneur les bras étendus horizontalement, comme pour embrasser l'humanité tout entière dans sa rédemption.

(2) Voyez le tableau derrière le maître-autel de Saint-Roch, à droite.

(3) Voyez un tableau qui représente la prédication de saint Jean-Baptiste, dans la même église, nouvellement placé.

(4) Voyez les deux figures destinées au bénitier de la Madelaine, exposées au Salon de 1836.

(5) Voyez la plupart des fresques de Notre-Dame-de-Lorette, de celles du moins qui sont découvertes en ce moment.

ment chrétien à une hauteur où nul ne saurait le suivre? Quoi, vraiment, c'est là Marie! Mais, dites-moi, je vous en supplie, quels sont donc les profanes qui ont envahi tous nos sanctuaires, et qui, consommant le sacrilége sous la forme de la dérision et du ridicule, pour mieux flétrir la vieille religion de la France, ont intronisé le matériel, le grotesque et l'impur, sur les autels de l'Esprit saint, des martyrs et de la Vierge?

Et que l'on ne croie point que ces profanateurs, quels qu'ils soient, ont borné leurs envahissemens aux églises des grandes villes. Nous l'avons déjà dit, il n'y a point de paroisse de campagne où ils n'aient pénétré, et où ils n'aient tout souillé. Il n'est point d'église de village où, après avoir détruit les saintes images d'autrefois, défoncé ou bouché les vestiges de l'architecture sacrée, badigeonné le temple tout entier, ils n'aient exposé aux regards d'une foule désorientée une masse d'images qui ne sauraient être qu'un objet de profonde ignorance pour les simples, de mépris pour les incrédules, de scandale pour les fidèles instruits. Trop heureuse encore la pauvre paroisse, si dans la ferveur d'un zèle plus funeste mille fois que celui des iconoclastes, on n'a pas fait disparaître la vieille madone de bois brun ou de cire, habillée de robes empesées en mousseline rose ou blanche, avec une couronne de ferblanc sur la tête, mais que le peuple préfère avec raison, parce que, malgré la simplicité grossière de l'image, il n'y a là du moins aucune insulte à la morale ni au sentiment chrétien. On sait que dernièrement le curé de Notre-Dame-de-Cléry ayant voulu enlever la madone séculaire, qui se vénère à ce lieu de pèlerinage, pour la remplacer par quelque chose de plus frais, le peuple s'est révolté contre cette exécution, et il s'en est suivi un procès correctionnel où l'on a vu l'étrange spectacle d'une population qualifiée d'*ignorante* et de *fanatique*, obligée de défendre les vieux objets de son amour et de son culte contre le goût moderne de son pasteur.

C'est que, dans ce système de profanation méthodique, tout se tient avec une impitoyable logique; le laid a tout envahi; il a souillé jusqu'aux derniers recoins où pouvait encore se cacher le symbolisme catholique. Il règne partout en maître, depuis les énormes croûtes qui viennent chaque année, après l'exposition, déshonorer les murs de nos églises, masquer et défigurer leurs lignes architecturales (1), jusqu'aux petites images que l'on distribue aux prêtres, pour en garnir leurs bréviaires modernisés aussi comme tout le reste, jusqu'à ce prétendu *bonnet carré* dont on les coiffe quand ils montent en chaire ou conduisent un mort à sa dernière demeure, espèce d'éteignoir dont je ne sais quelle liberté de l'église gallicane semble réserver le privilége exclusif au clergé français (2).

(1) Qu'on entre pour un instant seulement à Saint-Germain-des-Prés ou à Saint-Étienne-du-Mont, et l'on verra quel genre de services la peinture moderne sait rendre à l'architecture chrétienne.

(2) A Rome, et partout ailleurs dans le monde catholique, les prêtres ont pour coiffure un véritable bonnet carré à quatre pans, d'une forme à la fois digne et gracieuse, absolument semblable, sauf la couleur, à la barrette des cardinaux. Il en était de même en France avant

Voilà donc jusqu'où est tombé cet art divin, enfanté par le catholicisme et porté par lui au plus haut point de splendeur qu'aucun art ait jamais atteint! cet art créé et propagé dans le monde chrétien par tant de grands papes et de saints évêques; cet art dont les Agricole, les Avit, les Martin, les Nicaise, et tant d'autres pontifes français, avaient légué à leurs successeurs le dépôt sacré en même temps que le souvenir de leur sainteté et de leur noble grandeur; cet art si populaire, si aimé, si généreux, qui avait mis les talens les plus purs et les plus dévoués au service de l'intelligence des pauvres et des humbles, qui avait peuplé jusqu'aux moindres villages de trésors inimitables, et porté jusqu'au fond des déserts et des forêts inhabitables le magnifique témoignage de la fécondité et de la beauté du catholicisme : voilà donc ce qu'il est devenu avec la permission du clergé moderne! Ces peintres vraiment chrétiens des vieilles écoles d'Italie et d'Allemagne, ces hommes qui puisaient toutes leurs inspirations dans le ciel ou dans des émotions épurées par la piété la plus sincère, ces humbles génies dont chaque coup de pinceau était, on peut le dire sans crainte, un acte de foi, d'espérance et d'amour, ces admirables auxiliaires de la ferveur chrétienne, ces prédicateurs puissans de l'amour des choses d'en haut, c'est donc en vain qu'ils ont travaillé, puisque, relégués dans les galeries des princes, où ils sont confondus le plus souvent avec tout ce que l'art a produit de plus impur et de plus dégradé, ils voient la place qu'ils ambitionnaient, sur les autels où leurs frères viennent prier, usurpée par d'effrontés parodistes, sans qu'aucune main sacerdotale vienne jamais purifier le sanctuaire de ces souillures. On l'a dit avec une cruelle vérité : il y a beaucoup d'églises qui n'ont pas été atteintes par les mutilations iconoclastes des huguenots; il y en a beaucoup qui ont survécu à la rage des vandales de la terreur, mais il n'y en a pas une seule en France, quelle que soit sa majesté ou sa petitesse, pas une seule qui ait échappé aux profanations que commettent, depuis trois siècles, des architectes et des décorateurs soldés, encouragés ou du moins tolérés par le clergé. Et cependant, dans ces églises où il n'y a pas une pierre qui ne porte l'empreinte du paganisme régénéré, pas un ornement qui ne témoigne du triomphe de la rocaille du XVIIIe siècle, ou du classicisme païen du XVIIe, on entend souvent des prédicateurs monter en chaire et vanter les services rendus par la religion à l'art, sans s'apercevoir même que la religion a été honteusement expulsée de l'art jusque dans le temple où ils parlent. On voit chaque jour des apologistes de la religion, dissertant sur le même thème avec l'ignorance la plus inexcusable, ou la plus plaisante confusion, oublier les noms des artistes qui ont le plus honoré la religion, ou bien ne les citer que pour les confondre avec ceux qui ne se

Louis XIV. Qu'on n'accuse pas ces observations de minuties; dans le symbolisme chrétien, dont le vêtement sacerdotal est une partie si essentielle, il n'y a rien d'insignifiant. Les moindres détails étaient liés aux œuvres les plus grandioses sous le règne de la beauté et de la vérité, et malheureusement ils le sont encore sous le règne du laid et du profane.

sont servi des sujets religieux que pour populariser la victoire de la chair sur l'esprit, Fra Angelico avec Titien, Giotto avec les Carraches, Van-Eyck avec Rubens, et le pur et pieux Raphaël du *Sposalizio* et de la *Dispute du Saint-Sacrement* avec ce Raphaël dégénéré qui n'avait plus pour modèle que la boulangère dont il avait fait sa maîtresse.

Mais n'accusons pas seulement le clergé français; celui d'Italie et d'Espagne a été aussi loin que lui : celui d'Allemagne a été plus loin encore, mais il a le bon esprit de sentir aujourd'hui son erreur, et de revenir avec empressement aux types chrétiens (1). N'accusons pas même le clergé en général, si ce n'est du tort d'avoir subi trop servilement le joug des artistes dégénérés qui ont brisé le fil de la tradition chrétienne; et pendant longtemps il n'y en a point eu d'autres. Accusons surtout ces artistes et leurs successeurs, obligés par état d'étudier les différentes phases de l'art religieux, d'avoir volontairement répudié la beauté et la pureté des anciens modèles, pour affubler les sujets chrétiens d'un vêtement emprunté tour à tour à l'anatomie savante du paganisme, ou à la coquetterie débauchée au temps de Louis XV. Accusons les princes et les grands seigneurs des trois derniers siècles, qui n'ont eu que trop d'encouragemens pour ces sacriléges, et trop de galeries pour y déposer leurs produits. Nous n'oublierons jamais un tableau que nous avons vu à la galerie des anciens électeurs de Bavière à Schleissheim, près Munich, que nous citerons comme le type de ce que nous appelons le genre profanateur : c'est une *Madeleine* peinte par je ne sais plus quel peintre français du XVIIIe siècle; cette Madeleine est nue et sans autre parure que ses cheveux, lesquels sont *poudrés*. Le guide vous dit d'un ton sentimental que l'artiste a eu sa femme pour modèle. Aujourd'hui on ne met plus de poudre aux Vierges et aux Madeleines, parce que ce n'est plus la mode; mais on leur met des *féronnières* et des bandeaux, parce que l'on en voit aux femmes du monde, au-dessus desquelles la pensée du peintre n'a jamais su s'élever. On ne déshabille pas une sainte, parce qu'après tout on veut que son tableau puisse être acheté par le gouvernement pour telle ou telle église; mais l'accoutrement qu'on lui donne, la tenue et le regard qu'on lui prête, ne sont guère plus décens ni plus édifians que la nudité complète de la Madeleine de Schleissheim.

L'antiquité païenne, que nous admirons volontiers *chez elle* et dans certaines limites, mais dont nous repoussons avec horreur l'influence sur nos mœurs et notre société chrétienne, l'antiquité était au moins conséquente dans les symboles qu'elle nous a laissés de ses dieux et de ses croyances. Ces symboles sont tout-à-fait d'accord avec les récits de ses prêtres et de ses

(1) Pour s'en convaincre, on n'a qu'à visiter la cathédrale de Fribourg en Brisgau, à deux pas du Rhin. On y verra quel goût pur et excellent préside aux réparations et à l'entretien de cette magnifique et si complète église. Que si, en revenant, on passe par Strasbourg, et qu'on jette un coup d'œil sur le chœur de cette cathédrale, on verra quel abîme sépare la France de l'Allemagne sous le rapport de l'intelligence de l'art chrétien.

poètes. Jamais elle n'a imaginé de faire de son Jupiter une victime, de son Bacchus un dieu mélancolique, de sa Vénus une vierge pudique et pieuse. Il était réservé aux chrétiens, aux catholiques, de trouver le secret de la profanation dans l'inconséquence, d'emprunter aux doctrines pulvérisées et flétries à jamais par le christianisme les types de leurs constructions et de leurs images religieuses, d'édifier l'église du Crucifié sur le plan du temple de Thésée ou du Panthéon, de métamorphoser Dieu le père en Jupiter, la Vierge en Junon ou en Vénus habillée, les martyrs en gladiateurs, les saintes en nymphes, et les anges en amours!

Est-ce à dire qu'il faille asservir toutes les œuvres d'art religieux à un joug uniforme? qu'il faille passer le niveau impitoyable d'un type unique, comme celui de Bysance, sur tous les fruits de l'imagination et de l'inspiration consacrée par la foi? Il n'en est rien : l'art vraiment religieux ne repousse que le contresens, mais il le repousse énergiquement; il a horreur de l'envahissement du païen dans le chrétien, de la matière et de la chair dans le royaume de la pureté et de l'esprit. Il veut la liberté, mais la liberté avec l'ordre; il veut la variété, mais la *variété dans l'unité*, loi éternelle de toute grandeur et de toute beauté. Mais au lieu de longues explications théoriques, citons des noms et des faits; c'est le plus sûr moyen de montrer combien le génie catholique sait être fécond et varié, sans jamais mentir aux conditions de sainteté et de pureté qui le constituent. Dira-t-on qu'il y a uniformité entre une cathédrale romane et une cathédrale ogivale, entre Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Ouen de Rouen, entre la cathédrale de Mayence et celle de Milan, et pour ne pas sortir de Paris, entre Saint-Germain-des-Prés et l'intérieur de Saint-Eustache? Non certes, et cependant tous ces édifices répondent également à l'idée légitime et naturelle d'une église chrétienne, tandis qu'il y a répulsion complète et profonde entre cette idée et des anachronismes comme la Madeleine et Notre-Dame-de-Lorette. Est-ce que les bas-reliefs d'André de Pise au baptistère de Florence, ceux des tombeaux de saint Augustin à Pavie et de saint Pierre martyr à Milan, le *Jugement dernier* au grand portail de Notre-Dame, ou les saintes exquises de la Frauenkirche à Nuremberg, sont taillés sur le même modèle? Non, certes, ces pierres toutes vivantes par la foi et le génie qui les anime, ne se ressemblent ni par la disposition des sujets, ni par l'expression, ni par l'agencement, mais uniquement par ce sentiment de pudeur, de grace et de dignité que le dogme de la réhabilitation de l'homme donne à toutes ses idées; tandis que la *fameuse* vierge de Brydone à Chartres, et le *fameux* tombeau du maréchal de Saxe à Strasbourg ne sauraient commémorer que l'emphase et la prétention d'un siècle corrompu. Qu'y a-t-il de commun entre la madone vraiment divine de Van-Eyck à Gand, et celles de Francia et du Pérugin; entre les délicieuses miniatures de Hemling sur le reliquaire de Sainte-Ursule à Bruges, et celles de Fra Angelico sur les reliquaires de Santa-Maria-Novella; entre les graves et grandioses fres-

ques de la primitive école florentine, et celles si pures et si majestueuses de Luini ou de Raphaël avant sa chute? Ce n'est certes ni le coloris, ni le dessin, ni les types choisis, rien en un mot, si ce n'est une égale fidélité à l'idée chrétienne, et ce merveilleux effet également produit sur l'ame par tous ces différens chefs-d'œuvre. Entraînée par eux vers le ciel, elle est plongée dans cette sorte d'extase mystérieuse qu'aucune parole ne saurait rendre, et qui ne laisse à l'admiration d'autres ressources que de dire comme Dante, au souvenir des délices du paradis :

> Perch' io lo' ngegno e l'arte e l'uso chiami,
> Sì nol direi, che mai s'immaginasse;
> Ma creder puossi et di veder si brami.

Que l'on ne croie pas non plus que cette fidélité à la pensée chrétienne doive dépendre exclusivement d'une époque spéciale, d'une organisation unique de la société, et que la nôtre en soit deshéritée. A côté de ces exemples qui datent des écoles primitives, on peut citer à juste titre l'admirable école contemporaine d'Allemagne, je veux dire celle d'Overbeck et de ses nombreux disciples, si peu connue en France, où l'on se croit cependant le droit de porter sur elle les jugemens les plus bizarres, parce qu'on a vu deux ou trois tableaux de l'école de Dusseldorf qui ne lui ressemble en rien. Eh bien! tous ceux qui ont vu et compris des tableaux ou des dessins d'Overbeck, ne pourront s'empêcher de reconnaître qu'il n'y a là aucunement copie des anciens maîtres, mais bien une originalité puissante et libre, qui a su mettre au service de l'idée catholique tous les perfectionnemens modernes du dessin et de la perspective ignorés des anciens. L'ame la mieux prédisposée à la poésie mystique n'en est pas moins complètement satisfaite, comme devant le chef-d'œuvre le plus suave des anciens jours, et l'intelligence la plus revêche est forcée de convenir qu'il y a même de notre temps la possibilité de renouer le fil des traditions saintes, et de fonder une école vraiment religieuse, sans remonter le cours des âges, et sans cesser d'être de ce siècle.

Il est triste que l'Allemagne puisse s'attribuer à elle seule la gloire de cette véritable et salutaire renaissance. Il est triste que la Belgique, par exemple, où il y a, comme en France, tant de jeunes talens, qui a produit, au xv[e] siècle, une école si chrétienne, si pure, et la première de toutes par le coloris, celle de Van-Eyck, de Hemling, de Roger Van de Weyde, de Schoreel, s'obstine aujourd'hui à ne voir dans son brillant passé que l'école charnelle et grossièrement matérialiste de Rubens et de Jordaens. Il est triste que la France n'ait pas revendiqué l'initiative de cette glorieuse réaction en faveur du bon sens et du bon droit. Heureusement il est aujourd'hui constaté que cette réaction s'est étendue jusqu'à elle, et que parmi nous une foule de nobles cœurs d'artistes palpitent du désir de secouer le joug du matérialisme païen. Ils aspirent, pour l'art auquel ils ont dévoué leur vie,

à des destinées plus élevées que celles qui lui sont promises par les arbitres usurpateurs de la critique moderne. Il est donc permis d'espérer que nous verrons enfin s'élever une école de peinture chrétienne dans cette France, qui, depuis les *enlumineurs* de nos vieux missels, n'a pas compté un seul peintre religieux, sauf le seul Lesueur, venu du reste à une époque qui rend sa gloire doublement belle. De la peinture, cette révolution heureuse se communique et se communiquera chaque jour davantage aux deux autres grandes branches de l'art. Nous ne voulons blesser aucune modestie, ni entourer d'éloges prématurés des efforts qui aboutiront plus tard à une couronne populaire et méritée; mais nous ne pouvons nous défendre de signaler, à côté des œuvres si accomplies et si heureusement inspirées de MM. Orsel et Signol en peinture (1), à côté des monumens, jusqu'à présent trop rares et trop étrangers à la religion, de Mlle de Fauveau, les excellens commencemens de MM. Bion et Duseigneur en sculpture, et ces travaux d'architecture si patiens, si savans et si régénérateurs de MM. Lassus, Vasserot et Louis Piel. Chaque année fortifie les dévouemens anciens, et fait éclore des vocations nouvelles pour la régénération de l'art religieux; et le jour viendra peut-être bientôt où l'on verra une phalange serrée marcher au combat et à la victoire sur les vieux préjugés et les nouvelles aberrations qui dominent l'art actuel. Mais les obstacles sont nombreux, les ennemis sont acharnés; la lutte sera longue et pénible. Constatons seulement que cette lutte existe, car, dans le fait seul de son existence, il y a un progrès incalculable sur l'époque de la restauration, et un germe fécond de conquêtes pour l'avenir. Il faut, du reste, nous habituer à regarder en face nos adversaires, à les compter et surtout à peser leur valeur. C'est pourquoi il ne sera peut-être pas hors de propos de faire ici une briève énumération des différentes catégories d'adversaires que nous avons à redouter ou à combattre; je ne crains pas de dire *nous*, parce qu'il y a certes entre ceux qui travaillent pour la réhabilitation d'une cause immortelle et ceux qui jouissent du fruit de leurs généreux efforts, une union de cœur et d'ame assez intime pour justifier la solidarité des espérances et des inimitiés.

Posons en premier lieu, non pas comme les plus redoutables, mais comme les plus nombreux et les plus aptes à se laisser confondre par une portion du

(1) Nous pourrions citer dans cette catégorie M. Hauser, car, quoique étranger à la France par sa naissance, il lui consacre ses études. La sympathie du public pour son tableau exposé à Saint-Roch a dû le dédommager suffisamment des inconcevables dédains d'un jury qui a eu le malheur d'être répudié par M. Delaroche et M. Vernet. Mais il aurait plus justement à se plaindre de la légèreté avec laquelle les journaux se sont plu à attribuer cet essai remarquable à une illustre princesse dont le talent n'a pas besoin d'être constaté par un prêt de ce genre. Le *Musée des Familles* a été jusqu'à faire graver et publier ce tableau en attribuant à son altesse royale la princesse Marie l'œuvre du peintre étranger. M. Hauser nous appartient, du reste, non-seulement par ses propres services, mais par l'excellente ligne qu'il fait suivre à son fils adoptif, qui, à peine sorti de l'enfance, promet déjà à l'art chrétien un digne représentant.

public avec les hommes du progrès, posons les hommes de la mode, de cette mode, ignoble parodie de l'art, et qui en est la mortelle ennemie, de cette mode qui a mis le gothique en encriers et en écrans, qui daigne assigner aux produits de l'art chrétien une place dans ses préférences, à côté des pendules de Boule et des bergères en porcelaine du temps de Louis XV; de cette mode enfin qui inspire à un certain nombre de peintres des tableaux où les mœurs et les croyances du moyen-âge sont représentées avec tout autant de fidélité que dans cette foule de pitoyables romans qui inondaient naguère notre littérature. Heureusement le bon sens public a déjà fait justice de ces charges du moyen-âge, de cette prétendue étude du passé, sans goût, sans science et sans foi; la mode du gothique est à la veille d'être enterrée, et les pieux efforts de ceux qui se sont dévoués à l'œuvre de la régénération seront bientôt à l'abri d'une confusion humiliante avec l'exploitation de ceux qui spéculent sur la vogue et sur toutes les débauches de l'esprit.

Est-ce la seconde ou bien la dernière place qu'il faut assigner aux théoriciens et aux praticiens du vieux classicisme? S'il fallait ne tenir compte que de la valeur, de l'influence, ou de la popularité de leurs œuvres et de leurs doctrines, en vérité, ce ne serait que *pour mémoire* qu'on aurait le droit de les mentionner. Mais, puisqu'ils occupent toutes les positions officielles, puisqu'ils ont à peu près le monopole de l'influence gouvernementale, puisqu'ils s'y sont constitués comme dans une citadelle d'où ceux qui font quelque chose se vengent de la réprobation générale qui s'attache à leurs œuvres, en repoussant opiniâtrément les talens qui ont brisé leur joug, et d'où ceux qui ne font rien s'efforcent d'empêcher que d'autres ne puissent faire plus qu'eux-mêmes; puisque surtout ils ont encore la haute main sur tous les trésors que l'état consacre à l'éducation de la jeunesse artiste, il ne faut jamais se lasser de les attaquer, de battre en brèche cette suprématie qui est une insulte à la France, jusqu'à ce que l'indignation et le mépris public se soient enfin frayé un chemin jusque dans le sanctuaire du pouvoir pour en chasser ces débris d'un autre âge. Du reste, on a la consolation de sentir que, s'ils peuvent encore faire beaucoup de mal, briser beaucoup de carrières, tuer en germe beaucoup d'espérances précieuses, leur règne n'en touche pas moins à sa fin; il ne leur sera pas donné de flétrir long-temps encore de leur souffle malfaisant l'avenir et le génie d'une jeunesse digne d'un meilleur sort; la publicité fera justice de ces ébats du classicisme expirant, qui seraient si grotesques, s'ils n'étaient encore plus funestes; les concours de Rome les tueront. Nous ne subirons pas toujours le règne d'hommes qui ont l'à-propos de donner pour sujet aux élèves, en l'an de grace 1837, *Apollon gardant les troupeaux chez Admète*, et *Marius méditant sur les ruines de Carthage!*

Une troisième espèce d'adversaires, et, selon nous, la plus dangereuse, ce sont les critiques. Nous entendons sous ce nom les écrivains qui, dans divers journaux, sont chargés de traiter les questions d'art. Tous ces juges souve-

rains et sans appel semblent s'être donné le mot pour étouffer, soit par un silence convenu, soit par des blâmes amers, tout ce qui porte l'empreinte d'une régénération religieuse dans l'art. En attaquant la juridiction de ce haut tribunal, nous avons besoin de répéter ce que nous avons dit en commençant, savoir : que nos observations et nos plaintes roulent uniquement sur la partie religieuse des différentes branches de l'art; pour tout le reste, nous nous déclarons de nouveau tout-à-fait incompétent. Mais lorsqu'il s'agit de l'avenir d'un élément si essentiel et si intime de la forme religieuse, élément qui s'adresse, ou qui est censé du moins s'adresser aux masses catholiques, nous nous sentons le droit de protester selon la mesure de nos forces contre cette ligue mauvaise, dont les organes impitoyables sont campés dans les journaux les plus accrédités, et même dans ceux plus spécialement consacrés aux arts (1). Si cette ligue devait triompher, c'en serait fait assurément de toute espèce d'école religieuse en France. Dès qu'un jeune homme montre dans ses œuvres quelque tendance à marcher dans une voie plus pure et plus rationnelle que celle qui lui est tracée à l'École des Beaux-Arts, ou par l'exemple des maîtres en vogue, ses œuvres et sa tendance sont aussitôt censurées avec l'animosité la plus cruelle. Le mot de *pastiche* lui est jeté avec un froid mépris, comme une flétrissure dont il ne doit jamais se relever. On lui impute comme un crime de copier servilement les *écoles gothiques;* et ce reproche lui est fait par des hommes qui, à chaque ligne de leurs écrits, montrent l'ignorance la plus profonde de tout ce qui touche à ces malheureuses écoles *gothiques;* par des hommes dont les paroles prouvent qu'ils n'ont jamais vu, ou du moins jamais regardé, un tableau de l'époque qu'ils voudraient mettre au ban de l'intelligence humaine; par des hommes qui donnent chaque jour l'exemple de cette confusion historique que nous relevions plus haut comme très regrettable chez les ecclésiastiques, mais qui est bien autrement inexcusable chez ceux qui se sont investis du droit de régenter l'art passé, présent et à venir. Ils ne savent pas même distinguer entre leurs contemporains; ils déclarent, avec la plus risible certitude, que M. Ingres et Overbeck suivent la même ligne; ils vous disent que la *Sainte Cécile* de M. Delaroche rappelle le *style gothique du Pérugin*; d'autres, à propos du même tableau, n'ont-ils pas été parler de Giotto et d'Organa, comme étant du xve et du xvie siècle? Après quoi, dans la même phrase, ils accouplent adroitement deux ou trois de ces grands noms, pour asseoir sur eux un jugement tantôt méprisant, tantôt dédaigneusement protecteur, et établir des rapprochemens inouis entre des hommes qui n'ont jamais rien eu de commun entre eux, si ce n'est d'être également ignorés de ceux qui en parlent de la sorte. Et voilà les censeurs qui donnent ou ôtent à leur gré

(1) Nous devons faire une exception en faveur de *l'Européen*, recueil dont tous les articles en matière d'art sont dictés par une science profonde et le sentiment le plus pur des exigences de la pensée chrétienne.

le droit de cité dans l'art! Voilà les aristarques à qui nous reconnaîtrions le droit de former nos idées sur le beau! Ce n'est pas tout : après qu'ils ont ruiné, autant qu'il dépend d'eux, la pratique du vrai beau, il nous faut subir leurs théories, apprécier tout ce qu'elles renferment de pur, de satisfaisant et de fécond, tout ce qu'elles promettent de gloire et d'originalité à l'avenir de l'art en France. Il faut entendre les uns proclamer et appeler de tous leurs vœux une réaction plus ou moins effrontée en faveur des nudités, l'apothéose de la chair, le retour aux classiques turpitudes de la mythologie; ils nous trouvent déjà trop loin des saletés de Boucher et de Vanloo, des solennelles nudités de l'empire : on dirait qu'il n'y a plus assez de barons à l'Académie pour les servir à leur gré. Les autres, avec une outrecuidance despotique, s'indignent que nous ne restions pas cloués au XVI[e] siècle; ils veulent bien reconnaître que les Grecs et les Romains ne sont plus de mise, mais le paganisme de la renaissance, mitigé par la civilisation italienne, travesti à l'usage de ces tyranneaux d'Italie, les plus corrompus et les plus sacriléges qu'on vit jamais; voilà le beau idéal, qu'il n'est pas donné au génie chrétien, au génie national, de dépasser! Mais, quelsque soient leurs dissentimens intérieurs, leurs différens degrés de pudeur et de science, on peut être sûr qu'ils se trouveront tous d'accord pour combattre en bataille rangée contre ceux qui chercheront à ramener dans l'art religieux l'esprit chrétien, dont ils ont décrété unanimement la mort et la sépulture, au sein des vieilleries des temps barbares. Eh bien! on peut le leur prédire hardiment, leur arrêt sera cassé; malgré leur union et leur acharnement, ils seront débordés; l'instinct de la jeunesse ne se laissera pas égarer; les idées marcheront, et un beau jour ces arbitres redoutables se réveilleront tout seuls sur leur tribunal abandonné. J'en prends à témoins, et le nombre toujours croissant de jeunes gens qui bravent la malveillance et l'injustice pour suivre la voie nouvelle, et l'intérêt toujours plus vif que met le public à étudier leurs essais, malgré les avertissemens zélés que distribue chaque matin le journal de chacun. Mais si l'empire de la critique telle qu'elle est actuellement organisée, doit s'écrouler, il n'en est pas moins très puissant à l'heure qu'il est. Pour le braver et lui survivre, il faut aux nouveaux adeptes de l'art chrétien, non pas l'ardeur d'une réaction momentanée, non pas l'élan d'un jeune courage, mais l'énergie intime, l'enthousiasme calme et contenu, le dévouement religieux à ce qui est immortel, et cette modestie silencieuse en face de l'injustice, qui semble l'ignorer encore plus que la dédaigner, toutes vertus bien rares et bien difficiles, mais dont le grand et saint Overbeck, au fond de son atelier solitaire de Rome, fournit le modèle le plus accompli et le plus encourageant.

Signalons en quatrième lieu une autre classe d'adversaires qui semblerait rentrer dans la précédente, mais qui offre des caractères distincts. Nous voulons parler d'un certain nombre d'écrivains sur l'art, lesquels, dominés par ces prévisions vagues et ambitieuses qui sont le signe à la fois de la gran-

deur et de la faiblesse de notre temps, voudraient lancer l'art dans des voies inconnues et impossibles à déterminer, au risque de le voir s'égarer ou périr d'impuissance. Ils parlent bien des conditions essentielles à l'art religieux en général, ils connaissent les produits de l'ancien art chrétien, ils les apprécient même sous quelques rapports, ils les ont étudiés avec plus ou moins de conscience et de profondeur; mais, entraînés par je ne sais quelle impulsion humanitaire, ils font chorus avec les adorateurs du paganisme et de la renaissance pour déclamer contre le moyen-âge en général, pour confondre l'art de cette époque dans leurs rancunes contre la féodalité, pour protester contre toute tendance qui semblerait ressusciter cette époque, même en peinture. Ils veulent qu'on n'étudie les chefs-d'œuvre du passé chrétien que le temps nécessaire pour asseoir un jugement souvent superficiel sur des noms trop ignorés, pour leur assigner une place honorable dans la grande révolution de l'humanité; après quoi ils lancent l'art dans un orbite immense et vague, dont il est impossible de découvrir le but au milieu de leurs formules éclectiques, dont il est impossible surtout de retirer aucune application pratique pour réparer les dommages et combler les vides des temps où nous vivons. En un mot, ils veulent faire *une philosophie de l'art*. Déplorable erreur! nous ne craignons pas de le dire, du moins en ce qui touche à l'art religieux, si cette philosophie ne doit consister, comme celle qu'on nous offre, qu'en un certain nombre de formules arbitraires, qui nous autoriseront à renier le passé pour nous livrer aveuglément aux hasards de l'avenir. Malheur à l'art, si cette tendance se communiquait à beaucoup de jeunes artistes; sa régénération chrétienne deviendrait impossible. Qu'on le sache donc bien, il en est de l'art religieux comme de la religion elle-même. Quand on est réduit à faire de la philosophie religieuse, c'est qu'il n'y a plus de religion; quand on fait de la philosophie de l'art, c'est qu'il n'y a plus d'art. Dans l'art chrétien, il ne peut y avoir rien de nouveau au fond, pas plus que dans le christianisme lui-même. L'un tient à l'autre par d'indissolubles nœuds. D'ailleurs, n'invente pas qui veut; ceux-là surtout qui croient et qui veulent inventer sont justement ceux qui inventent le moins. Le génie, dans l'art comme dans tout, n'a jamais été le fruit de la préméditation, du calcul ou du raisonnement; c'est le fruit de ce que les uns appellent le hasard, et les autres l'inspiration d'en haut. Il y a une fin de non-recevoir bien facile à opposer aux auteurs de ces théories ambitieuses : c'est de leur demander ce qu'il faut donc faire actuellement pour bâtir et orner nos églises, et répondre aux divers besoins des masses religieuses, en attendant qu'eux ou les artistes qu'ils ont en vue, s'il y en a, aient inventé quelque nouveau progrès. Quant à nous, nous répondrons franchement qu'il faut tout bonnement marcher sur les traces des grands artistes chrétiens, au risque de se borner à les copier et de procurer à ses œuvres la terrible dénomination de *pastiches*. Le champ du véritable art chrétien est, Dieu merci! assez vaste, depuis les peintures des catacombes jusqu'à la *Dispute du Saint-Sacrement*, depuis les

sculptures de l'école de Pise jusqu'aux apôtres de Nuremberg, depuis l'Abbaye-aux-Hommes de Caen jusqu'à la cathédrale d'Orléans. Oui, encore une fois, étudiez, fût-ce au risque de les imiter servilement, les grands hommes qui ont fait de si grandes œuvres; étudiez-les dans ces œuvres d'abord, puis dans leur vie, dans leurs croyances, dans le fécond et sublime symbolisme dont leurs travaux n'ont été que l'expression. L'étude sérieuse, consciencieuse, amoureuse, conduira à l'inspiration, et l'originalité ne manquera pas; nous en avons pour témoins les Overbeck, les Veith, les Cornelius, les Hess, toutes les splendeurs de la glorieuse école d'Allemagne.

Nous arrivons, enfin, à ce que nous ne pouvons ni ne voulons regarder comme la disposition hostile d'une dernière classe d'adversaires, mais à ce qui n'en est pas moins l'obstacle le plus grave et peut-être le plus difficile à surmonter que présente l'état actuel des choses, c'est-à-dire l'indifférence et l'éloignement du clergé pour les idées que nous exposons. Quand on songe au grand nombre de travaux que le clergé fait exécuter ou sur lesquels il influe indirectement, il est évident que, tant qu'il n'interviendra pas d'une manière décisive en faveur de la régénération chrétienne et rationnelle de l'art, cette régénération manquera de l'impulsion la plus efficace et du secours le plus naturel. Malheureusement, il n'est pas moins évident que, dans le moment actuel, le clergé est en général indifférent à tout ce qui se fait pour le salut de l'art religieux, qu'un grand nombre de ses membres ignore complètement l'histoire et les règles de cet art, qu'ils ne comprennent ni n'apprécient guère les monumens admirables qu'ils en possèdent, et surtout qu'ils acceptent et consacrent avec le plus aveugle empressement le règne du paganisme dans tous les travaux qui se font journellement dans nos églises. Nous savons qu'il y a quelques honorables exceptions, et nous nous faisons un devoir de signaler celles qui sont à notre connaissance. M. l'évêque de Belley, par exemple, se montre aussi préoccupé qu'aurait pu l'être un pontife des plus beaux siècles de l'église, du maintien et du progrès de l'esprit chrétien dans les monumens de son diocèse; l'archevêque d'Avignon, les évêques de Nevers, du Mans, de Rodez, ont fait des circulaires qui manifestent le plus louable esprit de conservation et de respect pour la vénérable antiquité. Il y a même au séminaire du Mans un cours d'archéologie chrétienne dont le fondateur, M. l'abbé Chevreau, a mérité récemment une médaille d'or, décernée par la société que préside M. de Caumont. Nous croyons qu'il y a au petit séminaire de Saint-Germer, près Beauvais, un cours semblable. On a vu dernièrement dans les journaux que M. l'abbé Devoucoux, savant autunois, avait fait découvrir les magnifiques sculptures du portail de la cathédrale d'Autun, recouvertes à dessein, au XVIII[e] siècle, par une épaisse couche de plâtre, afin de pouvoir y plaquer un gros médaillon digne de cette malheureuse époque. Ce qui dépasse tout cela, c'est qu'un jeune curé de Nantes, aidé par plusieurs paroissiens instruits, a conçu le plan hardi de rebâtir son église sur un modèle du moyen-âge. Que Dieu le

conduise! Sans doute on pourrait encore recueillir plusieurs traits analogues d'autres parties de la France. Ces symptômes sont heureux; mais qu'ils sont en général peu nombreux! Notre proposition n'en subsiste pas moins pour l'immense majorité du clergé, qui, nous le répétons, se montre profondément indifférente à la renaissance ou à l'existence de l'élément chrétien dans l'art, et dont l'indifférence ne saurait provenir que de son ignorance fâcheuse sur cette grave matière.

A Dieu ne plaise que nous regardions cette ignorance comme intentionnelle, que nous lui reprochions comme une faute ce que nous regardons seulement comme un très grand malheur. Nous savons mieux que personne toutes les difficultés contre lesquelles il lui aurait fallu lutter pour être arrivé aujourd'hui au point que nous voudrions lui voir occuper. Des persécutions et des épreuves trop longues ont dû naturellement détourner les anciens du sanctuaire de ce genre d'étude; et depuis la paix de l'église, le nombre des prêtres a été long-temps trop petit pour qu'ils eussent pu dérober au service des paroisses les loisirs nécessaires à l'examen de ces grandes questions. Ils n'ont fait d'ailleurs que recueillir la succession de trois siècles d'inconséquences et d'erreurs, que l'on pourrait, à plus juste titre, reprocher à leurs prédécesseurs. Ceux-ci, en effet, procédaient avec une logique désespérante à la destruction méthodique de tout ce qui devait leur rappeler le mieux la glorieuse antiquité du culte dont ils étaient les ministres. Il ne serait pas resté une seule de nos cathédrales gothiques, si ces masses indestructibles n'avaient fatigué leur déplorable courage; mais on peut juger de leurs intentions par certaines façades et certains intérieurs qu'ils ont réussi à arranger à leur gré. C'est grace à eux qu'on a vu tomber ces merveilleux jubés, barrière admirable entre le saint des saints et le peuple fidèle, aujourd'hui remplacée par des grilles en fer creux! Non contens de l'envahissement des statues et des tableaux païens sous de faux noms, on les vit, pendant le cours du XVIIIe siècle, substituer presque partout à l'antique liturgie, à cette langue sublime et simple que l'église a inventée et dont elle a seule le secret, des hymnes nouvelles où une latinité empruntée à Horace et à Catulle dénonçait l'interruption des traditions chrétiennes. On les vit ensuite défoncer les plus magnifiques vitraux, parce que sans doute il leur fallait une nouvelle lumière pour lire dans ces nouveaux bréviaires; puis encore abattre les flèches prodigieuses qui semblaient destinées à porter jusqu'au ciel l'écho des chants antiques qu'ils avaient répudiés (1). Après quoi, assis dans leurs stalles nouvelles, sculptées par un menuisier classique, il ne leur restait plus qu'à attendre patiemment que la révolution vînt frapper aux portes de leurs cathédrales, et leur apporter le dernier mot du paganisme ressuscité, en envoyant les prêtres à l'échafaud, et en transformant les églises en temples de la Raison.

(1) On sait que tel a été le sort de la flèche de Notre-Dame de Paris.

Mais grace pour leur ombre! ils avaient l'excuse de s'être laissé entraîner par le torrent qui a entraîné la société tout entière depuis les soirées platoniciennes des Médicis, jusqu'aux courses de char ordonnées par la convention au Champ-de-Mars. Eussent-ils voulu d'ailleurs n'employer que des artistes chrétiens, où les auraient-ils trouvés au milieu de la désertion générale? Ainsi donc indulgence pour le passé. Le clergé y a tous les droits. Mais il n'en sera peut-être pas de même pour l'avenir. Déjà l'on commence à s'étonner de ce que si peu de ses membres ont jugé digne de leur attention et de leur dévouement, ce que les indifférens eux-mêmes appellent *l'art chrétien*. On s'étonne à bon droit de voir que, si cet art, qui constitue une des gloires les plus éclatantes du catholicisme, est reconnu, est apprécié aujourd'hui, c'est grace aux efforts de savans laïcs, protestans, étrangers, d'hommes presque tous imbus de la funeste théorie de *l'art pour l'art*, tandis que le clergé et les catholiques français s'en occupent à peine (1). On s'étonne que toutes les fatigues et toute la gloire de cette grande œuvre soient livrées sans partage à des écrivains tels que MM. de Caumont, de Laborde, Magnin, Mérimée, Vitet, Didron, dont les travaux, du reste, si savans et si méritoires, ne portent pas la moindre trace d'esprit religieux. On s'en étonne, disons-nous; mais, après tout, il n'y a là qu'une conséquence toute naturelle d'un fait encore bien autrement étonnant : c'est qu'il n'y a pas peut-être cinq séminaires en France, sur quatre-vingts, où l'on enseigne à la jeunesse ecclésiastique l'histoire de l'église! Chose merveilleuse et déplorable à la fois, l'histoire de l'église, cette série d'évènemens et d'individus gigantesques, qui préoccupe aujourd'hui tant d'esprits complètement étrangers, sinon hostiles, aux convictions religieuses, cette manifestation continuelle d'une force supérieure à celle de l'homme, semble n'être indifférente qu'au clergé catholique. Veut-on acquérir quelques notions justes et impartiales sur les grands hommes et les grandes époques de cette histoire? veut-on savoir ce qu'étaient les croisades, saint Grégoire VII, Innocent III, saint Louis, saint Thomas, Sixte-Quint, il faut avoir recours à des livres traduits des protestans allemands, ou aux écrits de M. Michelet, M. Villemain et M. Guizot. C'est en vain que vous vous adresseriez au clergé français, successeur et représentant de ces noms glorieux parmi nous; vous le trouverez occupé à réimprimer les mensonges gallicans de Fleury ou la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, par un prélat du dernier siècle.

Comment se ferait-il donc que, dépourvu de connaissances étendues et approfondies sur les évènemens et les personnages des temps qui ont enfanté l'art chrétien, le clergé pût apprécier les produits de cet art, qui tient par les liens les plus intimes à ce que l'histoire a de plus grand et de plus impor-

(1) Nous devons cependant faire une exception en faveur de M. Gilbert, qui a publié des descriptions des cathédrales de Paris, Chartres, Amiens, Reims, etc.; de M. l'abbé Pavie, auteur de quelques excellentes monographies sur les églises de Lyon; de M. l'abbé Tron, qui vient de mettre au jour une bonne description de Saint-Maclou de Pontoise.

tant? Comment aurait-il appris à distinguer les œuvres fidèles aux bonnes traditions ou qui manifestent une tendance à y retourner, de toutes celles qui les parodient et les déshonorent? Il faut bien cependant qu'il se hâte de revenir à cette étude et à cette appréciation, sous peine de laisser porter une grave atteinte à sa considération dans une foule d'esprits sérieux. Des faits trop nombreux viennent chaque jour à l'appui d'adversaires malveillans. On a déjà dit que, pour entendre de la musique religieuse, il fallait aller à l'Opéra ou aux concerts publics, tandis que la musique théâtrale se retrouve dans les églises. Craignons qu'on ne dise bientôt que l'art religieux a des sanctuaires dans le cabinet des amateurs, dans les boutiques des marchands de curiosités, dans les galeries du gouvernement, partout enfin, excepté dans l'église! Nous avons entendu le curé d'une ville importante, très respectable comme prêtre, se montrer même scandalisé de cette expression d'*art chrétien*, et déclarer qu'il ne connaissait d'autre art que celui de *faire des chrétiens!* Ce n'était ici que l'expression un peu crue d'une idée trop générale. Citons un exemple borné, mais significatif, de cette déplorable absence du sentiment de l'art chrétien. On a moulé depuis plusieurs années quelques-unes des plus belles madones de nos belles églises gothiques, celle de Notre-Dame, celle de Saint-Denis, qui a été transportée à Saint-Germain-des-Prés; ces modèles exquis de la beauté chrétienne se trouvent, chez la plupart des marchands où le clergé et les maisons religieuses, les frères des écoles chrétiennes, etc., se fournissent des images qui leur sont nécessaires; il semble que leur choix pourrait se fixer sur ces monumens de l'antique foi que le zèle de quelques jeunes artistes a mis à leur portée. Eh bien! il n'en est rien; ils sont unanimes pour préférer cette horrible Vierge du dernier siècle, de Bouchardon, je crois, que l'on retrouve dans toutes les écoles, dans tous les couvens, dans tous les presbytères, cette Vierge au front étroit, à l'air insignifiant et commun, aux mains niaisement étendues, figure sans grace et sans dignité, qu'on dirait inventée à dessein pour discréditer le plus admirable sujet que la religion offre à l'art. Que penser ensuite, pour ne pas étendre nos observations hors de Paris, de cette chapelle de Saint-Marcel, récemment érigée dans Notre-Dame (1), monstrueuse parodie de cette architecture gothique dont on avait le plus beau modèle dans l'église même, et où, par un raffinement exquis de barbarie, on a été peintulurer en marbrures et dorer une espèce d'arcade qui semble avoir la prétention d'être ogivale? Est-il possible que de pareilles choses se passent en 1837, dans la métropole de Paris et de la France? Et que sera-ce encore, s'il ne s'élève pas du sein du clergé une seule voix pour protester contre cet incroyable projet qu'on attribue au vandalisme municipal, qui tend à transformer en sacristie la chapelle propre de la Sainte-Vierge, située au chevet de la basilique, en violant ainsi

(1) Dans le transept septentrional.

l'éternelle règle de l'architectonique chrétienne, telle que toutes nos cathédrales nous la révèlent, en remplaçant par un lieu d'habillement et de comptabilité ce sanctuaire suprême, ce dernier refuge de la prière, que la tendre piété de nos pères avait toujours réservé, au point culminant de l'église, au sommet de la croix, pour cette vierge-mère, dont Notre-Dame est un des plus beaux temples?

Enfin, quand finira-t-on de voir s'élever, avec l'approbation du clergé ou par ses soins directs, des édifices comme Notre-Dame-de-Lorette, l'église du Gros-Caillou, la chapelle de la rue de Sèvres, où repose le corps de saint Vincent de Paule, indignes masures dont les formes lourdes et étriquées à la fois ne sont conformes qu'au genre classique et païen, contemporain de la réforme; tandis que, par la contradiction la plus bizarre, les protestans construisent dans Paris une assez jolie chapelle gothique (1) sur le patron inventé et consacré par le catholicisme.

En vérité, quand on rapproche ce dernier fait de la quantité d'églises gothiques que l'on voit bâtir chaque jour en Angleterre, et du soin religieux avec lequel les protestans anglais et allemands conservent le caractère général et jusqu'aux moindres ornemens des belles cathédrales catholiques que la réforme a fait tomber entre leurs mains, on est tenté de croire que le protestantisme a usurpé le monopole de l'art chrétien. Heureusement il n'en est pas ainsi; les nouvelles chapelles que les catholiques anglais fondent en si grand nombre, sont fidèlement copiées sur les anciennes églises qu'on leur a prises. Les jésuites viennent d'achever, dans le comté de Stafford, un vaste collége avec une belle église, l'un et l'autre entièrement gothiques, et dont le plan, aussi bien que les détails, rappellent les plus magnifiques abbayes du moyen-âge. Au mois d'octobre de cette année, dans une seule semaine et dans la même province, on a consacré trois belles églises et une abbaye de trappistes du meilleur style gothique (2). Les catholiques d'Écosse et d'Irlande suivent absolument le même système. Enfin le souverain, si zélé, si généreux, et surtout si catholique, de la Bavière a fait restaurer, avec autant de soin que de science, les grandes cathédrales de Ratisbonne et de Bamberg; pour celle-ci, le scrupule a été poussé si loin, que l'on a relégué, dans un cloître voisin, jusqu'aux mausolées modernes d'architecture classique qui déparaient ce magnifique édifice romain. Dans ses constructions nouvelles, ce souverain a embrassé tous les genres d'architecture chrétienne, depuis la basilique des premiers siècles jusqu'au gothique parfait du XIVe, et il a su réserver les formes classiques pour le Valhalla, espèce de Panthéon historique, qui n'a rien de commun avec la religion. C'est qu'en effet, puisque l'architecture moderne en est réduite à copier, il

(1) Rue d'Aguesseau-Saint-Honoré.

(2) Ces trois églises sont celles de la Grace-Dieu, château de M. Phillips, qui l'a fait construire, de Notre-Dame-du-Mont-Saint-Bernard, et de Withwich. Voyez *l'Ami de la Religion* du 7 novembre 1837.

faut au moins savoir ordonner ces copies d'une manière conséquente et rationnelle. S'il y avait quelque nouvelle architecture bien séduisante, bien originale, on conçoit que le clergé se laissât séduire comme au moment de la renaissance; mais puisqu'on n'a encore rien pu inventer qui sorte des deux grandes divisions de l'antique et du moyen-âge, du païen et du chrétien, pourquoi, au nom du ciel! aller choisir de préférence l'héritage du paganisme pour en faire hommage au Dieu des chrétiens?

Qu'on ne nous objecte pas le surcroît de dépenses : mauvaise raison, ou plutôt excuse mensongère, inventée par la routine et l'ignorance des architectes classiques. Il ne s'agit pas, dans l'état actuel, d'élever de ces vastes cathédrales où presque chaque pierre est un monument de patience et de génie, œuvres gigantesques que la foi et le désintéressement peuvent seuls enfanter : il s'agit tout simplement de réparer, de sauver, de guérir les blessures de celles qui existent, et puis de bâtir çà et là quelques églises de paroisse petites et simples. Or, des calculs désintéressés ont prouvé qu'il n'en coûterait pas plus (peut-être même moins) pour adopter le système ogival ou cintré, sans abondance d'ornemens, que pour écraser le sol des masses opaques et percées de parallélogrammes que l'on construit de nos jours. Si nous sommes plus pauvres que les Anglais, nous sommes, je pense, plus riches que les malheureux paysans d'Irlande. Cependant ces pauvres serfs, tout épuisés qu'ils sont par la famine, les rentes qu'il leur faut payer à leurs seigneurs absens du pays, et les dîmes que leur extorque le clergé anglican, ces ilotes, qui n'ont que bien rarement du pain à manger avec leurs pommes de terre, ces martyrs perpétuels, obligés, après avoir gorgé de leurs dépouilles un clergé étranger, de nourrir encore celui qui les console dans leur misère, et de faire une liste civile à O'Connell, ce roi de la parole qui les conduit à la liberté; ces Irlandais bâtissent, eux aussi, des églises pour abriter leur foi, qui ose enfin se montrer au grand jour; et toutes ces églises sont gothiques (1)! Comme dans toute l'Europe, après la grande frayeur de la fin du xe siècle, le sol de cette pauvre Irlande, tout fraîchement délivrée d'une affreuse servitude, se couvre d'une blanche parure d'églises dignes de ce nom, *excutiendo semet, rejecta vetustate passim candidam ecclesiarum vestem induit.* (Radulph Glaber, III, 4.) Ils viennent, cette année même, de faire consacrer une belle cathédrale par leur archevêque patriote, monseigneur M' Hale, à Tuam. Voilà ce qu'ils font, ces glorieux mendians! Et nous, Français, nous sommes encore à nous traîner servilement dans l'ornière que nous a tracée le conseil des bâtimens civils!

Mais on nous objectera peut-être que le clergé n'est plus, comme autrefois, le maître absolu de tous les édifices religieux; que, par une inconsé-

(1) Pour être exact, il faut avouer que la chapelle métropolitaine de *Marlborough-Street*, à Dublin, est bâtie dans le genre classique, parce que, commencée, il y a plusieurs années, à une époque où le mauvais goût était encore puissant, même en Angleterre, elle a été achevée d'après le plan primitif.

quence ridicule et illégale, mais passée en usage dans nos mœurs administratives, il n'a plus le droit exclusif d'accepter ou de rejeter les œuvres d'art qu'on y place, les travaux qu'on y fait; qu'il ne lui est pas libre de s'opposer aux déprédations qu'y commettent les architectes municipaux, ni d'empêcher le gouvernement de s'habituer à regarder les églises comme autant de galeries où il lui est loisible d'exposer à demeure les tableaux soi-disant religieux que la protection d'un député ou le caprice d'un employé subalterne aura fait acheter. Cela n'est que trop vrai; mais il n'en est pas moins positif que le clergé fait exécuter une foule de travaux importans pour son propre compte; c'est sur ceux-là que roulent nos observations précédentes. Il y a, en outre, beaucoup de petites communes en France qui, pour devenir paroisses et avoir un curé à elles, s'imposent de grands sacrifices pour construire à leurs frais des églises, sans autres conseils que ceux des prêtres du voisinage, sans autre surveillance que la leur. Ce serait là une voie aussi naturelle qu'honorable de rentrer dans le vrai. D'un autre côté, il est malheureusement incontestable que le clergé n'a pas encore manifesté le moindre symptôme d'opposition au vandalisme des architectes officiels, au scandale des tableaux périodiquement octroyés aux églises. Il le pourrait cependant, nous en sommes persuadé, en s'appuyant sur ses droits imprescriptibles, et sur des textes de lois dont l'interprétation est abusive. Il le pourrait bien mieux encore en invoquant le bon sens et le bon goût du public, qui ne manquerait pas de réagir aussi sur l'esprit de l'administration. Il y aurait unanimité chez les gens de goût, chez les véritables artistes, pour venir au secours d'une protestation semblable de la part du clergé : l'opinion est délicate et sûre en ces matières, comme on l'a vu récemment lors des sages restrictions mises par M. l'archevêque de Paris à l'abus de la musique théâtrale dans les églises; la victoire serait bientôt gagnée. Quant à nous, si nous avions l'honneur d'être évêque ou curé, il n'y a pas de force humaine qui pût nous contraindre à consacrer des églises comme Notre-Dame-de-Lorette, à accepter des statues comme celles qu'on destine à la Madeleine, à subir des tableaux comme ceux que l'on voit dans toutes les paroisses de Paris, avec une pancarte qui annonce pompeusement qu'ils ont été *donnés par la ville ou le gouvernement*. En outre, si nous avions l'honneur d'être évêque ou curé, nous ne confierions jamais, pour notre propre compte, des travaux d'art religieux à un artiste quelconque, sans nous être assuré, non-seulement de son talent, mais de sa foi et de sa science en matière de religion : nous ne lui demanderions pas combien de tableaux il a exposés au Salon, ni sous quel maître païen il a appris à manier les pinceaux; nous lui dirions : « Croyez-vous au symbole que vous allez représenter, au fait que vous allez reproduire ? ou, si vous n'y croyez pas, avez-vous du moins étudié la vaste tradition de l'art chrétien, la nature et les conditions essentielles de votre entreprise? Voulez-vous travailler, non pour un vil lucre, mais pour l'édification de vos frères et l'ornement de la maison de Dieu et des

pauvres? S'il en est ainsi, mettez-vous à l'œuvre; sinon, non. » Nous demandons pardon de la trivialité de la comparaison; mais, en vérité, c'est le cas de renouveler la fameuse recette de la *Cuisinière bourgeoise*, et de dire : « Pour faire une œuvre religieuse, prenez de la religion, etc. »

Qu'on nous permette une dernière considération. Dans les beaux travaux qui ont paru jusqu'à présent en France sur l'art du moyen-âge, et dont nous avons cité plus haut les auteurs, on remarque un vide que l'on peut dénoncer sans être injuste envers ces hommes laborieux et intelligens qui ont ouvert la voie. Ce vide, c'est celui de l'idée fondamentale, du sens intime, de ce *mens divinior* qui animait tout l'art, et plus spécialement l'architecture du moyen-âge. On a parfaitement décrit les monumens, réhabilité leur beauté, fixé leurs dates, distingué et classifié leurs genres et leurs divers caractères avec une perspicacité merveilleuse; mais on ne s'est pas encore occupé, que nous sachions, de déterminer le profond symbolisme, les lois régulières et harmoniques, la vie spirituelle et mystérieuse de tout ce que les siècles chrétiens nous ont laissé. C'est là cependant la clé de l'énigme, et la science sera radicalement incomplète, tant que nous ne l'aurons pas découverte. Or, nous croyons que le clergé est spécialement appelé à fournir cette clé, et c'est pourquoi nous regardons son intervention dans la renaissance de notre art chrétien et national, non-seulement comme prescrite par ses devoirs et ses intérêts, mais encore comme utile et indispensable aux progrès de cette renaissance et à sa véritable stabilité. En effet, par la nature spéciale de ses études, par la connaissance qu'il a, ou du moins qu'il doit avoir, de la théologie du moyen-âge, des auteurs ascétiques et mystiques, des vieux rituels, de toutes ces anciennes liturgies, si admirables, si fécondes et si oubliées, enfin et surtout par la pratique et la méditation de la vie spirituelle impliquée par tous les actes qui se célèbrent dans une église, le clergé seul est en mesure de puiser à ces sources abondantes les lumières définitives qui manquent à l'œuvre commune. Qu'il sache donc reprendre son rôle naturel, qu'il revendique ce noble patrimoine, qu'il vienne compléter et couronner la science renaissante par la révélation du dernier mot de cette science. Qu'il ne croie pas en faire assez, lorsqu'il n'étudiera que les dates, la classification, les caractères matériels des anciens monumens : c'est là l'œuvre de tout le monde. Il n'y a pas besoin d'être prêtre, ni même catholique pour cela; on en voit des exemples tous les jours. Le clergé a, dans l'art, une mission plus difficile, mais aussi bien autrement élevée.

En terminant, nous ne demanderons pas pardon de la brusque franchise, de la violence même, si l'on veut, que nous avons mise à protester contre les maux actuels de l'art religieux; la vérité nous excusera, et nous vaudra l'indulgente sympathie des cœurs sincères et des intelligences droites. L'avenir nous justifiera. Si la lutte continue avec la même constance qui a été montrée jusqu'ici, si l'instinct du public se développe avec la même pro-

gression, on peut nourrir l'espérance d'une victoire prochaine. Il nous sera peut-être donné de voir de nos yeux des évêques qui ne rougiront pas d'être architectes, au moins par la pensée, comme leurs plus illustres prédécesseurs, et aussi décidés à repousser de leurs églises l'indécent, le profane, les innovations païennes, qu'à anathématiser une hérésie ou un scandale. Peut-être alors verrons-nous encore des artistes qui comprendront que la foi est la première condition du génie chrétien, et qui ne rougiront pas de s'agenouiller devant les autels qu'ils aspirent à orner de leurs œuvres. Quant à nous, si nos faibles paroles avaient pu ranimer quelque courage éteint ou porter une seule étincelle de lumière dans un esprit de bonne foi, notre récompense serait suffisante, et notre alliance se trouverait ainsi consommée avec ces jeunes artistes qui se dévouent à faire rentrer dans l'art consacré au christianisme ces caractères de pureté, de dignité et d'élévation morale, seules dignes de la majesté de ses mystères et de ses destinées immortelles. Tous ensemble, ne perdons pas courage, et saluons cet avenir qui doit remettre en honneur la loi antique et souveraine de l'art, cette loi qui proclame que *le beau n'est que la splendeur du vrai* (1).

LE COMTE DE MONTALEMBERT.

(1) Cet article servira d'introduction à la *Collection des monumens de l'histoire de sainte Élisabeth*, composée de trente planches in-folio, qui représentent divers travaux de peinture et de sculpture des anciennes écoles, ainsi que d'Overbeck et de son école contemporaine, et publiée par M. Boblet, quai des Augustins, 37.

LA
VALLÉE DE L'ARIÉGE
ET LA RÉPUBLIQUE D'ANDORRE.

Vicdessos (Ariége), 15 septembre 1837.

La vallée de l'Ariége est constamment riche et belle depuis son extrémité inférieure jusqu'aux environs de Pamiers; jusque-là, si n'étaient les collines, délicieuses par leur verdure, pittoresques par leurs profils et leurs croupes ondulées, et admirables par leur culture, qui la bordent à distance, on croirait n'être pas sorti de la vaste et fertile plaine au milieu de laquelle Toulouse est posé. Au-dessus de Pamiers, les collines se rapprochent et se haussent à la taille de montagnes; le paysage devient plus sauvage, le climat plus froid, le sol plus pauvre. Le voyageur en prend son parti, si le temps est beau et le soleil resplendissant, parce que, sous un soleil ardent, les montagnes sont toujours magnifiques, pour peu que leurs flancs soient verts et leurs cimes neigeuses. Celui qui a passé par Toulouse au mois d'août s'estime d'ailleurs si heureux de savourer la fraîcheur des bords de l'Ariége, lorsqu'il se rappelle le supplice qu'il éprouvait la veille dans l'atmosphère brûlante de la cité palladienne. Cependant, si passionné que l'on soit pour les montagnes escarpées, pour les neiges perpétuelles et les eaux vives, pour la fraîcheur pendant la canicule, on a le cœur serré lorsque l'on continue, au-delà de Taras-

con, pour remonter jusqu'à Vicdessos. On croit, en effet, entrer dans un repaire maudit, dans un tombeau, lorsque l'on traverse cette gorge de la Ramade, où l'Ariége s'est frayé une route dans le granit. On chemine entre deux montagnes pelées, taillées à pic, que l'homme a désespéré de rendre productives dans un pays où l'on se dispute un pied carré de terrain, et où le paysan, pour ne pas mourir de faim, transporte sur ses épaules, à des hauteurs de mille et deux mille pieds, partout où il y a place pour les loger, les terres que la pluie a entraînées au fond du vallon. C'est un passage abandonné de Dieu et des hommes; les seigneurs féodaux eurent seuls le courage de l'habiter, comme l'atteste le château de Miglos, que l'on voit, avec ses tours et ses créneaux assez bien conservés encore, perché sur un sommet. Mais l'homme et la Providence reparaissent bientôt; et ici, à Vicdessos, on est au milieu d'un panorama des plus variés et des plus curieux, où les œuvres humaines se marient à celles de la nature. C'est une culture parfaite associée à de majestueuses montagnes; ce sont de grands villages dont les habitans vivent au sein du bien-être, phénomène unique dans les cantons où les ruisseaux affluens de l'Ariége ont leurs sources; ce sont, à côté des grottes à stalactites, qui datent de la création, et dans lesquelles s'étaient fortifiés les Albigeois, réduits à la dernière extrémité (1), les cavernes non moins sinueuses et non moins profondes que les hommes ont creusées par un travail de plusieurs siècles pour extraire le minerai de fer; ce sont les cheminées des forges, dont les étincelles vont mourir sur des monumens laissés par les druides, sur des tours qui abritèrent Charlemagne, sur le clocher d'une église toute moderne en comparaison, car elle ne compte que six siècles; c'est, au travers de tout cela, l'Ariége qui épand, en bondissant, ses eaux bleues; et tout autour une triple rangée de sommets, dont les formes se rapportent à des types divers, selon qu'ils sont de granit, de schiste ou de marbre, selon qu'ils ont été plus ou moins bouleversés par les antiques commotions du globe, et travaillés par les feux souterrains.

Cette montagne qui domine toutes les autres est le Montcalm (2), l'un des sommets les plus élevés des Pyrénées, sur lequel, il y a peu d'années, M. Corabœuf, colonel du génie géographe, tout absorbé

(1) Il reste encore beaucoup de débris de fortifications à l'entrée de diverses cavernes dans la vallée de l'Ariége, particulièrement aux environs des bains d'Ussat.

(2) Le Montcalm ou Montcal a une hauteur de 3,080 mètres; le pic de Néthou, qui est le plus élevé des Pyrénées, a 3,481 mètres, ou 401 mètres de plus seulement.

dans ses difficiles opérations (car les plus habiles astronomes sont encore plus sujets aux distractions que l'astrologue de la fable), se laissa surprendre dans sa tente, à je ne sais combien de mille pieds au-dessus de la vallée, par un ouragan de neiges prématurées. Par ici est la montagne de Bassièsses, célèbre dans le pays par la bonté de ses pâturages, et dont les fromages échappent seuls à l'anathème lancé sur tous ceux du pays par les gastronomes du Languedoc. Par là s'élève le mont ferrifère de Rancié, dont les hommes labourent depuis long-temps les entrailles. A gauche est le col de Sem, près duquel on remarque de loin une cime solitaire couronnée par un rocher de granit que supportent trois petits blocs entre lesquels, comme entre les jambes d'un trépied, on aperçoit le jour; sur ce rocher, du temps des druides, le sang des victimes humaines a coulé, et l'on distingue encore au centre de sa surface une cavité circulaire creusée pour que ce sang vînt s'y réunir. A droite, le col de Lherz, qui conduit à l'étang du même nom, célèbre dans les annales des géologues. En face, le passage qui mène à la vieille république d'Andorre. Au fond de la vallée le bourg de Vicdessos. A mi-côte, sur la pente des montagnes, les villages de Suc et d'Auzat, celui d'Ollier, dont les habitans avaient obtenu de Charlemagne le privilége de porter tous l'épée; celui de Goulier, les trois quarts de l'année enseveli sous les neiges ou enveloppé dans les nuages, et celui d'Orus, qui, bâti sur un terrain de kaolin en décomposition, descend lentement en masse vers le fond de la vallée, mais qui, au gré du curieux s'y rendant à pied, n'a encore que trop de chemin à faire pour se rapprocher du niveau de l'Ariége. D'un côté de Vicdessos, le chemin en zig-zag qui conduit aux mines, et que gravissent lentement les muletiers; car, au voisinage de l'Espagne, les chemins à pentes bien ménagées, selon la mode anglaise, les beaux chariots et les vigoureux attelages font place à des sentiers escarpés et à *l'arriero* de la Péninsule avec ses mules au pas lent; mais ce chemin qui grimpe, s'il a l'inconvénient de faire payer cher le minerai au maître de forges, a l'avantage d'orner le paysage par ses contours qui vont et viennent; et pour qu'il ressemblât mieux à une décoration d'opéra, le hasard a voulu qu'il fût bordé, vers le col de Sem, par une superbe cascade de deux cents pieds de hauteur perpendiculaire, qui se précipite du milieu des sapins. De l'autre côté de Vicdessos, sur un large mamelon, voyez les débris très reconnaissables encore d'une grande enceinte fortifiée : c'est le camp de Montréal; c'est là que stationnèrent pendant quelque temps les soldats et les douze

pairs de celui qu'on peut appeler par excellence l'empereur français, même après Napoléon, lorsqu'il allait tenter en Espagne une de ces conquêtes toujours fatales à nos Césars. En dehors du camp, comme poste avancé, s'élève la tour carrée d'Ollier, qui, dit-on, fut habitée par ce grand prince.

Je coupe court à cette description pour arriver à un sujet plus intéressant que la coupe des montagnes ou que les débris des temples druidiques et des camps et châteaux de la féodalité, c'est-à-dire à la population qui, aujourd'hui, remplit ces montagnes, à son caractère, à ses mœurs, à sa physionomie.

Et d'abord je me pique, vous le savez, d'être fort amateur de ce que l'on appelle aujourd'hui la civilisation, de ces grandes innovations industrielles et administratives qui rapprochent les peuples, favorisent le travail, et, par lui, répandant à pleines mains l'aisance et les lumières, font participer par degrés les classes inférieures aux satisfactions matérielles et intellectuelles, jusqu'ici réservées à une faible minorité. A la faveur de ces entreprises nouvelles, l'humanité marche vers de nouvelles destinées, *novus nascitur ordo*; elle se rehausse sur le monde qui lui a été donné pour piédestal, elle étend et affermit de plus en plus sa domination sur ce globe; mais toutes les choses humaines ont leurs défauts comme les médailles leurs revers, et, par exemple, je conviens que jusqu'à présent, quelles que soient les nouvelles jouissances auxquelles on a initié ce que je nommerai, en langage aristocratique, le commun des hommes, en lui ouvrant à deux battans le monde des choses et celui des idées, il n'est pas certain qu'on ait augmenté sur la terre la masse du bonheur. Il est douteux qu'il y ait aujourd'hui au fond des ames plus de contentement qu'il y a deux siècles, quoiqu'il y ait incomparablement plus de luxe et de *comfort* dans nos maisons et dans nos habits, plus de raffinement dans notre régime et plus d'instruction dans nos cervelles. Il semble même qu'en propageant les lumières, nous propagions la démoralisation : les annales des cours d'assises et les registres des enfans-trouvés nous ont révélé cette vérité déplorable à dire. Ces écueils une fois signalés, je suis convaincu que nous les éviterons, car déjà la tendance des hommes sages est de rechercher comment l'on pourra réformer la réforme, c'est-à-dire la consolider en l'épurant et la moralisant; mais ce ne sont pas là les seuls reproches que l'on adresse à la civilisation. Ses résultats les plus merveilleux, ceux dont l'homme est le plus en droit de s'enorgueillir, paraissent, en effet, devoir dépoétiser le monde, en imprimant pro-

fondément au genre humain un cachet d'uniformité et de monotonie. A force de mêler les peuples, à force d'abaisser les barrières qui séparent les empires des empires, les provinces des provinces, les campagnes des villes, et les classes des classes, on rend le genre humain de plus en plus égal et semblable à lui-même ; on efface ces différences dont quelques-unes, à coup sûr, étaient oppressives, mais qui emplissaient la vie d'animation, de variété, de poésie, d'illusions si vous voulez, mais enfin de charmes, plus encore, peut-être, pour les humbles qui se tenaient en bas, que pour le privilégié qui était en haut. A force de similitude et d'égalité, n'est-il pas à craindre que nous n'anéantissions la personnalité des individus sans laquelle il n'y a pas de liberté? Ne mécanisons-nous pas la société, n'en faisons-nous pas une ruche ou un atelier, où chacun de nous sera réduit au rôle d'une navette allant et venant régulièrement du soir au matin, sous l'impulsion, toujours égale, d'une machine à vapeur? En étouffant la vie sentimentale sous le faix du positivisme, ne tarissons-nous pas les deux plus abondantes sources des joies de ce monde, celles qui coulent pour tous, grands et puissans, riches et gueux, je veux dire la famille et l'amitié? Et puis, ne rendons-nous pas le globe trop exigu pour notre espèce? Le plus mince bourgeois ne s'y sentira-t-il pas bientôt à l'étroit, mal à l'aise, comme jadis le grand Alexandre? Ne tuons-nous pas la patrie comme le scepticisme croyait avoir tué les rois et les dieux?

C'est aux États-Unis que la civilisation s'est le plus librement développée, selon ses allures modernes. En parcourant ces vastes régions où l'homme a accumulé, en si peu d'années, tant de preuves de son génie créateur et de sa puissance sur la nature, qu'il a inondées comme par enchantement, par le moyen de ces magiques auxiliaires inconnus des peuples anciens, les chemins de fer, les canaux, les bateaux à vapeur, les banques, les journaux, les écoles primaires et le *self-government* (1), le voyageur se sent souvent saisi

(1) Les États-Unis ont débuté dans la carrière des travaux publics par le canal Érié, où le premier coup de pioche fut donné le 4 juillet 1817. Depuis lors ils ont exécuté trois mille lieues de canaux et de chemins de fer. C'est plus qu'il n'y en a dans l'Europe entière. Quant à la révolution qui en est résultée pour le pays, je laisserai parler un écrivain de Cincinnati :

« J'ai vu le temps où la seule embarcation qui flottât sur l'Ohio était un simple canot, que poussaient en avant, au moyen de perches, deux personues assises l'une à l'avant, l'autre à l'arrière.

« J'ai vu le temps où l'introduction du bateau à quille, recouvert en planches, fut considérée comme une amélioration miraculeuse pour les jeunes états de l'Ouest.

« Je me rappelle le temps où l'arrivée, à Pittsburg, d'un bateau canadien, ainsi que l'on

d'un indéfinissable sentiment de tristesse et d'ennui, qui l'étreint et l'oppresse. C'est que ce grand pays est tout un, toujours le même. Un état y ressemble à un état, une ville à une ville, une famille à une famille, un homme à un homme. Ce sont partout les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, la même langue, les mêmes idées, le même cadre d'existence. L'Américain peut se croire partout chez soi, et à cause de cela je ne serais pas surpris que nulle part il ne s'y sentît. C'est un superbe damier qui tous les jours s'embellit, mais qui partout s'embellit de la même manière, d'après les mêmes règles et dans la même mesure; les hommes y sont rangés comme des pions, tous de même taille, tous de bonne proportion géométrique, tous bien dressés, sur un échiquier. Par moment, l'on est vivement tenté de croire que quelqu'un de ces jours, la vie s'y réduira pour tous, si les ébats de

nommait les embarcations de Saint-Louis, faisait date comme l'un des évènemens les plus remarquables de l'année.

« Je me souviens qu'alors une traversée de quatre mois, du bas de l'Ohio à sa naissance, de Natchez à Pittsburg, était regardée comme la course la plus rapide qui fût possible au plus fin bâtiment. C'est alors qu'à leur retour les bateliers, race éteinte aujourd'hui, s'élançaient triomphans sur la rive, aussi fiers que l'aient jamais été les matelots de Colomb, après la découverte du Nouveau-Monde.

« Je me rappelle le temps où l'homme blanc n'osait pas lancer son canot sur l'Alleghany *, où l'on regardait le marchand, qui faisait le trajet de la Nouvelle-Orléans, comme le plus audacieux des fils de l'Ouest. Ses six mois de voyage lui valaient, à son retour, plus de considération que n'en donne aujourd'hui une expédition autour du monde.

« Je me rappelle le temps où les rives de l'Ohio n'étaient qu'un désert inculte, et où la Nouvelle-Orléans était en propres termes, *toto orbe divisa*, complétement séparée du monde civilisé.

« J'ai vécu assez pour voir le désert se changer en terres fertiles et florissantes, la race des *boat-men* disparaître, et leur mémoire devenir comme une antique tradition populaire. Là où, dans mon enfance, s'élevaient isolées la cabane du soldat ou la hutte du pionnier, ont surgi deux puissantes cités, l'une vouée aux manufactures, l'autre au commerce, Cincinnati et la Nouvelle-Orléans.

« J'ai assez vécu pour voir des vaisseaux de trois cents tonneaux arriver en douze ou quinze jours de la Nouvelle-Orléans à Cincinnati, et puis faire le trajet en dix jours, et enfin n'en mettre plus que huit. J'ai vu arriver au port de Cincinnati, en une semaine, une masse de bâtimens ayant un tonnage de plus de quatre mille tonneaux.

« J'ai assez vécu pour être témoin d'une révolution produite par le génie de la mécanique, révolution qui a eu des résultats aussi gigantesques que ceux de l'imprimerie. Par elle s'est transformé le caractère du commerce de l'Ouest, et ce qui jusqu'ici n'avait paru qu'une hyperbole, s'est trouvé devenir de la pratique courante. Le temps et l'espace sont anéantis. Pittsburg et la Nouvelle-Orléans se tiennent par la main comme deux sœurs. Un voyage de Cincinnati à la Nouvelle-Orléans, qui exigeait autrefois autant de préparatifs qu'une excursion lointaine jusqu'à Calcutta, se réduit aux proportions d'une simple visite chez le voisin.

« Toutes ces choses, je les ai vues, et cependant je puis encore me dire l'un des plus jeunes fils de l'Ouest. »

* L'un des deux fleuves dont la réunion, à Pittsburg, forme l'Ohio.

la démagogie et la guerre servile n'y mettent ordre, au mouvement des simples soldats dans une partie d'échecs.

Dans les temps anciens, un tout petit pays comme la Grèce a pu être habité par vingt peuples divers, offrant chacun un caractère national parfaitement dessiné; il a pu présenter, dans leur expression la plus élevée, tous les types suivant lesquels la nature humaine peut se modeler, au moral et au physique, dans l'ordre des passions comme dans celui des idées. Sur cet espace, à peine grand trois fois comme le département de Seine-et-Oise, on vit fleurir tous les arts et toutes les sciences, tous les systèmes de gouvernement et toutes les formes de société. De toutes les théories philosophiques dans le cercle desquelles le genre humain va tournant, il n'en est pas une qui n'y ait eu ses représentans, qui n'y ait été élaborée et mûrie. Aujourd'hui il n'y a plus de Grèce possible, et l'on se surprend à se demander, dans des accès de pessimisme, si cette variété infinie, cette animation, ce parfum de poésie (le mot me revient toujours) dont a joui jadis cette contrée lilliputienne, il sera possible d'en retrouver un jour les élémens, avec le même éclat et la même richesse, non pas seulement dans un état, mais dans l'étendue d'un continent entier, et même sur toute la terre prise dans son ensemble. Voici, entre mille, une des causes qui semblent légitimer ces doutes :

Quand les Grecs voyageaient sur leurs chevaux sans étriers à travers les sentiers de leurs montagnes, c'était une longue et rude entreprise, permise seulement à quelques hommes puissans ou à quelques hardis philosophes, que d'aller d'Athènes à Sparte; c'est à peu près la distance de Paris à Orléans. Aujourd'hui, sur les bateaux à vapeur, qui n'ont cependant que trente ans d'existence, nous faisons déjà six lieues à l'heure. Et sur les chemins de fer, qui sont plus nouveaux encore que les bateaux à vapeur, car les enfans de dix ans les ont vus naître, rien n'est plus commun que la vitesse de dix lieues à l'heure. Lors des dernières élections, un courrier expédié de Liverpool à Londres a parcouru, à raison de vingt-deux lieues à l'heure, le chemin de Manchester à Birmingham; et sur le chemin de Carlisle à Newcastle on atteint, par instant, celle de vingt-quatre lieues. Le vieux Stephenson assure qu'il ne sera content que quand il se sera fait transporter à raison de quarante lieues à l'heure. Or, le tour du monde n'est que de dix mille lieues, pas davantage. Cavons au plus bas, et calculons sur le pied de dix lieues à l'heure. A ce compte, combien faudrait-t-il de temps pour faire le tour du monde? Quarante-deux jours. Prenons pour base la vitesse actuelle du chemin

de Carlisle; de quarante-deux jours nous tombons à dix-sept. Au calcul de M. Stephenson, ce ne serait plus que onze jours, rien que onze jours pour ce voyage que nul n'avait osé croire possible avant le XVI[e] siècle, qui a vallu à Magellan une immense renommée d'audace, et qui, aujourd'hui encore, dure au moins un an. Onze jours! c'est le temps que mettaient les plus grands seigneurs, sous Louis XIV, avec tout le luxe possible de carrosses, de chevaux et de valets, pour franchir l'intervalle de Paris à Bordeaux. Avant la révolution, le bourgeois qui allait de Toulouse à Paris en diligence demeurait quinze jours en route. Avec la vitesse vraiment mesquine et vulgaire désormais, de dix lieues à l'heure, il ne nous faudra plus que quinze jours pour nous rendre à Pékin. Nous ferons cette excursion comme aujourd'hui celle de Baréges ou de Saint-Sauveur. Et tout le monde la fera, le boutiquier comme le banquier, l'artisan et l'ouvrier comme le bourgeois, dans de délicieuses voitures bien suspendues, bien douces, bien spacieuses, où l'on peut dormir étendu comme dans son lit. Car ce qui distingue ces nouveaux moyens de transport, c'est qu'ils sont éminemment démocratiques; ce sont les instrumens les plus irrésistibles du décret de la Providence, qui abaisse les grands et élève les humbles, *deposuit potentes*. Ils sont accessibles à tous, étant économiques on ne peut plus! Je me suis trouvé, moi millième, sur l'Hudson, à bord du bateau à vapeur le *North-America*, et fort à l'aise, bien plus, certes, que dans la meilleure des chaises de poste. Quant aux chemins de fer, sur celui de Saint-Germain il y a place, dans chaque convoi, pour seize à dix-huit cents voyageurs, c'est-à-dire pour toute la population d'une petite ville, y compris les femmes, les enfans et les vieillards. Avec une trentaine de machines locomotives on pourra voiturer, sur les chemins de fer, une armée tout entière, personnel et matériel, et la porter, entre le lever et le coucher du soleil, d'une frontière à l'autre. Fait non moins démocratique! avec les bateaux à vapeur et les chemins de fer, les voyages, je le répète, se font aussi commodément, aussi mollement qu'aurait pu le désirer un sybarite, que peut le concevoir un pacha à trois queues, lorsqu'il cuve son opium, étendu sur de moelleux coussins dans son harem somptueux; et ce que ni sybarite, ni pacha ne voudrait croire, ils se font presque pour rien. La charité publique donne trois sous par lieue aux indigens qui voyagent; c'est aussi la pitance que reçoivent nos braves soldats lorsqu'ils sont en route. Eh bien! ces trois sous par lieue sont plus que suffisans pour solder un passage sur un bateau à vapeur resplendissant d'or et de

peintures, ou dans les diligences bien suspendues d'un chemin de fer. Il y a cinquante-quatre lieues de New-York à Albany par l'Hudson; j'ai fait dix fois ce trajet sur le *North-America*, ou dans les salons d'autres bateaux à vapeur non moins reluisans de luxe et de propreté, pour cinquante sous, c'est-à-dire à raison de moins d'un sou par lieue. Sur le chemin de fer de Belgique, on paie vingt sous pour franchir les onze lieues qui séparent Anvers de Bruxelles.

Tout cela est fort beau, sans doute; tout cela sent la féerie; Aladin, avec sa lampe merveilleuse, se serait cru extravagant d'en avoir seulement la pensée. Grace à ces facilités inouies, un jour, bientôt, les habitans de Paris pourront avoir un pied-à-terre sur le Bosphore, où, avant M. Conte, on ne pouvait se rendre en moins de quarante jours, une *villa* sur le plateau du Mexique, et les Marseillais une bastide, selon leur cœur, à Otaïti. Nos négocians de Bordeaux auront une ferme à coton en Georgie, des champs de *phormium-tenax* dans la Nouvelle-Zélande, et des actions dans une mine de cuivre du Chili. Cinq ou six fois par an, par manière de dimanche, pour prendre l'air et se distraire, on ira inspecter de ses propres yeux ses affaires dans les quatre parties du monde. Les fashionables s'inviteront à une partie de chasse au tigre dans les *jungles* du Gange, comme aujourd'hui à une course au clocher en Angleterre ou à Chantilly. Mais aussi l'unité de la race humaine ne sera-t-elle pas alors tout autre chose qu'une opinion théorique? Ne sera-ce pas un fait accompli? A force d'être brassés ensemble, de se rapprocher de haut en bas et de bas en haut, les hommes ne deviendront-ils pas tous exactement à l'image les uns des autres, comme des plaques de cuivre estampillées au même emporte-pièce? Avec les chemins de fer et la vapeur dans l'ordre matériel, avec l'imprimerie dans l'ordre intellectuel, la terre n'étant plus qu'un point, pourra-t-il, malgré la différence des climats, continuer à exister encore des provinces et des empires divers? Les peuples se connaissant tous sur le bout du doigt, et les individus se sachant tous par cœur les uns les autres, n'arrivera-t-il pas alors qu'il n'y ait plus sur la terre qu'une loi, qu'une foi, qu'un roi, qu'une langue, et, qui plus est, parce qu'il faut tout prévoir, qu'un costume, qu'une cuisine, qu'une fashion? Pour le coup, il n'y aurait plus moyen d'être *Persan*. La vie alors ne sera-t-elle pas au suprême degré uniforme, monotone, prosaïque, et partant ennuyeuse?

Voilà des questions que déjà de bons esprits, en assez grand nombre, se posent tout bas au coin de leur feu. Voilà ce qui est vaguement senti par beaucoup d'autres, et ce qui les rend froids pour

les merveilles de ce que vous et moi, avec le vulgaire, nous appelons la civilisation. Ces sombres prévisions et ces instincts retardataires sont, à coup sûr, prodigieusement exagérés et déraisonnables. L'unité absolue ne sera jamais réalisée. S'il y a mille forces qui nous poussent vers l'unité et la centralisation, il y en a, en nous et hors de nous, deux mille qui nous tirent dans le sens opposé, et qui, si elles sommeillent aujourd'hui, sauront se réveiller et se faire obéir lorsque besoin sera. La variété infinie qu'offraient jadis et le monde et l'humanité pourra être singulièrement réduite; mais la limite extrême de la réduction, le point culminant de la centralisation est représenté au moins par le nombre deux et non par le nombre un; car l'homme est fait de telle sorte, que lorsqu'il y aura deux milliards d'habitans, tout comme au temps où le genre humain se composait de deux personnes, les chemins de fer et l'imprimerie auront beau faire, il y aura nécessairement deux opinions, deux partis, deux coteries, deux bandes, deux cultes, deux mondes. Jamais la paix et l'harmonie absolue ne régneront sur la terre; qui donc, ayant quelque peu sondé les recoins du cœur humain, pourrait croire à Astrée pour l'avenir ou pour le passé? L'accord parfait des hommes serait la preuve qu'ils n'ont plus rien à se dire, rien à discuter, rien à entreprendre. Alors la tâche de l'homme, sur la terre, serait terminée; nous serions à la fin du monde. Le temps serait venu pour une répétition de ces révolutions génésiaques que notre globe a déjà subies cent fois, et près desquelles nos révolutions politiques sont des tempêtes dans un verre d'eau. Le genre humain serait condamné à disparaître comme ont été successivement biffées de la surface du globe je ne sais combien d'espèces d'êtres, pour faire place successivement à d'autres espèces toujours plus perfectionnées et meilleures.

Quoi qu'il en soit, nous admettrons, n'est-ce pas? qu'aujourd'hui, à l'ombre de la civilisation, l'unité, la centralisation, l'uniformité, le prosaïsme et l'ennui, font, en pratique et en théorie, des progrès alarmans, ou tout au moins excessifs. Ce qui me frappe dans ces montagnes, où la civilisation n'a pas pénétré encore, ce qui m'y enchante, pour quinze jours peut-être, c'est qu'on y trouve, dans les hommes comme dans les choses, de la diversité, du pittoresque, de la poésie. Chaque vallée y est encore un petit monde qui diffère du monde voisin, comme Mercure d'Uranus. Chaque village y est un clan, une manière d'état qui a son patriotisme. Ce sont à chaque pas de nouveaux types, de nouveaux caractères, d'autres opinions, d'autres préjugés, d'autres coutumes. Les villes les plus voisines

reflètent elles-mêmes cette bigarrure de la montagne. Ainsi, à une heure et demie de Pamiers, la cité la plus monacale qui existe en France, quoiqu'on n'y aperçoive plus de moines, nous avons la ville toute bureaucratique de Foix, essentiellement peuplée de commis et de fonctionnaires, où il ne resterait pas pierre sur pierre, si vous en enleviez la préfecture, le tribunal, la mairie, la gendarmerie, la prison et le collége. A une heure de Foix s'élève Lavelanet, c'est-à-dire un Manchester en embryon, où tout le monde carde, file ou tisse, et qui ressemble à un faubourg de Rouen ou de Sédan, transplanté d'une seule pièce à deux cents lieues. Mais, au cœur des montagnes, les transitions sont encore plus brusques, et les contrastes plus frappans. Voici un village d'agriculteurs, un autre de muletiers, un troisième et un quatrième de mineurs, ayant chacun son cachet, son originalité. A droite, une commune dont les habitans sont renommés par leurs habitudes rangées, par leur économie et leur sobriété; on y reconnaît universellement comme axiome cette parole de Job, que l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler, en y ajoutant pour commentaire la devise d'Harpagon, qu'il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger. A gauche, à un quart de lieue, dans cette autre commune, tout le monde *pense comme Grégoire*, tout le monde adopte le refrain de Robert, que l'or est une chimère et qu'il faut savoir s'en servir. A Sem, tous les chefs de famille, quoiqu'ils ne sachent pas lire, sont familiers avec les mystères du code de procédure; la nature les a tous faits procureurs. Dans celui de Goulier, tous sont nés gastronomes, et des plus dévorans; à table, mais aussi en champ-clos, avec leurs épaules carrées, leur humeur altière et leur estomac indomptable, ils tiendraient tête, non pas seulement aux héros d'Homère ou aux guerriers du grand Odin, mais, s'il le fallait, à Polyphème. Le médecin le plus renommé du pays m'a communiqué le menu de quelques déjeuners, dîners et goûters auxquels il avait assisté, et qui feraient reculer d'effroi tous les géans et tous les ogres qui ont paru sur le boulevart; et, par exemple, il me citait un des hommes les plus recommandables, les plus *comme il faut* de la vallée, qui, au sortir d'un repas de noce, avait avalé jusqu'aux os, par passe-temps, une oie et un jambon, en attendant le souper. « J'ai vu, me disait ce docteur, deux mineurs « de Goulier engloutir, à la table d'un cabaret, chacun dix kilo- « grammes de viande, cinq kilogrammes de pain et quinze litres de « vin (le litre pèse un kilogramme); la carte de ce dîner s'élevait donc « en poids à soixante livres par tête. Vous avez dans les salons de

« Paris de jolies femmes qui pèsent moins. Un autre jour, un mineur « à qui sa femme venait de donner un fils, voulant célébrer dignement « cette faveur du ciel, fit venir un veau gras par réminiscence de l'his- « toire de l'enfant prodigue, le tua, le fit rôtir, le servit sur la table, « de ses mains comme Ulysse, et le mangea tout entier, avec le seul « secours d'un ami digne de lui. » Le bon docteur ajoutait tristement que, chez tous les malades de ce village, les affections, quelle qu'en fût l'origine, dégénéraient constamment en gastrites.

Le régime politique se ressent de cette variété ; à quelques heures d'ici, côte à côte contre notre France monarchique et centralisée, est la vallée d'Andorre, formant une république dont, avant la révolution, les consuls de la vallée de Vicdessos recevaient, tous les ans, l'hommage, et l'hommage rendu à genoux. Il faut que le génie de la conservation ait pris ces montagnes sous sa protection toute spéciale, puisque cette république se maintient telle quelle avec ses lois depuis un millier d'années. Imaginez une vallée en forme d'y, c'est-à-dire formée à sa partie supérieure par deux branches qu'arrosent l'Embalire et l'Ordino, séparée de la France par de hautes cimes absolument impraticables dans la saison des neiges, et séquestrée ainsi, pendant six mois, de tout l'univers, sauf le passage qu'ouvre l'Embalire, au travers des rochers, en descendant vers la forteresse espagnole d'Urgel. Vers l'an 790, Charlemagne, ayant marché contre les Maures d'Espagne, les défit dans une vallée des Pyrénées, contiguë à celle de l'Andorre, et qui porte encore son nom (vallée de Carol). Les Andorrans reçurent l'armée de Charlemagne, et la dirigèrent vers les défilés de la Catalogne. Pour les récompenser, il les rendit indépendans des princes voisins, et leur permit de se gouverner par leurs propres lois. Son fils, Louis-le-Débonnaire, leur organisa une administration qui subsiste encore dans les mêmes formes et avec les mêmes noms; c'est ainsi qu'une partie de la dîme de la ville d'Andorre est qualifiée aujourd'hui de *droit carlovingien*. L'Andorre traversa, sans encombre, les bouleversemens du moyen-âge, grace aux montagnes qui lui servent de boulevart, et aussi parce qu'il se résigna volontiers à subir une loi qui était, au fond, la sauvegarde des faibles. En acceptant la suzeraineté d'un prince, et en lui payant un tribut, les villes et les petits pays perpétuaient aisément alors leur privilége de se régir eux-mêmes. Ainsi fit l'Andorre. Il arriva jusqu'à Henri IV, sous le protectorat peu onéreux des comtes de Foix et des évêques d'Urgel. Dans la personne d'Henri IV, la couronne de France reprit l'exercice des droits que les comtes de

Foix avaient possédés. En 1793, les rapports furent interrompus entre la France et l'Andorre; mais Napoléon les rétablit en 1806, et, comme par un effet de la prérogative qui semble miraculeusement attachée à cette vallée, lui qui ne respectait la neutralité d'aucun royaume et les droits d'aucun prince, dès que cette neutralité ou ces droits ne cadraient plus avec ses plans, il se montra très scrupuleux, pendant toute la durée de son règne, malgré la guerre d'Espagne et le voisinage de Mina, envers la neutralité de l'Andorre (1). Aujourd'hui, les six mille habitans de cet autre Saint-Marin nous paient un tribut de 960 francs par an; ils versent une égale somme dans la caisse du prince-évêque d'Urgel; ainsi, en bons rapports avec la crosse et l'épée, avec les puissances temporelles et spirituelles, ils comptent que leur antique indépendance a encore un long avenir.

L'Andorre est une république qui diffère de tous les modèles qu'on nous a offerts. Cela n'est ni gai, ni animé; cela a un faux air de Salente, c'est-à-dire d'ennui (ou plutôt Salente avait un faux air de l'Andorre); mais c'est tranquille, régulier, et, par momens, quelque peu solennel. Ce petit peuple de pasteurs, où il y a cependant six communes et une vingtaine de hameaux, sans compter les habitations isolées, où chaque citoyen a son fusil, où le principe du patriciat est admis, n'a jamais eu l'idée de recommencer l'histoire du Mont-Aventin, quoique ce ne soient pas les monts qui lui manquent; à plus forte raison, n'a-t-il jamais eu ni 10 août, ni 2 septembre, ni comité de salut public, ni général Jackson. Et pourtant c'est bien une république; l'esprit d'indépendance personnelle y subsiste pleinement. Un visiteur venu de Paris en Andorre n'en croit pas ses yeux. « Comment, « se dit-il, les apôtres de la révolution, les Rousseau et les Voltaire, « les Mirabeau et les Danton, ont fait retentir leur parole novatrice « dans toute l'Europe et au-delà des mers; à leur voix, comme au « son des trompettes de Jéricho, tout le passé s'est écroulé autour de

(1) Il faut que l'Andorre possède un talisman qui le fait respecter des plus intraitables puissances. La république française, qui n'avait pas plus de vénération pour la neutralité des tiers que Napoléon lui-même, résista cependant à la tentation de violer celle des Andorrans.

En 1794, la Cerdagne espagnole était occupée par un corps de troupes françaises, commandées par le général Chalret, qui résidait à Puycerda. Il voulut se porter sur la Seu-d'Urgel, et, pour faciliter la prise de ce fort, il forma le projet de faire passer des troupes par l'Andorre. Les Andorrans, prévenus à temps, furent justement alarmés; leur conseil se réunit aussitôt, et il fut décidé qu'on enverrait deux membres en députation au général Chalret, pour lui représenter les droits de la vallée. Les envoyés plaidèrent la cause de la neutralité de l'Andorre avec tant de raison et de force, que, contre toute probabilité, ils obtinrent du général Chalret la révocation de l'ordre d'entrer sur leur territoire.

« cette vallée d'Andorre, et là il est resté intact! Voici des registres « de l'état civil aux mains du clergé, un droit d'aînesse si étendu, si « bien observé, que telle famille possède le même bien depuis sept à « huit cents ans sans l'avoir en aucune manière augmenté ni dimi- « nué; voici une grande inégalité de condition, ou au moins des gens « très pauvres à côté d'autres très riches; voici les substitutions usi- « tées sans cesse; voici le système des fonctions gratuites, c'est-à-dire « un symbole évident d'aristocratie; et contre toutes ces traditions « de l'ancien régime, il n'y a pas une plainte! » C'est que la ceinture de montagnes qui entoure l'Andorre a été pour lui une muraille de la Chine, derrière laquelle il a jusqu'ici bravé l'esprit d'innovation; c'est que l'Andorre possède encore au plus haut degré le sentiment de famille, qui a suffi à la stabilité de cet immense empire dans lequel il y a autant de millions d'habitans, qu'il y en a de douzaines dans l'Andorre; c'est que, de plus que le céleste empire, ce micro-scopique Andorre a fidèlement gardé la religion, puissante garantie de toutes les institutions sociales, et avec elle des mœurs pures et sévères, c'est-à-dire républicaines; c'est que les supérieurs, dans l'Andorre, s'ils savent commander, savent au besoin obéir; s'ils connaissent leurs droits, ils respectent leurs devoirs; c'est que les aristocrates andorrans pratiquent le patronage plus libéralement que n'a jamais su le faire l'aristocratie française, et même que l'aristocratie anglaise, qui pourtant l'entend si bien; c'est que, mis au-dessus de la foule comme représentans du principe d'inégalité, ils rendent cependant à celui d'égalité le plus éclatant des hommages. « Les chefs de famille ne quittent jamais leurs biens, et, ne faisant aucune dépense de luxe, emploient tous leurs revenus aux travaux agricoles et à la garde de leurs bestiaux. Les paysans pauvres qui les entourent, partagent les travaux de leurs enfans et leurs repas; leurs habits sont tissus, comme l'habit de leur maître, de la laine de son troupeau; les jours de fête, ils partagent les mêmes délassemens, jamais humiliés, jamais maltraités. Le peuple, loin d'envier la fortune du riche, le respecte comme son magistrat, l'aime comme son bienfaiteur, et regarde son bien comme un atelier inépuisable sur lequel il a un droit de travail et de nourriture (1). »

(1) *Notice sur l'Andorre*, par M. Roussillou. — M. Roussillou a été viguier d'Andorre, nommé par le gouvernement français, jusqu'en 1831, époque à laquelle il a été destitué pour opinion politique par le ministre de l'intérieur. Il est le premier viguier qui ait été frappé de destitution. Pour causer une pareille perturbation dans l'Andorre, il ne fallait rien moins qu'une révolution assez puissante pour renverser une dynastie de huit siècles.

Bénies soient donc les montagnes! elles seules valent au promeneur blasé sur les raffinemens de notre civilisation, de trouver, à trois journées de poste de Paris, du vieux qui est redevenu neuf à force de vieillesse. C'est quelque chose d'inoui qu'à trois pas de la France, où, il y a quelques mois, le roi, traqué dans son palais, était, toutes les fois qu'il mettait le pied dehors, le point de mire des balles des assassins, à deux pas de l'Espagne, où l'on exhibait hier, dans un café de Madrid, les membres sanglans de Quésada, il existe encore un coin de terre où l'esprit de renversement et d'anarchie n'a jamais fait la moindre apparition. Pendant que, des quatre points cardinaux, souffle le vent des tempêtes, pendant qu'il ne reste plus dans l'univers une seule dynastie, un seul empire, une seule société, dont le philosophe observateur puisse répondre pour un avenir de vingt ans, c'est une grande merveille qu'un état, si petit soit-il, où règnent le calme, la sérénité, la sécurité, et qui, après mille ans de durée, semble posséder la stabilité la plus parfaite. Entre la constitution de 1812 et le programme de l'Hôtel-de-Ville, c'est bien pittoresque, n'est-ce pas? qu'une république entourée d'institutions patriciennes. Au milieu de ce dédain pour les hommes et les choses du passé, dont nous nous laissons tous dominer dans ce temps de combinaisons éphémères, c'est bien romantique, un pays où la vieillesse est profondément respectée! Puis, convenez que nos ombrageux républicains de l'école moderne nous avaient peu habitués à supposer que la bienveillance dans les cœurs comme dans les paroles, l'indulgence et la tolérance pratique pour autrui fussent des attributs compatibles avec la république. Avouez que l'esprit de lutte et de chicane semble tellement inhérent à la nature humaine, qu'on s'exposerait à se faire rire au nez, en Angleterre comme en France, à Saint-Pétersbourg comme à Vienne et à Berlin, si l'on soutenait qu'il existe un pays où les procès de famille, relativement à la succession paternelle, sont totalement inconnus (1). — Vous voulez parler, répondrait-on, des îles Pelew, où il n'y a pas de propriété, ou plutôt du rocher de Juan Fernandez, qui n'est habité par personne. Eh bien! cette bienveillance simple et

(1) Légalement, l'héritier ou l'héritière a, dans l'Andorre, le tiers du bien liquidé. Le reste se divise en parts égales, dont l'héritier a aussi la sienne. Les légitimaires qui ne se marient pas ne quittent jamais la maison paternelle, et depuis l'indépendance de l'Andorre jusqu'à ce jour on ne connait que deux légitimaires qui aient demandé leur portion de patrimoine pour en jouir à part. En général, lorsque un légitimaire, garçon ou fille, se marie et quitte la maison, le frère aîné lui donne, s'il le faut, plus que sa portion. Le frère aîné ou l'héritier remplit toujours, dans ces circonstances, les devoirs d'un père à l'égard de ses frères et sœurs.

affectueuse, cette absence complète de procès en matière d'héritages, cette moralité, cette stabilité, cette vénération pour l'expérience, sont des phénomènes que vous observerez, quand il vous plaira, dans le pays d'Andorre. Après Colomb, Magellan ou Cook, après les voyages de Ross et de Parry au pôle glacial, quand toute la terre semblait explorée et rebattue, il reste donc, vous le voyez, un nouveau monde à découvrir. Si vous étiez bien en cour (je suppose qu'il y ait encore une cour), ne pourriez-vous pas conseiller d'organiser à cet effet une expédition composée de tout ce qu'il y aura de plus hardi et de plus bouillant parmi notre jeunesse novatrice (1)?

(1) Je joins ici quelques détails sur la constitution de l'Andorre.

ORGANISATION POLITIQUE.

L'Andorre s'étend sur un espace d'environ douze lieues du nord au sud, et de dix de l'est à l'ouest. Il est divisé en six paroisses ou communes, qui sont: la ville appelée Andorre, chef-lieu, d'où le pays a pris son nom, et les villages de Saint-Julia-de-Loría, Encamp, Canillo (autrefois Canillan), Ordino (autrefois Ordinans) et la Massana. A ces six communautés sont annexés une vingtaine de hameaux et diverses habitations isolées, formant au moins quarante suffragances.

Conseil souverain. — L'Andorre est gouverné par une réunion de vingt-quatre membres appelée conseil général et souverain. Les vingt-quatre membres de ce conseil sont: 1° les douze consuls qui administrent les six paroisses: 2° les douze consuls qui étaient en fonctions l'année précédente. Ces derniers s'appellent conseillers. Il a trois modes de délibération. Dans le premier mode, il n'y a qu'un membre présent par paroisse; dans le second, formé alors de douze personnes, il y en a deux par paroisse; dans le troisième, tout le conseil est convoqué. Le syndic peut réunir la première, la seconde ou troisième assemblée selon l'importance de l'affaire.

Le conseil général se réunit dans toutes les circonstances où il survient des affaires extraordinaires; mais il tient régulièrement cinq sessions annuelles: à Noël, à Pâques, à la Pentecôte, à la Toussaint et à la Saint-André. Dans ces réunions solennelles, le consei souverain, avant de s'occuper d'affaires, entend la messe dans la chapelle du Palais, ou maison commune de la vallée, et nulle autre personne n'y est admise.

Indépendamment de ses attributions générales, le conseil connaît de tout ce qui concerne les servitudes rurales et urbaines, les biens communaux, bois, eaux, pêche, chasse, chemins, poids et mesures. Il lui appartient aussi de prohiber, s'il est nécessaire, la sortie des grains, etc.

Syndic-procureur-général. — Le conseil souverain nomme parmi ses anciens membres le syndic-procureur-général de la vallée d'Andorre. Cette place est à vie, à moins de démission ou de destitution pour motifs extraordinaires. Le syndic est président du conseil; c'est lui qui le convoque. Dans les occasions extraordinaires, il fait les propositions qu'il croit utiles, et sur lesquelles le conseil a ensuite à délibérer.

Dans les réunions annuelles, le syndic rend compte de sa gestion, et propose les divers objets des délibérations. Chaque membre peut aussi faire part de ce qu'il croit avantageux au pays. Tout se décide à la pluralité des voix. Le syndic demeure chargé de l'exécution.

Consuls. — Avant le 1er janvier, époque où la session de la Noël doit être terminée, les six paroisses présentent chacune, pour leurs nouveaux consuls, des candidats pris toujours parmi les chefs des familles notables. Le conseil souverain en choisit deux pour chaque paroisse; la nomination faite est notifiée sans délai; et le 1er janvier, après une messe solen-

Vicdessos est un des points où l'on observe le plus nettement les phénomènes qui ont accompagné la formation de la chaîne pyrénéenne. Il fut un temps où les roches qui forment sa cime sourcilleuse étaient déposées au fond des eaux de la mer en couches horizontales; elles y étaient, car elles portent par millions les traces de leurs antécédens marins; leur origine, et bien plus, leur date précise, leur

nelle, les consuls sont proclamés consuls pour un an (terme de rigueur pour cette place). On les introduit ensuite dans le conseil, dont ils deviennent membres avec les douze conseillers.

Les douze consuls de l'année précédente quittent leurs charges; mais, dans la réunion du conseil à la Pentecôte, ces mêmes douze consuls sont installés membres du conseil souverain, sous le titre de conseillers, et les douze conseillers de l'année précédente cessent toutes leurs fonctions.

Les deux consuls sont installés avec pompe dans leurs paroisses le soir du 1er janvier. Ils sont qualifiés de premier et de second consul. Ils administrent leurs paroisses, y font exécuter les arrêts du conseil souverain, ainsi que les ordres du syndic et des viguiers, en ce qui concerne la justice.

Les chefs de familles notables étant peu nombreux, ces charges roulent constamment entre un petit nombre d'hommes, qui, après avoir passé un an, ou deux, ou trois sans fonctions, sont réélus nécessairement.

Titres des autorités. — Le conseil souverain est qualifié d'Illustrissime par les Andorrans, ainsi que dans tous rapports écrits entre lui et les étrangers. Le syndic et les deux viguiers, dont il sera parlé tout à l'heure, reçoivent également le titre d'Illustres dans tous les rapports officiels qu'on a avec eux, soit verbalement, soit par écrit. Ils sont obligés de prendre ce titre dans tous les actes publics, et de se le donner mutuellement dans l'exercice de leurs fonctions. Le baile ou juge civil reçoit, dans les requêtes qu'on lui adresse, le titre d'Honorable..

Les viguiers portent l'épée; c'est surtout leur marque distinctive. Ils sont obligés d'en être munis quand ils rendent la justice, et seuls ils ont le droit de la porter dans le conseil souverain et dans toutes les réunions publiques. Aucune autorité du pays ne peut mettre cette arme devant eux; c'est le signe reconnu de l'autorité suprême et de la justice.

ORGANISATION JUDICIAIRE.

Toute justice émane du roi des Français et de l'évêque d'Urgel. La manière de rendre la justice, le nom et le pouvoir des magistrats nommés à cet effet, sont encore exactement conformes à ce qui fut réglé par Louis-le-Débonnaire.

Viguiers. — Pour l'administration de la justice, le roi des Français et l'évêque d'Urgel nomment chacun un magistrat supérieur appelé viguier, avec la différence que le roi choisit toujours un Français, tandis que l'évêque d'Urgel ne peut prendre pour viguier qu'un citoyen andorran, qu'il a la faculté de révoquer au bout de trois ans. Le viguier de France, au contraire, est nommé à vie; du moins, jusqu'en 1831, il n'y avait pas d'exemple qu'un viguier français eût cessé ses fonctions tant que son âge lui avait permis de les exercer, et dans le cas, qui s'est très rarement présenté, d'empêchement physique, le viguier français avait volontairement donné sa démission.

Justice civile. — Bailes. — Pour rendre la justice civile, chacun des viguiers nomme un baile ou juge des causes civiles La nomination de ces bailes est le premier acte d'autorité que fassent les viguiers. Aussitôt après l'installation d'un nouveau viguier, le baile nommé par son prédécesseur cesse ses fonctions, et, sur une liste de six candidats membres du conseil souverain, présentée au nouveau viguier par le syndic, celui-ci nomme son baile.

Justice criminelle. — Lorsque un crime a été commis, la première autorité qui en a connaissance en donne avis au viguier d'Urgel, qui, étant Andorran, se trouve dans le pays. On

âge, sont écrits à chaque pas dans toutes les couches, dans tous les blocs, par des hiéroglyphes qui défient ceux de nos obélisques, c'est-à-dire par des coquilles parfaitement conservées. Puis les volcans vinrent, non pas de ces volcans rapetissés qui, au jour de leur plus grande fureur, se bornent à ensevelir Herculanum et Pompéia dans un torrent de cendres, ou à troubler le sommeil des lazzaroni,

fait arrêter sans délai le prévenu. Le viguier prend aussi toutes les mesures qu'il juge convenables, et met, s'il le faut, tout le pays en armes.

Le viguier présent commence les interrogatoires, aidé du notaire-secrétaire de la vallée, et en donne avis sur-le-champ au viguier de France. Celui-ci, réuni à son collègue, prend connaissance de l'affaire; ils continuent ensemble les informations, et lorsqu'ils jugent qu'il peut y avoir lieu à peine afflictive, ils indiquent au syndic le jour où la cour doit se réunir et se constituer. Le syndic convoque pour le jour fixé le conseil général, qui s'assemble au Palais de la vallée, à la salle de ses séances. Les viguiers, dans leur costume, sont introduits par quatre membres, ainsi que le juge d'appel des causes civiles, mandé pour cette circonstance. Une messe du Saint-Esprit est célébrée dans la chapelle du Palais; après la messe, le conseil général souverain nomme deux de ses membres pour être présens aux opérations de la cour, et surveiller le maintien des formes et usages du pays, après quoi le conseil se sépare, et la cour se trouve constituée.

Le viguier de France préside cette cour souveraine, qui a les pouvoirs les plus étendus pour faire comparaître tout individu et suivre partout les traces du crime.

La cour reçoit avec ou sans serment tous les témoignages qu'elle croit utiles à former sa conviction. L'accusé a un notaire ou toute autre personne de son choix pour l'aider dans sa défense. Il peut faire entendre des témoins à décharge. On appelle vulgairement l'avocat de l'accusé *Rahonador*, ou parleur.

Toute autre justice est alors suspendue. Les juges civils ne peuvent rendre aucun jugement. Les bailes et les consuls se tiennent à leur domicile, afin d'être toujours prêts à faire exécuter les ordres de la cour.

La procédure étant finie, les viguiers seuls ont voix délibérative pour rendre le jugement. Le jugement rendu, la cour fait savoir au syndic que ses opérations sont terminées; celui-ci réunit de nouveau le conseil, et c'est en sa présence et sur la place publique, où la cour se rend, escortée par le conseil général, que le jugement est prononcé.

Les jugemens de la cour sont sans appel; ils sont exécutés dans les vingt-quatre heures. On suit dans la procédure et la rédaction des pièces les formes et usages établis de temps immémorial. En cas de doute, on consulte les deux membres du conseil général présens à la cour, et, au besoin, les archives de la vallée. Lorsque la sentence a été exécutée, le conseil général se réunit encore, et la session de la cour est close avec pompe.

Il est très rare que la cour criminelle soit convoquée. Il se commet fort peu de crimes dans l'Andorre.

Lois. — Il n'y a pas de lois pénales écrites; il n'existe que quelques réglemens relatifs aux formes à suivre dans les procès criminels et civils. Les viguiers appliquent en leur ame et conscience la peine qu'ils croient convenable d'après leur conviction, comme des jurés.

Les bailes, à qui sont déférées les causes civiles, jugent selon leur bon sens; et pour la procédure, ils suivent plutôt les usages et habitudes que des lois positives.

Police. — La haute police est du ressort des viguiers. La police intérieure, relative aux étrangers qui séjournent ou qui passent, est du ressort des consuls et des bailes, mais sous la surveillance des viguiers, qui peuvent faire expulser du pays tout étranger dont ils croient la présence nuisible.

Pénalité religieuse. — On conserve encore quelques punitions canoniques qui contribuent puissamment à maintenir l'ancienne sévérité des mœurs. Il arrive quelquefois que, pour des

mais de ceux à qui il ne fallait rien moins que deux ou trois mille lieues carrées de terrain à bouleverser, de ceux qui mettaient l'Océan en émoi d'un pôle à l'autre, de ceux qui soulevaient, non pas des îles éphémères de la taille de celles qui apparaissent parfois sur les côtes de Sicile, mais de vastes pays, des continens entiers. Vous savez que, comme Thalès de Milet, le fondateur de la géologie moderne, le savant

fautes très graves, on soit exclu pendant quelque temps de l'intérieur de l'église, et l'on se soumet à cette punition; on la supporte même avec une crainte respectueuse.

FINANCES.

Impôts. — Domaines publics. — Domaines communaux. — Les pacages des montagnes et les bois constituent, pour l'Andorre, un domaine précieux. Outre qu'ils permettent d'élever une grande quantité de bestiaux, c'est aussi une branche du revenu public. Ces pacages et bois sont divisés en portions, les unes communales, les autres publiques. Les pacages et bois communaux sont partagés en quatre portions, appelées *quarts;* chaque quart est affecté à une ou deux paroisses, suivant la population. Chacune a sa part distincte et séparée, afin d'éviter les contestations entre voisins. Pour l'ordre et la police des pacages, il y a un magistrat attaché à chaque quart, qu'on nomme commissaire du quart.

Les pacages publics sont les plus voisins de l'Espagne. On les afferme tous les ans aux troupeaux à laine de l'Urgel, qui, dans l'été, quittent leur sol brûlant pour stationner dans ces pâturages frais, où ils demeurent jusqu'au mois d'octobre. C'est la seule branche de revenu assuré que possède l'Andorre. En outre, chaque paroisse s'impose d'après les besoins de l'année. Cette imposition se compose d'une taxe personnelle et d'une taxe sur le revenu présumé des terres que chacun possède, ainsi que sur le nombre des bestiaux. Ces impôts sont tous très faibles. Les consuls en font le recouvrement, et en remettent le produit au syndic.

Tous les bois de l'Andorre sont communaux; aucun habitant n'en possède pour son compte, et chaque paroisse a son canton fixé. Ces bois étant plus que suffisans pour les besoins de la population, chaque paroisse vend son excédant aux propriétaires des forges établies dans le pays. Les fonds provenant de ces ventes sont mis en réserve pour les dépenses extraordinaires de la commune et de la vallée, telles que les réparations des églises et des maisons-communes, le traitement des vicaires, et l'envoi de commissaires en France ou en Espagne pour réclamations à faire et priviléges à maintenir, etc.

Le syndic reçoit le montant de tous les impôts. Il paie la redevance à la France et à l'évêque d'Urgel; il acquitte toutes les dépenses arrêtées par le conseil souverain. Le surplus des revenus sert aux frais indispensables d'administration, à l'entretien du Palais de la vallée, au salaire du concierge, aux repas d'apparat que les différentes réunions du conseil nécessitent, à l'entretien des prisons, etc.

Le syndic rend compte au conseil général des dépenses ordinaires et extraordinaires. Ce compte est arrêté tous les ans.

Salaire des autorités. — Les fonctions publiques sont gratuites.

Le service militaire lui-même n'est l'objet d'aucune rétribution. Les Andorrans convoqués pour prêter main forte à l'autorité et faire des perquisitions dans les montagnes ne reçoivent ni argent ni vivres; mais c'est un service toujours borné à peu de jours. Il ne s'agit dans ce cas que d'arrêter des malfaiteurs ou de quelque démonstration passagère. L'Andorre n'a jamais pris part aux guerres de ses voisins.

Dîmes. — Les Andorrans paient la dîme à l'évêque et au chapitre d'Urgel, de la même manière qui fut réglée par Louis-le-Débonnaire. Le clergé local n'a, par conséquent, aucune part à cette dîme. Chaque curé reçoit un traitement fixe de l'évêque d'Urgel. Ce traitement, fort modique, est augmenté par des fondations qui sont attachées aux cures de chaque pa-

Werner, voulait que l'univers eût été exclusivement formé par l'eau; s'il y a quelque chose de démontré aujourd'hui dans les sciences, c'est que le feu a eu sa part, autant que l'eau, dans la création de notre planète. Vous connaissez la théorie des soulèvemens dus à des masses ignées dont les laves de nos volcans ne sont, heureusement pour nous, que la dernière et pâle imitation; vous savez comment cette théorie a été enfantée et soutenue par M. de Buch, et comment M. Élie de Beaumont a réussi à la perfectionner, à l'élucider, à la rendre populaire. Ainsi Thalès n'est pas le seul des sages de la Grèce qui ait eu raison. Autrefois donc, le Mont-Perdu et le Pic du Midi étaient sous l'eau, lorsque la croûte de la planète, contractée par le refroi-

roisse. Les vicaires sont payés des fonds particuliers et extraordinaires des communes. Il y a aussi beaucoup de prêtres desservant les chapelles des suffragances auxquelles sont affectées des fondations.

Réglemens commerciaux. — La vallée d'Andorre, à cause de sa constitution extrêmement montagneuse, est presque tout entière en pacages et en bois. Il n'y a que très peu de champs en culture, et, si ce n'est dans les années d'abondance, le pays ne produit point assez de grains pour se nourrir. De là est née une loi commerciale fort sage. Les principaux propriétaires, qui récoltent des grains au-delà de leurs besoins, ne peuvent les vendre qu'à leurs concitoyens; quelque prix qu'on leur en offrît dans les pays voisins, ils sont obligés de les réserver pour les besoins des Andorrans. L'évêque d'Urgel lui-même et son chapitre ne peuvent transporter en Espagne les grains provenant de la dîme; leurs fermiers sont tenus d'en faire la vente en Andorre. Si plusieurs marchés avaient lieu dans la ville d'Andorre sans que la place fût approvisionnée, et que les personnes qui ont des grains à vendre refusassent de s'entendre avec les acheteurs, l'autorité locale, assistée du baile, pourrait, sur la plainte de deux pères de famille, ouvrir de force un grenier, faire transporter les grains sur la place, et les vendre au cours, sauf à verser le produit entre les mains du propriétaire. Pour contribuer à assurer l'alimentation publique en Andorre, le gouvernement français a autorisé les Andorrans à tirer tous les ans de la France, sans droits, une certaine quantité de subsistances et autres objets de première nécessité, savoir: grains, 1,000 charges; légumes, 30 charges; brebis, 1,200; bœufs, 60; vaches, 40; cochons, 200; mulets, 20; muletons, 30; chevaux, 20; jumens, 20; poivre, 1,080 kilog.; poisson salé, 2,160 kilog.; toile, 150 pièces. Ils n'épuisent jamais cette faculté; ils ne peuvent faire cette extraction que par le bureau de la douane d'Ax (Ariége).

FORCE ARMÉE.

Tous les habitans sont soldats au besoin. Chaque chef de famille est obligé d'avoir un fusil de calibre et une certaine quantité de poudre et de balles. Dans les principales familles, on ne se contente pas d'avoir l'arme ordonnée, et, suivant le nombre d'hommes en état de porter les armes, on a plusieurs fusils, soit de chasse ou de calibre, et le chef de famille peut se présenter avec tous ses enfans ou frères armés.

Les viguiers sont chefs supérieurs militaires; tous les hommes armés sont à leurs ordres et disposition. L'organisation est fort simple. Chaque paroisse a un capitaine et deux sous-officiers, appelés *dannés*, qui sont renouvelés tous les ans, et choisis par le conseil général en même temps que les consuls; ils sont ensuite agréés par les viguiers. Tous les ans, dans la semaine qui suit la Pentecôte, il est d'usage que les viguiers passent, en présence des consuls et souvent des bailes, la revue des différentes paroisses, visitent les armes et s'assurent que chaque chef de famille possède la quantité voulue de munitions. Les viguiers ont le droit de punir les contrevenans par un emprisonnement dont la durée est à leur gré.

dissement, se brisa, et qu'un premier flot de granit fondu, débordant au travers de la fente, éleva avec lui, du sein des eaux, la chaîne entière, du point où est Bayonne à celui où est Perpignan. Voilà pourquoi aujourd'hui le centre des Pyrénées se compose habituellement de roches granitiques, sur lesquelles reposent, tordues, contournées, ployées en tous sens, les couches des autres terrains calcaires ou schisteux.

Après le granit est apparu dans les Pyrénées un nouvel agent, souterrain et embrasé, de révolution ; c'est celui qui s'y montre au jour, çà et là, sous forme de roches dures et tenaces, presque toujours sonores sous le marteau, cristallines et de couleur verte. Les géologues en distinguent deux variétés, appelées, la plus abondante, *diorite* ou *ophite*, l'autre *Lherzolite* ; tous les beaux galets verts dont le lit des gaves (rivières) est parsemé, sont des fragmens roulés de diorite ; l'une et l'autre ont agi sur une bien moindre échelle et avec bien moins d'énergie que le granit ; et cependant je tiens à vous en parler, car la diorite et la Lherzolite, tout en fracassant la contrée, alors que l'homme n'existait pas, semblaient avoir pour mission de semer autour d'elles des trésors que nous devions exploiter un jour. La Lherzolite était accompagnée de mines de fer, qu'on trouve aujourd'hui distribuées en filons, en nids, en amas, à peu de distance des mamelons épars qu'elle compose. La diorite est elle-même fidèlement escortée, mais toujours aussi à une certaine distance, par des minerais de plomb ; elle a d'autres satellites, plus fidèles encore et plus précieux pour l'homme : c'est le plâtre, ce sont les argiles imprégnées de sel, d'où sortent maintenant des sources salées, et sous lesquelles, si l'on cherchait bien, on découvrirait peut-être des bancs de sel gemme. Au reste, si la révolution qui donna issue à la diorite et à la Lherzolite fut providentiellement signalée par des dons anticipés en faveur du genre humain, qui était encore à venir, celle du granit n'avait pas non plus été stérile ; car, dans les Pyrénées, il est à remarquer que les sources sulfureuses dont ces montagnes sont si admirablement dotées, se rencontrent toujours auprès de la séparation du granit et des autres terrains au travers desquels il s'est fait jour. Ainsi, ce que nous serions tentés de prendre pour des bouleversemens de notre planète, n'a vraiment été un cataclysme que pour les Ichtyosaures et les Plésiosaures, pour le Palœothérium et l'Anaplothérium, ou, *en termes plus humains*, pour les reptiles, les dragons, les chimères et autres monstres qui régnaient alors sur la terre ; ainsi que pour les térébratules, les belemnites, et l'innombrable popu-

lace des coquilles univalves et bivalves, qui constituaient la classe la plus pauvre de ce temps-là. Mais pour nous, gens du lendemain, ce sont des crises favorables et de grands bienfaits, car nous devons à ces révolutions une bonne partie de nos richesses minérales.

Vicdessos a obtenu un excellent lot dans cette distribution de trésors souterrains. Dans un rayon de cinq à six lieues autour de ce village, on trouve quelques-unes des plus belles carrières de plâtre que les Pyrénées possèdent, une mine de plomb (celle d'Aulus), anciennement exploitée, et qui donne de nouveau de belles espérances; d'autres mines de plomb et de cuivre, d'argent, et même d'or, qui furent travaillées par les Romains, et plus tard par les Arabes. L'Ariége charrie des paillettes d'or, et c'est à cela qu'il doit son nom. Enfin, à deux pas de Vicdessos est la mine de fer de Rancié, l'une des plus vastes, des plus abondantes et des plus pures qu'il y ait au monde.

La mine de Rancié, qui est la fortune de la vallée de Vicdessos, est ouverte depuis des siècles; elle alimente presque toutes les forges catalanes du midi, forges où le fer se fabrique, non d'après les procédés anglais, mais d'après une méthode usitée bien avant les Romains (1).

(1) Jusqu'au moyen-âge, le fer était fabriqué en tous pays, par petites quantités, dans de petits foyers, et en une seule opération. Depuis six à huit siècles, ce procédé a fait place à un autre qui consiste à employer de grands appareils appelés *hauts-fourneaux*, au moyen desquels on crée, par grandes masses, un produit intermédiaire appelé *fer fondu* ou *fonte*, que l'on convertit ensuite en fer forgé par une seconde opération nommée *affinage*. La méthode antique, quoique directe, a partout été effacée par la méthode nouvelle, quoique celle-ci soit plus compliquée; car les métallurgistes ont reconnu ce qui était déjà admis par les hommes d'état, que la ligne droite n'était pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre. Dans les *forges catalanes*, c'est encore la méthode des anciens que l'on suit; mais elle y a été graduellement améliorée, et à cause de ces perfectionnemens et de ceux plus considérables qui semblent assurés pour une époque prochaine, elle continuera à prévaloir dans des localités telles que les Pyrénées, où il existe des minerais d'une richesse exceptionnelle. Le nombre des *forges catalanes* est, en France, de 102, dont 50 dans le seul département de l'Ariége, et 17 dans le département contigu de l'Aude. Toutes les forges de l'Ariége réunies donnent annuellement 55,000 quintaux métriques de fer. Une seule usine à la moderne, comme celle de Decazeville (Aveyron), pourrait produire 100,000 quintaux métriques.

L'un des avantages de la méthode catalane consiste en ce qu'elle n'exige qu'une faible mise de fonds. C'est environ 25,000 francs pour une forge à un feu. Elle se distingue aussi, en France, par une singularité politique et sociale, dont aucune autre industrie n'offre un exemple aussi caractérisé. Les ouvriers dirigent la forge à peu près à leur gré; ils font, même en matière de salaires, la loi à leur maître, d'après des tarifs anciennement convenus. Les maîtres semblent s'être complètement résignés à ce rôle subalterne. Autrefois, ils avaient, en compensation, des bénéfices considérables, aujourd'hui, le maître de forge n'a guère plus de profits que deux ensemble de ses quatre principaux ouvriers. Le nombre des ouvriers attachés à une forge est de huit.

La concurrence des grandes forges à l'anglaise déjà établies dans quelques départemens du

On ne compte dans ce pays que par dizaines de siècles. La mine appartient aux huit communes de la vallée; elle leur a été régulièrement concédée par le gouvernement de juillet; jusque-là elles n'en étaient qu'usagères. Sous Napoléon, il avait été question d'employer le fonds de réserve assez considérable de ces mines à doter un maréchal de l'empire; la propriété des mines elles-mêmes fut aussi un instant menacée du même sort (1). Grace à l'acte de concession accordé en 1833, l'idée même de ces spoliations est désormais impossible. La mine de Rancié a donné lieu à des travaux immenses fort intéressans à visiter. Le système d'exploitation qui fut suivi autrefois y rend sur plusieurs points l'extraction dangereuse, particulièrement vers le printemps, et l'on y admire le courage des montagnards, qui font le métier de mineurs, le sang-froid de leurs chefs ou *jurats*, et la science des ingénieurs chargés par l'administration de diriger la mine et de maintenir l'ordre et la sécurité dans les chantiers établis parmi les éboulis des anciens. Le minerai forme, au milieu de la montagne, un amas qui, du niveau de la galerie Becquey, près le village de Sem, au sommet du mont Rancié, a 538 mètres (1,650 pieds) de hauteur, sur une longueur à peu près indéfinie, et sur une largeur qui souvent dépasse cent pieds. A force de tirer du minerai du sein de la terre, sans plan régulier, sans laisser çà et là des piliers pour soutenir le poids des couches supérieures, les anciens, les *vieux pères*, comme disent les mineurs de Belgique, ont bouleversé le terrain, ont fait craquer la cime de Rancié, ont brisé et confondu la stra-

midi ne paraît point devoir renverser les forges catalanes. Celles-ci donnent des fers de qualité supérieure; d'ailleurs, elles sont aujourd'hui en train de s'améliorer sous le rapport économique, et sous celui de la fabrication en elle-même. Un couloir et une route que le département va construire près de la mine de Rancié, abaisseront le prix du minerai. Une autre route que le gouvernement a résolue, et qui n'attend plus que la sanction de la commission mixte, dont, il est vrai, la précipitation est le moindre défaut, amènera aux forges, à bon compte, un autre minerai, celui de Puymorens, qu'il serait avantageux de mêler à celui de Rancié. Les beaux travaux métallurgiques de M. l'ingénieur François permettent, dès à présent, 1° de diminuer la consommation du combustible, qui est la plus grosse dépense de ces forges; 2° de retirer d'une même quantité de minerai une plus forte proportion de fer, et d'un fer meilleur; 3° de donner au fer, par quelques modifications dans le matériel, et par l'application bien entendue de quelques-uns des mécanismes anglais, une meilleure façon qui en augmenterait la valeur sur le marché. Déjà un grand établissement s'élève, où tous ces perfectionnemens seront mis en pratique; il est situé sur l'Ariége, à Saint-Antoine, à une lieue environ au-dessus de Foix; il est dirigé par un industriel éclairé et infatigable, M Garrigou, dont le nom rappelle, dans le midi, de grands services rendus à l'industrie métallurgique. L'Ariége fournit à la forge de Saint-Antoine une force motrice de 1,200 chevaux

(1) Ce projet rencontra une vive résistance de la part du préfet de l'Ariége et de M. d'Aubuisson, qui est encore aujourd'hui ingénieur en chef de l'arrondissement métallurgique dont le département de l'Ariége fait partie.

tification du sol. Toutes les cavités qu'ils avaient ménagées au hasard se sont réunies par des écroulemens successifs, en un seul, qui est admirable de désordre, plus admirable que le chaos de Gavarnie. On y trouve une salle ayant pour banquettes, pour tapisseries, pour pavé, pour pendentifs et pour caissons à la voûte, des blocs anguleux menaçans, à demi détachés, et gros comme des maisons. Elle est de dimension telle, qu'on pourrait y loger aisément Notre-Dame de Paris avec ses deux tours, et par-dessus les tours, la Colonne Vendôme; lorsque je suis allé voir la mine, l'ingénieur qui nous conduisait avait fait allumer des torches d'espace en espace, du haut en bas de cette vaste nef; des mineurs tenant des morceaux de sapin embrasés, sautaient de roche en roche; l'un d'eux s'était hissé sur un bloc triangulaire isolé, posé comme une pyramide au milieu de la caverne, et que l'ingénieur appelle sa tête d'Ossian. L'explosion de la poudre, qui mettait en éclat des massifs de minerai dans d'autres ateliers éloignés, se répercutait dans tous les coins de cette chambre de Titans. Nous questionnions les mineurs sur les dangers qu'ils couraient, lorsqu'au printemps, quand vient le dégel, la montagne en travail agite ses flancs, et que les rochers, jouant les uns sur les autres, se resserrent, se détachent, se précipitent. Nous félicitions l'ingénieur de l'audace avec laquelle il prit sur lui d'ordonner et de faire construire, sans quitter un instant de sa personne le champ d'honneur, une galerie blindée au travers de cet éboulis gigantesque, afin de diminuer les chances d'accident pendant l'allée et la venue des mineurs, quand ils se rendent au travail et quand ils en sortent (1). Nous écoutions le récit d'un vieux jurat qui décrivait naïvement le zèle infatigable des ouvriers, leur discipline et leur profond silence, lorsque l'on travaillait à délivrer quelques frères que la chute d'un bloc ou l'écrasement d'une galerie tenait emprisonnés sans vivres et sans lumière, et qui subissaient ainsi le supplice d'Ugolin. Nous excusions pleinement alors, en raison des prouesses que toutes les voix attribuaient aux mineurs de Goulier, l'appétit colossal et le gros sensualisme de ces braves gens. Nous arrachions à cet impassible cicérone quelques détails sur les accidens dont il avait été le témoin, sur les délivrances auxquelles il avait coopéré, sur les scènes de douleur qui avaient eu pour théâtre cette vaste chambre où, nonchalamment assis sur un bloc, il était cependant à l'aise comme au

(1) A peine ce blindage, qui occupa tous les mineurs pendant quinze jours, était-il achevé, qu'un éboulement eut lieu et couvrit de ses débris amoncelés l'un des passages les plus fréquentés auparavant.

coin de son feu. « Nous ne sommes pas les seuls, dit-il, qu'il y ait ici ; d'autres habitent cette même salle pour toujours, enterrés sous des monceaux de pierre. Et c'est ici que l'on a dit pour eux la messe des morts. » Il y a quelques années, un homme fut pris entre deux rochers qui se rapprochaient, et il y fut lentement écrasé, malgré les efforts prodigieux que firent tous les mineurs, et surtout les hommes de Goulier, pour l'en dégager. Le curé de Vicdessos vint donner l'extrême-onction à ce malheureux au milieu de ses tortures ; puis, l'on fit autour de lui, sur le lieu même, un service funèbre. Quel tableau que les quatre cents mineurs à genoux, leur marteau à côté d'eux, et leur lampe à la main, avec leur ingénieur et leurs jurats, autour des deux terribles rochers qui avaient broyé leur ami ! quelle puissance devait avoir la voix du prêtre avec les mornes échos qui la répétaient sourdement ! quel *De Profundis* on dut chanter dans cette catacombe !

Si cette lettre n'était déjà bien longue, je vous dirais tout ce que vaut au pays la mine de Rancié, les efforts auxquels s'est décidé le département pour la rendre plus productive, le concours qu'il sollicite du gouvernement et auquel il a droit, car, jusqu'à présent, le département de l'Ariége a été beaucoup plus partie payante que partie prenante au budget, je vous détaillerais les travaux variés et décisifs d'un jeune et savant ingénieur, M. François, qui, à force d'observations et d'expériences, en sacrifiant sa santé et son argent, a découvert le moyen de régénérer, en lui conservant son antique caractère, l'industrie des fers de l'Ariége, gravement compromise par la concurrence des grandes forges qui se sont élevées dans le midi ; je vous signalerais les résultats déjà réalisés par l'esprit d'association ; je vous montrerais les maîtres de forges et le conseil-général du département se concertant pour donner aux forges locales ce que, jusqu'à présent, le gouvernement n'a pas su organiser au profit de l'industrie des fers en général, un établissement-modèle. Mais tous mes souvenirs se reportent, malgré moi, maintenant, vers la basilique souterraine des mines de Rancié, et vers le discours du vieux jurat. Je n'ai plus de mémoire pour autre chose.

MICHEL CHEVALIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1837.

Une question grave et délicate, contre laquelle s'est brisé le ministère du 11 octobre, s'agite depuis quelques jours dans le public, dans la presse, et dans le sein du cabinet, non moins que dans les coulisses de la Bourse. C'est celle de la conversion du 5 pour 100, qui, après avoir long-temps cessé d'occuper l'esprit public, a surgi tout à coup, on ne sait trop comment, du milieu des élections, comme une question nouvelle et inattendue. Un jour, en effet, que le 5 pour 100 avait éprouvé une forte baisse, on s'est avisé que le mot de conversion avait été prononcé dans les colléges électoraux, que l'engagement de provoquer ou d'appuyer cette mesure était au nombre des promesses faites par beaucoup de candidats, et que l'opportunité d'en venir à l'exécution, car ce n'est plus aujourd'hui qu'une affaire de temps, serait infailliblement discutée dans le cours de la prochaine session. De là les bruits plus circonstanciés qui ont aussitôt couru, et l'ébranlement communiqué à l'opinion par le mouvement tumultueux des intérêts divers que touche une mesure de ce genre.

Quand on envisage la question de sang-froid, on ne la trouve point telle que la représentent des opinions également exagérées, une source de tous biens, ou une boîte de Pandore. On y voit un moyen d'économies désirables, mais dont la réalisation sera très lente; un droit incontestable, mais dont l'exercice aura des rigueurs que la sagesse du législateur devra tempérer; une opération très praticable sous plusieurs formes, mais qui pourrait être suspendue dans son cours par certains évènemens dont la probabilité doit entrer en ligne de compte; enfin une facilité de plus pour l'industrie qui se procurera des capitaux à meilleur marché, mais aussi un nouvel aliment à l'agiotage et un remuement dans les fortunes qui fera bien quelques victimes. A côté d'avantages incontestables, il y a donc ici des inconvéniens assez nombreux. En établir l'exacte balance serait peut-être chose diffi-

cile ; nous croyons néanmoins que les premiers l'emportent sur les seconds, et nous le croyons avec la majorité du pays, qui nous paraît avoir très clairement décidé la question. Ce n'est plus une question entière; il y a, en faveur de la conversion, l'autorité de la chose jugée, quant au principe; il y a engagement pris de la part des grands pouvoirs de l'état; il y a condition acceptée, même par ceux qui avaient fait la plus longue résistance, et sans autre réserve que celle de l'appréciation des circonstances, appréciation qui appartient de plein droit au gouvernement. Aussi doit-on s'étonner de ce que les adversaires *quand même* de la conversion raisonnent encore comme ils l'auraient pu faire il y a deux ans, et comme si la question n'avait pas fait un pas depuis la fameuse interpellation de M. Augustin Giraud. Mais depuis cette époque, tout le monde a été transporté de gré ou de force sur un autre terrain, et à moins d'annuler les conclusions du rapport de M. Laplagne, adoptées par la chambre des députés, tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de chercher comment la conversion s'opérera le plus sûrement, avec le plus de succès et d'avantage pour l'état, avec le moins d'inconvéniens et de rigueur pour les rentiers, et si les circonstances permettent de s'engager dans l'opération.

On ne devait pas s'attendre à voir le ministère courir au-devant des difficultés de toute nature que la conversion présente et des dangers qu'elle pourrait avoir en certains cas. D'autres questions, non moins importantes pour la prospérité de la France, d'autres grandes mesures d'utilité publique, lui paraissaient suffire à la session prochaine, et pour qui veut regarder un peu au-delà du moment présent, la situation générale des affaires n'est pas tellement assurée, tellement dégagée d'inquiétudes et de chances mauvaises, qu'une administration sage et prévoyante doive ambitionner la responsabilité d'une aussi périlleuse initiative. C'est assez que le ministère ne soit pas pris au dépourvu et qu'il se soit du moins arrêté à quelques principes fondamentaux sur les détails de la question, pour le cas où le vœu de la chambre se prononcerait formellement en faveur de la conversion. Or, cette position d'expectative, il l'a prise, et la gardera, si nous sommes bien informés, pour n'avoir, en matière si grave, d'autre responsabilité que celle de la mise à exécution. Au lieu de donner la première impulsion, il la recevra, et c'est une résolution dont on ne saurait le blâmer, quoiqu'en général un gouvernement ait d'autres devoirs. Mais cette fois, et quand il s'agit d'une mesure où sont engagés tant et de si grands intérêts, il y aurait de la légèreté à ne pas attendre une provocation solennelle pour descendre dans l'arène.

Nous avons impartialement constaté dans notre dernière chronique l'incontestable accroissement du centre gauche. Plus on approfondit le résultat des élections, plus on étudie les influences qui les ont dominées, plus on est porté à croire que cette fraction de l'ancienne majorité est appelée à jouer, dans la nouvelle chambre, un rôle prépondérant. A ceux qui nient l'existence du centre gauche, nous nous contenterons de répondre que bientôt il faudra compter avec lui, et que dans la pratique des affaires il commandera

plus de ménagemens que depuis quelques jours on ne lui en témoigne dans la théorie. C'est là une question que les premiers actes de la chambre auront bien vite éclaircie, et que nous ne faisons pas difficulté d'abandonner jusque-là, pour n'y point mêler ces noms propres qui soulèvent si mal à propos tant d'injustes et maladroites accusations.

Ce ne sera point la faute du gouvernement si bientôt le système des communications intérieures de la France ne s'enrichit d'une ou deux grandes lignes de chemins de fer, et si l'activité nationale ne s'engage pas dans cette féconde carrière où nos voisins ont déjà fait de si merveilleux progrès. Plusieurs entreprises de ce genre ont été désignées à sa sollicitude par une commission spéciale, chargée d'étudier toutes les questions relatives aux chemins de fer en France, et qui lui a présenté un rapport non moins remarquable par l'élévation des idées que par la sagesse des conclusions pratiques. Elle a indiqué dans quel ordre d'importance doivent se classer les divers projets formés et étudiés depuis trois ou quatre ans, quel serait le meilleur moyen d'en assurer l'exécution, et le procédé à suivre pour concilier deux intérêts précieux, le développement de l'esprit d'association et l'intervention nécessaire du gouvernement. Le ministre du commerce et des travaux publics, qui présidait la commission, y a préludé aux discussions plus éclatantes, sinon plus approfondies, que les propositions du gouvernement auront à soutenir dans le sein des chambres, principalement sur les points qui touchent au système d'exécution et aux droits de l'état. M. Molé, qui, dans les régions élevées de la politique, n'a pas oublié que l'empereur l'avait appelé, bien jeune encore, à la place de directeur des ponts-et-chaussées, s'occupe aujourd'hui de ces questions vitales pour la prospérité de la France avec l'intelligence de l'homme spécial et la hauteur de vues de l'homme d'état. Il faut espérer que la chambre nouvelle mettra son honneur à seconder les projets du cabinet et à réaliser un plan mûri par les consciencieuses études de plusieurs années. C'est une partie du mandat que lui ont donné les électeurs, et si les députés ont promis à leurs commettans de défendre les intérêts des localités qui les ont élus, ils ne se sont pas engagés à leur subordonner les intérêts généraux de la France. Dans ces sortes de questions, le gouvernement est impartial; et comme il voit de plus haut, on doit presque toujours supposer qu'il voit mieux.

En ouvrant, il y a peu de jours, le premier parlement de son règne, la reine d'Angleterre a prononcé un discours insignifiant et peu étendu, qui ne devait pas provoquer au début d'une session les discussions orageuses que s'est empressé de soulever, contre l'avis de tous les siens, un des chefs du parti radical, M. Wakley, représentant de la métropole. Le ministère ne demandait, en réponse au discours du trône, qu'une adresse sans couleur, écho des sentimens de la nation envers sa jeune souveraine, expression vague des espérances qui se rattachaient à son nom, un langage d'affection et de dévouement que tous les partis adoptassent aisément sans se compromettre, les uns sans approuver la politique du cabinet, les autres sans renoncer à leurs

principes de liberté plus large, et à leurs prétentions de réformes plus incisives. En un mot, le ministère voulait ajourner le combat, et ne pas introduire des divisions prématurées dans le faisceau de la majorité, assez faible, sur laquelle il lui était permis de compter. Ce calcul n'a pas réussi, et dès le premier jour l'impatience de M. Wakley a fait éclater entre les whigs et les radicaux une scission devenue inévitable depuis la mort de Guillaume IV. La position du ministère whig est, en effet, bien changée depuis cette époque. Sous le feu roi, il avait contre lui la cour, et même un peu le souverain, qui s'en était, un beau jour, très lestement débarrassé, et qui le subissait avec résignation plutôt qu'il ne lui donnait sa confiance. Maintenant, au contraire, la reine, sa cour, toutes les influences de choix ou de situation qui l'environnent, sont favorables à lord Melbourne et à ses collègues; ils ne soupçonnent pas de conspiration permanente, organisée et soutenue de haut contre leur existence ministérielle. Une confiance et une harmonie parfaites caractérisent toutes leurs relations avec le souverain, et les effets de cette faveur s'étendent fort loin jusque dans les rangs de la société tory, attachée à la royauté par principe et par habitude. Plus fort du côté de la cour, le ministère l'est donc aussi du côté de la chambre des communes, où il a moins besoin de l'appui des radicaux, certain de retrouver parmi les représentans des comtés et de l'intérêt agricole autant de voix qu'il en perdra sur les bancs de M. Hume, de M. Leader, de sir W. Molesworth, et des autres notabilités du parti radical.

C'est dans cette position nouvelle qu'un amendement très ambitieux de M. Wakley a trouvé le ministère Melbourne. Il s'agissait d'introduire dans l'adresse un paragraphe par lequel la chambre des communes aurait formellement demandé l'extension du droit électoral, le vote au scrutin secret, ce fameux *vote by ballot*, qui a fait les frais de tant d'immenses discours dans les innombrables banquets politiques de cette année, et enfin le rappel de l'acte septennal pour fixer désormais à trois ans la durée légale des parlemens. M. Wakley avait aussi parlé, dans son discours, de l'abolition des lois sur les céréales, question des villes manufacturières contre les campagnes, qui suffit à elle seule pour expliquer comment les candidats conservateurs ont triomphé dans la grande majorité des comtés d'Angleterre; mais son amendement ne contenait rien à ce sujet : c'eût été trop, même à ses yeux, de provoquer du même coup une révolution politique et une révolution économique. Il s'en est tenu à la première, qui a suffi pour faire éclater l'orage.

Le parti radical ayant ainsi jeté le gant, lord John Russell l'a relevé au nom du ministère et de tout le parti whig. On demandait à grands cris une nouvelle extension du droit électoral, c'est-à-dire une réforme du bill de réforme; on déclarait que le système actuel de la représentation était un véritable fléau pour le peuple; que cette représentation était d'ailleurs un mensonge, et que le peuple était plus soumis que jamais à l'influence corruptrice de l'aristocratie de naissance et de l'aristocratie d'argent. Lord John Russell a répondu,

sans nier la réalité des abus dont on se plaignait, que si le bill de réforme était toujours susceptible de recevoir des améliorations dans ses détails, il n'en était pas moins une mesure définitive, autant que les institutions humaines peuvent être regardées comme choses définitives. Mais dans sa pensée, dans celle de lord Grey et de lord Althorp, dans celle de la plupart des hommes d'état qui avaient voulu, fait ou accepté la réforme, c'était une mesure définitive et complète pour long-temps. Il ne se prêterait pas à refaire, tous les quatre ou cinq ans, une pareille expérience au gré de passions ou de théories impatientes, qui devançaient de beaucoup trop loin les progrès du pays et les changemens réels de la société. Lord John Russell a caractérisé d'une manière encore plus nette ces déclarations déjà si graves dans sa bouche. Il a dit que l'importance acquise dans la chambre des communes par les représentans des comtés, qui le sont en même temps de l'intérêt agricole, était au nombre des résultats prévus et désirés du bill de réforme, annonçant ainsi l'intention de ménager une classe influente, et d'y recruter des alliés.

Tel est le langage que lord John Russell a tenu deux jours de suite, la seconde fois en réponse aux violentes attaques de M. Leader, qui s'est constitué le défenseur officiel des mécontens canadiens contre les résolutions adoptées par le gouvernement anglais. Souvent applaudi par les tories, ce langage a été reçu par les radicaux comme une déclaration de guerre, ou du moins comme le symptôme d'une éclatante rupture, et le prix d'une coalition, dont ils font les frais, entre le ministère et la partie flottante des conservateurs. L'irritation qu'il a produite, contenue dans l'enceinte de la chambre, n'en a fait que plus vivement explosion au dehors, dans une de ces réunions populaires où les membres radicaux des communes deviennent, bon gré mal gré, solidaires des extravagances débitées par quelques tribuns de bas étage. M. O'Connell, évidemment fort embarrassé, et qui est en ce moment même obligé de se défendre contre M. Crawford d'une accusation de ministérialisme, a cru devoir déclarer qu'il n'était plus whig-radical, mais radical dans toute la force du terme, purement et simplement. Après tout, il est douteux que les choses aillent plus loin de quelque temps; le parti radical n'est pas assez fort pour essayer de marcher seul dans sa voie, et le ministère peut encore compter sur son assistance dans plusieurs questions où les tories ne sont pas disposés à se rendre sans combat. Mais le ministère whig n'en a pas moins repris sa véritable place à la tête des affaires, tandis que depuis deux ans il paraissait à la suite d'une opinion qui le dominait, le protégeait, et le lui faisait sentir. C'est de la chambre des lords qu'il dépend de hâter la décomposition entière de l'ancienne majorité réformiste. Les concessions qu'elle fera sur les questions relatives à l'Irlande contribueront de plus en plus à détacher le cabinet des radicaux dans la chambre des communes, parce qu'il n'aura plus besoin d'emprunter leurs menaces et leurs théories révolutionnaires pour réduire l'opiniâtre résistance de la pairie. Du reste, le parti tory se ferait une grande illusion, s'il se croyait près de

ressaisir le pouvoir à la faveur des divisions de ses adversaires. Ce qu'il prend volontiers pour une réaction du peuple anglais vers lui, n'est que le désir de s'arrêter quelque temps sur le terrain conquis par la réforme, en demeurant sous la bannière des chefs qui ont accompli la conquête, c'est-à-dire qu'en ce moment le peuple anglais considère certainement la réforme comme une mesure définitive pour de longues années, et c'est là qu'est la force du ministère; mais le peuple anglais veut en même temps une entière sécurité pour la conservation de ce qui lui est acquis, et avec sir R. Peel pour premier ministre, il ne croirait pas l'avoir.

Pendant que la reine d'Angleterre ouvrait son parlement, la reine régente d'Espagne ouvrait aussi la nouvelle législature espagnole, formée d'après la constitution de 1837 et composée de deux chambres. Son ministère lui a fait tenir, en cette occasion, un langage raisonnable, conciliant et modeste, qui répond bien à la situation des choses et au caractère des derniers évènemens. Pas d'exagération dans les promesses, plus de sincérité dans les aveux et moins de jactance que de coutume, de bonnes intentions et des vues libérales sans charlatanisme, une juste confiance dans l'avenir, des expressions convenables sur le différend avec la Sardaigne et sur les rapports avec les puissances qui n'ont pas reconnu la reine Isabelle II, justice entière rendue à la France et à l'Angleterre pour l'exécution du traité de la quadruple alliance, tels sont les principaux traits qui distinguent ce discours. Le ministère s'y est complètement effacé, bien que ses efforts aient eu autant de succès que le comportaient les circonstances, et qu'ils aient au moins arrêté la dissolution universelle dont semblaient menacés tous les élémens de la force sociale.

Quelques esprits faciles à effrayer craignent que les deux chambres soutenues par la reine, le général Espartero et le baron de Meer, ne se laissent entraîner par les *modérés*, qui s'y trouvent en grand nombre, dans une réaction violente contre les personnes et les choses de ces deux dernières années. On évoque le fantôme du statut royal; on prête aux hommes d'état qui ont gouverné l'Espagne sous son empire, des ressentimens et des pensées de vengeances qui se préparent à éclater dès que le pouvoir sera revenu entre leurs mains, et les sanglantes exécutions de Miranda et de Pampelune sont citées comme le prélude de ce mouvement réactionnaire. Nous croyons ces craintes mal fondées. Le parti qu'on a voulu flétrir et rendre odieux en lui donnant le nom d'*estatutiste*, ce parti modéré qui réunit le plus de talens, d'élévation et de lumières, ne songe pas à revenir sur le passé : il a pleinement accepté la constitution de 1837, qui réalise, à peu de chose près, ses désirs et ses vues, et dont la première application a eu pour résultat de lui rendre son influence légitime dans le gouvernement de sa patrie. Les mesures adoptées par le comte de Luchana pour rétablir et venger, par d'éclatans exemples, la discipline des armées espagnoles, sont sévères; mais la politique n'y est pour rien, et le châtiment, quelque rigoureux qu'il soit, d'assassinats horribles, n'est pas plus de la réaction

anti-libérale que ces assassinats eux-mêmes n'étaient du progrès ou du libéralisme. Il ne faut pas confondre deux ordres de faits entièrement différens et mêler des questions de doctrines politiques avec des questions de subordination militaire. Ce ne sont pas d'ailleurs les corps d'armée où l'esprit d'indiscipline et de licence s'est donné libre carrière qui ont remporté le plus de victoires sur les carlistes. Il est tout aussi injuste d'accuser la conduite du baron de Meer à Barcelone, quoique plusieurs députés de la Catalogne, qui ne siégent point dans la nouvelle chambre, l'aient violemment attaquée à la fin de la dernière session. Le baron de Meer, appelé à Barcelone pour y rétablir l'ordre, cruellement troublé par des révoltes sans cesse renaissantes, y a déployé l'énergie que la grande majorité des citoyens paisibles attendait de lui, et, dans les circonstances extraordinaires où se trouve l'Espagne, il a usé des pouvoirs extraordinaires que toutes les corporations de cette ville le suppliaient d'exercer pour son salut. Ce n'est pas là non plus de la réaction; c'est de la légitime défense; c'est la condition, toujours la même, des temps de révolution et de guerre civile, où la société, affaiblie par tant de causes, se garantit comme elle le peut contre les égaremens et les aveugles fureurs qu'enfante une lutte désespérée.

Ce serait un grand malheur pour l'Espagne, si les forces de l'opinion libérale, actuellement réunies, en apparence au moins, sous le drapeau de la constitution de 1837, se divisaient de nouveau. Don Carlos, que le gouvernement de la reine n'a pas encore le droit de déclarer définitivement vaincu, et qui est bien loin de s'avouer tel, y retrouverait aussitôt les chances de supériorité qui lui échappent. L'expérience qu'on a faite depuis deux ans des résultats de l'élan révolutionnaire, a trop clairement démontré que le prétendant n'avait rien à en craindre, et que les moyens ordinaires d'un gouvernement régulier, s'ils étaient bien dirigés, offraient encore à la cause constitutionnelle la perspective d'une lutte moins désavantageuse.

La question d'Espagne n'a point été soulevée dans la discussion de l'adresse du parlement anglais. A peine quelques mots sans le moindre retentissement prononcés à la chambre des communes sur ce sujet par un orateur obscur, et que le ministère a laissé tomber sans y faire attention! Est-ce indifférence de l'opinion publique? Est-ce confiance dans le succès définitif de la jeune reine sans secours étranger? nous ne le croyons pas. Ou bien ne serait-ce pas entre tous les partis un accord tacite pour masquer, d'un côté, la retraite de l'Angleterre à Madrid sur la question politique, et, de l'autre, l'occupation, de jour en jour plus sérieuse, du Passage par les forces anglaises, sous le drapeau anglais? On dit que M. Villiers, ambassadeur d'Angleterre en Espagne, vient d'obtenir de sa cour un congé; mais elle lui confère en même temps un honneur qui prouve combien sa conduite est toujours appréciée, malgré le peu de succès du parti avec lequel il avait contracté de si étroites liaisons.

Les derniers échecs du prétendant ont fait de nouveau répandre le bruit

de négociations entamées entre les grandes puissances pour mettre un terme à la guerre civile d'Espagne, par un arrangement qui aurait pour base principale le mariage de la jeune reine avec le fils aîné de don Carlos. Que ce projet ait existé et qu'il puisse reprendre faveur auprès de certains cabinets, c'est ce dont on ne saurait douter. Mais il est d'une exécution impossible; et sans le concours de la France, qui se chargerait d'en imposer l'acceptation aux parties belligérantes? Ce qui ressort le plus clairement de toute la politique du gouvernement français envers l'Espagne, c'est l'invariable détermination de ne pas mêler le drapeau français dans la querelle, tout en rendant néanmois assez de services à la cause de la reine pour mettre hors de doute l'attachement qu'on lui porte; mais on n'ira point au-delà. On ne veut pas avoir la lourde responsabilité de l'avenir de l'Espagne, en épousant telle ou telle combinaison d'hommes ou de choses, qu'il faudrait ensuite soutenir d'une manière efficace. Et, pour tout dire, on est parvenu, servi par des évènemens inespérés, à faire entièrement abandonner cette question par l'opinion publique, qui jamais n'a été convenablement dirigée sur ce grand intérêt, commun à la révolution et à la dynastie de juillet.

Le gouvernement portugais a enfin surmonté les obstacles qui s'opposaient depuis si long-temps à la formation d'un nouveau ministère, et deux des généraux qui ont vaincu l'insurrection chartiste sont entrés dans le cabinet. Ce sont MM. de Sa da Bandeira, en qualité de président du conseil, ministre des affaires étrangères, et le baron de Bomfim, en qualité de ministre de la marine, chargé par intérim du portefeuille de la guerre. On aurait désiré que le vicomte Das Antas acceptât ce département, qui n'est pas encore rempli; mais il a voulu s'en tenir au titre d'inspecteur-général de l'armée, pour se livrer entièrement à la réorganisation des forces nationales, qui ont cruellement souffert des derniers troubles et de la pénurie du trésor. La composition de ce ministère est de nature à rétablir entre les cortès constituantes et la cour une harmonie qui n'existait plus, et que le malheureux état du Portugal rend plus nécessaire que jamais. Dans le premier mouvement d'irritation qui avait suivi la résistance de la reine aux propositions de son ministère contre les officiers et généraux révoltés, au moment même où succombait la cause chartiste, les cortès, dominées par l'influence des clubs et d'une partie de la garde nationale, avaient refusé au pouvoir royal toute intervention dans la constitution du sénat. Le sénat devait émaner directement des colléges électoraux, et la législature devait se composer de deux corps purement électifs. A la suite de ce vote, une scission s'était opérée dans le sein des cortès, et plusieurs membres avaient cessé de prendre part aux opérations de l'assemblée, qui, effectivement, était sortie par là de la voie dans laquelle elle avait marché jusqu'alors. Déjà le ministère de M. de Castro avait cessé d'exister; sa démission était donnée, et il n'attendait pour se retirer que la nomination de ses successeurs. Mais la décision des cortès à l'égard du sénat devint un grand obstacle. Les personnages politiques appelés à former le noyau d'une nouvelle administration

refusaient de subir cette loi, que la couronne elle-même trouvait bien dure, et qui était bien plutôt un acte de représailles qu'une affaire de principes constitutionnels. On chercha donc à faire revenir les cortès sur une décision d'entraînement, et il paraît que l'on y a réussi. Un article du journal officiel signala l'espèce de violence sous l'impression de laquelle l'assemblée avait voté la disposition relative au sénat, la présence de gardes nationaux armés dans les galeries et les couloirs de la salle, et même les menaces qui avaient été proférées. Quoique cet article ait provoqué une discussion assez vive et des accusations fort aigres contre M. Manoel de Castro Pereira, ex-ministre des affaires étrangères, soupçonné d'en être l'auteur, on a cependant trouvé moyen de réparer la faute qu'il indiquait, et, par une nouvelle décision, les cortès ont accordé à la couronne le droit de choisir les sénateurs sur une triple liste de candidats présentés par les colléges électoraux, ce qui est, comme l'on sait, la combinaison adoptée en Espagne. Un des points fondamentaux de la constitution se trouve ainsi ramené à des conditions plus monarchiques.

L'heureux rétablissement de la bonne intelligence entre la cour et l'assemblée a été célébré par un dîner auquel les circonstances ont donné l'importance d'un évènement politique. Les ministres, le vicomte Das Antas, les principaux membres des cortès, le vicomte de Reguengo, qui a joué un rôle si éminent dans les mesures adoptées pour défendre Lisbonne contre les maréchaux insurgés, en un mot tous les chefs du parti constitutionnel, se sont trouvés réunis autour de la table royale, et le prince Ferdinand semble chercher à s'identifier plus complètement avec la société portugaise. Le ministère lui-même est composé d'hommes honorables qui doivent inspirer à la cour une entière confiance. Leur énergie et leur résolution dans la dernière crise peuvent aussi rassurer le parti libéral sur leurs intentions; mais la tranquillité du Portugal dépend toujours de l'Angleterre et de son attitude envers un gouvernement qui, après tout, ne lui est pas hostile, bien que les nouvelles institutions irrévocablement acquises au peuple portugais ne permettent plus au cabinet de Saint-James d'exercer sur ses destinées une influence aussi exclusive et aussi prépondérante que par le passé.

Le Hanovre et son roi continuent à fixer l'attention de l'Allemagne. On se demande quel sera le dénouement de cette crise, si le peuple hanovrien se soumettra paisiblement aux caprices de son nouveau souverain, s'il essaiera de résister, et comment se manifestera sa résistance. De tous les états constitutionnels allemands, celui qui porte le plus vif intérêt à la question est l'état de Hesse-Cassel, qui se croit menacé du même sort que le Hanovre, et sous le même prétexte, si le roi Ernest-Auguste réussit à faire prévaloir ses vues, ce qui est assez probable. Jusqu'ici du moins, le pays est demeuré très calme, et le seul symptôme d'agitation et de résistance qui se soit montré est la protestation de sept professeurs de l'université de Gœttingue, qui ont déclaré ne vouloir prendre aucune part à l'élection d'un député autrement que d'après la constitution de 1833. Le roi a pour lui l'armée, dont il a cherché,

dès le premier jour de son arrivée dans le royaume, à gagner l'affection, une aristocratie puissante, des états provinciaux où elle domine, et qu'il flatte du rétablissement de leurs anciens priviléges; il a pour lui enfin l'inertie et l'indifférence des masses, au sein desquelles n'avait pas eu le temps de pénétrer l'intelligence des principes constitutionnels. Ce qu'on ne s'explique pas, c'est que les anciens ministres, qui avaient donné leur démission, consentent maintenant non-seulement à garder leurs portefeuilles, mais à reconnaître la suprématie officielle du titre accordé et confirmé à M. de Scheele. Dans la nouvelle organisation du ministère hanovrien que le roi vient de décréter, un ministre d'état et de cabinet concentre sur lui seul toute l'importance politique; ses rapports immédiats avec le souverain, l'étendue de ses pouvoirs, le nombre de ses attributions, tout contribue à le placer bien au-dessus des autres chefs de départemens ministériels, qui ne sont guère auprès de lui que de simples directeurs. C'est beaucoup plus qu'un président du conseil; c'est un chancelier de cour et d'état, comme le fut le prince de Hardenberg, et comme l'est aujourd'hui le prince de Metternich. Le réglement des positions respectives rappelle aussi ce que M. d'Armansperg avait établi en Grèce pour lui-même après la majorité du roi Othon.

Peu de jours avant la promulgation des ordonnances qui abolissent la constitution de 1833 et consomment le coup d'état du 5 juillet, le roi de Hanovre avait, sous prétexte d'alléger le service, renforcé de quelques centaines d'hommes la garnison de sa capitale. Mais il paraît maintenant tout-à-fait rassuré sur les suites de sa détermination, car il est allé chercher assez loin les plaisirs de la chasse, en traversant une partie de son royaume. La veille de son départ de Hanovre, il avait reçu en grande pompe, et avec une solennité qui visait à l'effet politique, les députations des états provinciaux, auxquelles il a tenu plusieurs discours et fait de brillantes promesses. C'est en eux seuls qu'il veut reconnaître la vraie, l'antique et traditionnelle représentation du pays, telle que l'ont connue ses pères; et son peuple doit lui savoir beaucoup de gré qu'avec ces sentimens il n'ait pas convoqué les états de 1814.

L'empereur Nicolas a terminé, le 7 novembre, son aventureuse excursion dans les provinces méridionales de son vaste empire. Sebastopol, Kertsch, Anapa, Redut-Kalé, Achalzick, Erivan, Tiflis, Stawropol, Tscherskask, Woronesch et Moscou, telles sont les principales étapes de ce voyage, que l'empereur a fait avec une incroyable rapidité. Dix-sept jours après son arrivée à Tiflis, à l'extrémité méridionale des provinces asiatiques de la Russie, il rejoignait l'impératrice à Moscou, au centre du vieil empire russe. Il avait cotoyé le rivage occidental de la mer Noire, traversé les immenses territoires conquis sur l'Arménie et la Perse, longé le versant oriental du Caucase et franchi plusieurs de ses ramifications, fait reconnaître à Tscherskask le prince Cesarewistch pour hetman des Cosaques du Don. C'était en quelque sorte une nouvelle prise de possession de ces précieuses conquêtes, car aucun empereur russe n'était allé jusqu'à Tiflis, et, pour la première

fois, ces nations diverses de langue, d'origine et de religion, ont vu le souverain que leur a donné la fortune de la guerre. L'empereur a été heureux; il a fait des inspections et des revues; il a visité les établissemens militaires qu'un gouvernement militaire commence toujours par instituer en pays conquis, des casernes, des forteresses, des arsenaux. En parcourant à cheval, dans toute sa longueur, l'épine dorsale d'une des chaînes du Caucase, il a pu voir de loin et mesurer de l'œil ces vallées profondes où l'indépendance des Circassiens brave les efforts de ses armées. Mais il n'en est pas revenu découragé ni prêt à renoncer à son entreprise. Ce n'est ni dans son caractère ni dans la nature des choses, et l'on peut être certain qu'il veut maintenant plus que jamais, et qu'il veut à tout prix se rendre maître de l'étroite bande de terrain qui sépare le littoral de la mer Noire d'avec les provinces transcaucasiennes.

La population de ces vastes contrées n'est, du reste, en proportion ni avec leur superficie, ni avec leurs ressources. D'après les calculs les plus favorables, elle ne saurait être évaluée, dans les provinces entièrement soumises à la Russie, à plus de huit cent soixante-quatre mille individus mâles. Mais les progrès de la civilisation, même sous l'influence du sabre moscovite, lui ouvrent la perspective d'un immense développement. Le voyage de l'empereur n'aura pas été stérile sous ce rapport. En frappant l'imagination des peuples, il aura imprimé un vigoureux essor aux mesures d'une administration qui ne connaît guère d'obstacles, parce qu'elle ne compte jamais avec les droits, les répugnances, ou les préventions du sujet.

On n'a, jusqu'à présent, sur le voyage de l'empereur dans les provinces transcaucasiennes, que des détails sémi-officiels puisés à des sources fort suspectes. Ainsi, on le savait d'avance, le prince a été accueilli partout, comme tous les princes, avec le plus vif enthousiasme, et les merveilles semblaient naître sous ses pas. Si l'empereur avait eu, parmi les officiers de sa suite, un correspondant du *Times* ou du *Morning-Chronicle*, il y aurait sans doute, d'après leurs récits, beaucoup à rabattre de ces admirations. Mais il en resterait toujours assez pour donner une grande idée de la puissance russe, de la carrière dans laquelle s'exerce son action, et des élémens qu'elle possède pour s'accroître encore. Quoiqu'elle sache faire parler d'elle, il n'en est pas moins vrai que fort souvent l'Europe ignore tous les développemens qu'elle acquiert, grace à une persévérance, à un esprit de suite, à une vigueur d'exécution qui tient à son organisation intime. Sans rien envier à la Russie, nous souhaitons, pour notre part, que la France ne perde pas son exemple de vue, et que notre gouvernement apporte, dans la belle et féconde question d'Alger, l'énergie, l'intelligence et la persistance de volonté qui ont, en moins d'un siècle, valu aux successeurs de Pierre-le-Grand l'empire de la mer Noire, de la mer d'Azof et de la mer Caspienne. N'oublions pas, nous, que celui de la Méditerranée doit nous appartenir!

— Les quatre candidats qui se présentaient pour recueillir l'héritage de Champollion au Collége de France ont été écartés à différens titres, et la chaire d'archéologie est confiée par voie d'échange à l'un des professeurs chargés de l'élection. M. Letronne, collaborateur de Champollion dans le précis du système hiéroglyphique, consent à continuer l'enseignement de son illustre ami. Toutefois, nous devons ajouter que la chaire créée pour Champollion ne sera pas maintenue dans sa spécialité primitive. Le Collége de France ne veut plus entendre parler de la langue égyptienne, ni de ses rapports avec les vieilles écritures de l'Égypte. Il raie du programme de son enseignement les hiéroglyphes et l'idiome copte, qui nous en promet la clé. Chose étrange! un seul des professeurs du Collége de France s'est occupé jadis sérieusement de l'idiome copte; M. Étienne Quatremère a écrit l'histoire de cet idiome, qui était, nous dit-il, la langue vulgaire de l'Égypte dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, lorsque le culte égyptien et l'usage des caractères hiéroglyphiques étaient encore en pleine vigueur. Il a même rédigé un dictionnaire de cet idiome fort riche et fort étendu. Et cependant M. Étienne Quatremère a soutenu que la langue copte n'est absolument bonne à rien! Il est vrai que M. Étienne Quatremère, à qui son dictionnaire de la langue copte a valu un fauteuil à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, n'a jamais rien tiré de cet idiome; il est vrai que, depuis trente ans, il n'a rien su tirer des langues syriaque et chaldaïque, qui sans doute sont appelées à jouer dans l'explication des écritures assyriennes et babyloniennes le même rôle que la langue copte dans l'explication des écritures hiéroglyphiques. Faudra-t-il donc croire que les langues syriaque et chaldaïque sont parfaitement inutiles? M. Étienne Quatremère semble vouloir nous amener à cette conclusion, car il a soutenu chaleureusement la candidature de M. Lajard, qui, sans savoir un mot de syriaque ni de chaldéen, a fait chez les Babyloniens et les Assyriens des découvertes merveilleuses!

La langue égyptienne repoussée d'une part dans la personne de M. Dujardin, les origines nationales étant écartées dans la personne de M. Guérard, il ne restait plus que MM. Lajard et Lenormant. MM. Etienne Quatremère et Eugène Burnouf ont paru ajouter une foi entière aux découvertes de M. Lajard; MM. Silvestre de Sacy et Letronne ont témoigné sur ce point des doutes nombreux. Enfin, un des professeurs du Collége de France s'est rappelé fort à propos l'huître et les plaideurs de La Fontaine. Pour terminer le procès, il s'est adjugé la chaire de Champollion, et les candidats désappointés n'ont plus qu'à échanger entre eux des complimens de condoléance. Assurément, le tour est original; mais nous voyons avec peine une réunion d'hommes éclairés répudier des études qui ont pris naissance chez nous, et qui ont fait peut-être quelque honneur à la France.

Disons que, dans cette affaire, le ministre de l'instruction publique seul a senti ce que demandait l'intérêt de la science. M. de Salvandy, appréciant toute l'importance de l'enseignement pour lequel a été créée la chaire d'archéologie du Collége de France, a proposé aux professeurs de maintenir dans cette chaire une large partie de l'enseignement qu'avait annoncé M. Champollion, en instituant, si la chose était reconnue nécessaire, une chaire nouvelle pour l'enseignement de l'archéologie générale, ou plutôt de toute branche importante de l'archéologie autre que l'archéologie égyptienne.

L'esprit éclairé du ministre comprend, en effet, qu'avec les riches musées égyptiens pour lesquels le gouvernement a jusqu'à ce jour employé des sommes considérables, une chaire d'archéologie égyptienne, comme l'entendait Champollion, est un complément indispensable. Si le Collége de France n'a pas cru devoir accepter l'offre qui lui était faite, nous n'en devons pas moins des éloges à M. de Salvandy, qui dans cette occasion a protégé de tout son pouvoir les vrais intérêts de la science, et cherché à prévenir, autant qu'il le pouvait, une décision funeste aux études qui ont l'Egypte pour objet.

— M. Lerminier ouvrira son cours au Collége de France mardi 5 décembre à deux heures moins un quart. Il continuera à la même heure, les mardi et samedi de chaque semaine. Il exposera les *origines du droit international moderne pendant le moyen-âge*.

— Nous avons promis de revenir sur le nouvel ouvrage de M. Didier, *Une Année en Espagne* (1), qui, mieux que *Rome souterraine*, peut faire apprécier, dans l'auteur, le talent pittoresque uni à l'intelligence élevée de l'histoire. Depuis long-temps, l'Espagne n'a été le sujet d'un livre mieux fait, sous le double rapport de la forme et du fond. Dans sa préface, M. Didier explique, avec modestie, le but de son livre; c'est avant tout, dit-il, une œuvre de renseignemens qu'il a voulu faire. Sans doute son travail, ainsi restreint, a pu perdre en attrait pour les amateurs de la rhétorique oiseuse et des prophéties hasardées, mais sa valeur s'est augmentée certainement aux yeux des lecteurs moins frivoles. Ceux qui désirent arriver par la connaissance des mœurs à l'interprétation des faits historiques, consulteront avec fruit cette relation. M. Didier ne perd pas une occasion d'expliquer la situation politique de l'Espagne par son état moral. La partie la plus étendue de son livre est consacrée à une étude, ainsi comprise, de la révolution espagnole et de la guerre civile. Nous avons remarqué dans cette partie une biographie de Mina pleine d'intérêt, le récit d'une émeute militaire à Madrid, et de piquantes esquisses des orateurs et des généraux de l'Espagne. Il y a aussi, dans un chapitre sur la bureaucratie espagnole, des réflexions très justes et une noble indignation qui s'exprime avec éloquence. Comme tableaux animés et vivans, nous citerons la foire de Mairena, la description de Tolède, la route de Saragosse à Madrid. Mais ce qu'on lira sans doute avec le plus d'intérêt, ce sont les révélations que contient le dernier chapitre, sur la vie privée de la reine Christine et sur le mépris où est tombée la vieille étiquette espagnole. Nous ne saurions cependant approuver complètement, à cet égard, la franchise du narrateur. Il a eu le tort, selon nous, de confondre les conditions du récit de voyages et de la relation historique. En traçant le tableau de la décadence d'une grande monarchie, il s'est trop peu souvenu qu'il racontait les mœurs de personnes vivantes, et qu'il discutait des faits contemporains. Il a fait de l'histoire, en un mot, et s'est interdit scrupuleusement les réticences. En cela, il s'est trompé, nous le croyons; ce n'était pas le cas d'aborder la tâche de Suétone, et d'imiter son énergie familière. L'erreur de M. Didier a d'ailleurs, nous le savons, un motif respectable, et il a pu croire que la pureté

(1) 2 vol. in-8o, chez Dumont, au Palais-Royal.

de l'enseignement ferait pardonner la trivialité du récit. Quoi qu'il en soit, la date de la publication de ces notes motive suffisamment notre blâme, et la critique pourra toujours justement reprocher à l'auteur d'*Une Année en Espagne*, d'avoir été sincère et véridique avant le temps.

M. Didier rappelle en finissant cette pensée de Vico : « Que l'humanité procède par voie de succession, jamais par saccades. » — « C'est ainsi qu'a procédé, ajoute-t-il, la révolution espagnole depuis 1830, et l'on doit remarquer que, malgré les mauvais vouloirs et les obstacles, malgré l'impéritie des chefs et les fautes de tout le monde, elle n'a pas fait, depuis qu'elle est en route, un seul pas rétrograde. » Le livre de M. Didier se résume tout entier dans ce peu de mots. Il a dû à cette conviction de pouvoir embrasser les détails et l'ensemble d'un tableau affligeant sans reculer un instant devant cette tâche pénible. La vue la plus large des hommes et des choses est, en effet, la plus consolante; aux scènes les plus triviales ou les plus hideuses de l'histoire, elle donne, pour fond majestueux et calme l'éternel mouvement des idées. Une observation moins étendue de la réalité eût provoqué plus d'une fois dans le voyageur le découragement, la colère ou le mépris. Nous apprécions donc complètement la manière de voir de M. Didier; son travail, autrement compris, eût certainement manqué d'élévation et de sérénité.

La phrase de M. Didier ne manque pas de nombre ni d'éclat. Le caractère distinctif de son style est le sérieux. Dans les parties les plus familières de son œuvre, ce caractère ne se dément pas. Quelquefois même cette gravité continue dégénère en tension et en monotonie. Toutefois *Une Année en Espagne* est moins reprochable à cet égard que *Rome Souterraine*, où de très belles pages péchaient par l'exagération.

Au surplus, ce qu'il nous importe surtout de constater en finissant, c'est la valeur de ce livre, comme recueil de faits et de renseignemens sur l'état moral de l'Espagne. C'est à ce titre qu'il mérite surtout de réussir. L'étude des mœurs mène directement à la connaissance des hommes, à l'intelligence de l'histoire. Cette étude a été trop négligée jusqu'à ce jour dans les travaux auxquels la révolution espagnole a servi de sujet. La critique doit donc tous ses encouragemens aux œuvres qui, comme celle de M. Didier, peuvent nous ramener à une étude plus sérieuse et à une plus grande clairvoyance des évènemens.

— M. Grandville vient de terminer la tâche difficile qu'il avait entreprise; dans les spirituelles compositions qu'il a dessinées pour les *Fables de La Fontaine* (1), il a su concilier heureusement la vérité des modèles et l'expression des caractères humains figurés par les personnages du fabuliste. Ce système d'interprétation poursuivi avec une finesse, une originalité constantes, assure à cette publication un succès durable. L'exécution des gravures et l'élégance du texte ne laissent d'ailleurs rien à désirer.

(1) 2 vol. in-8°, H. Fournier aîné, rue de Seine, 16.

F. BULOZ.